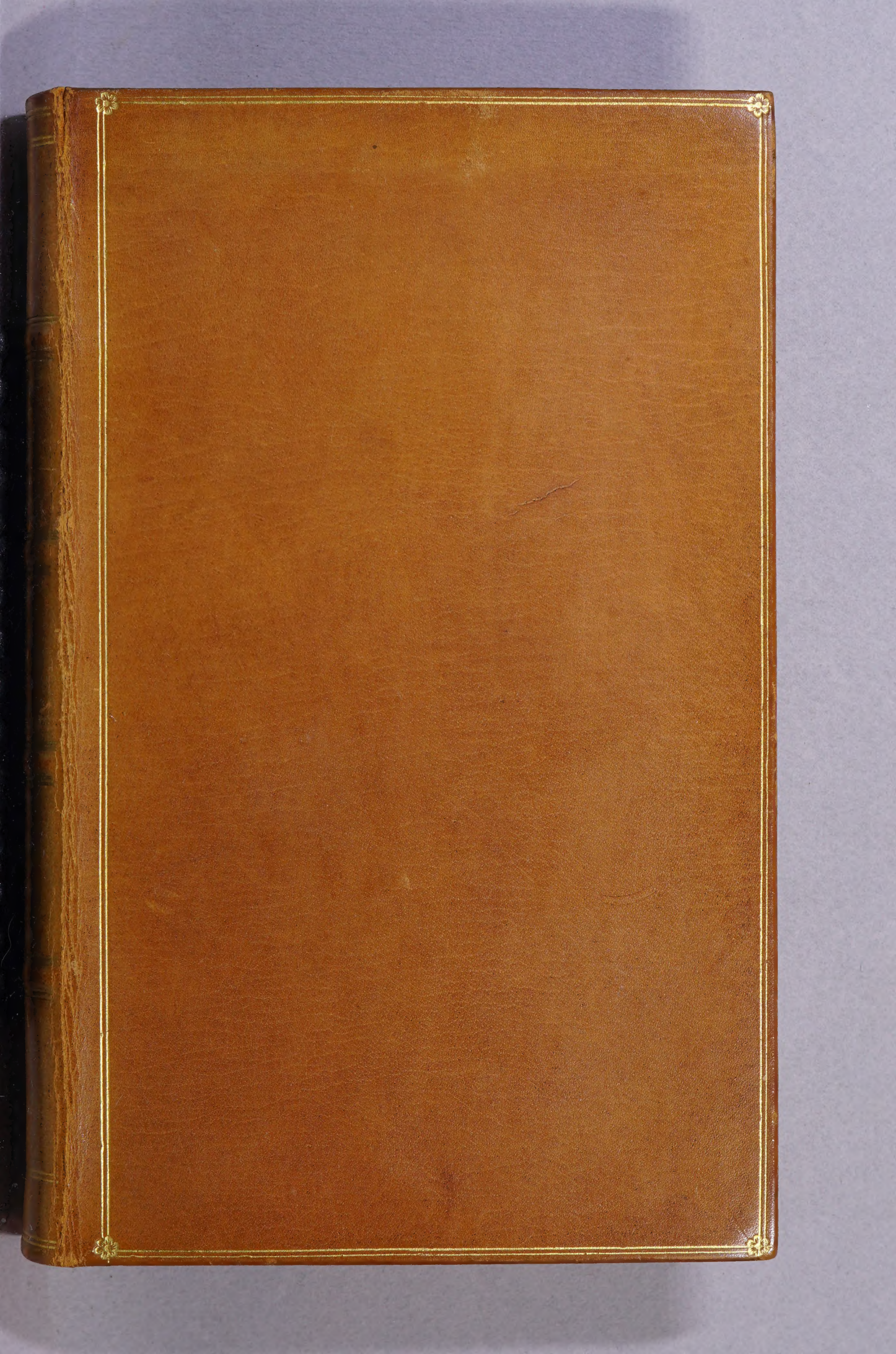
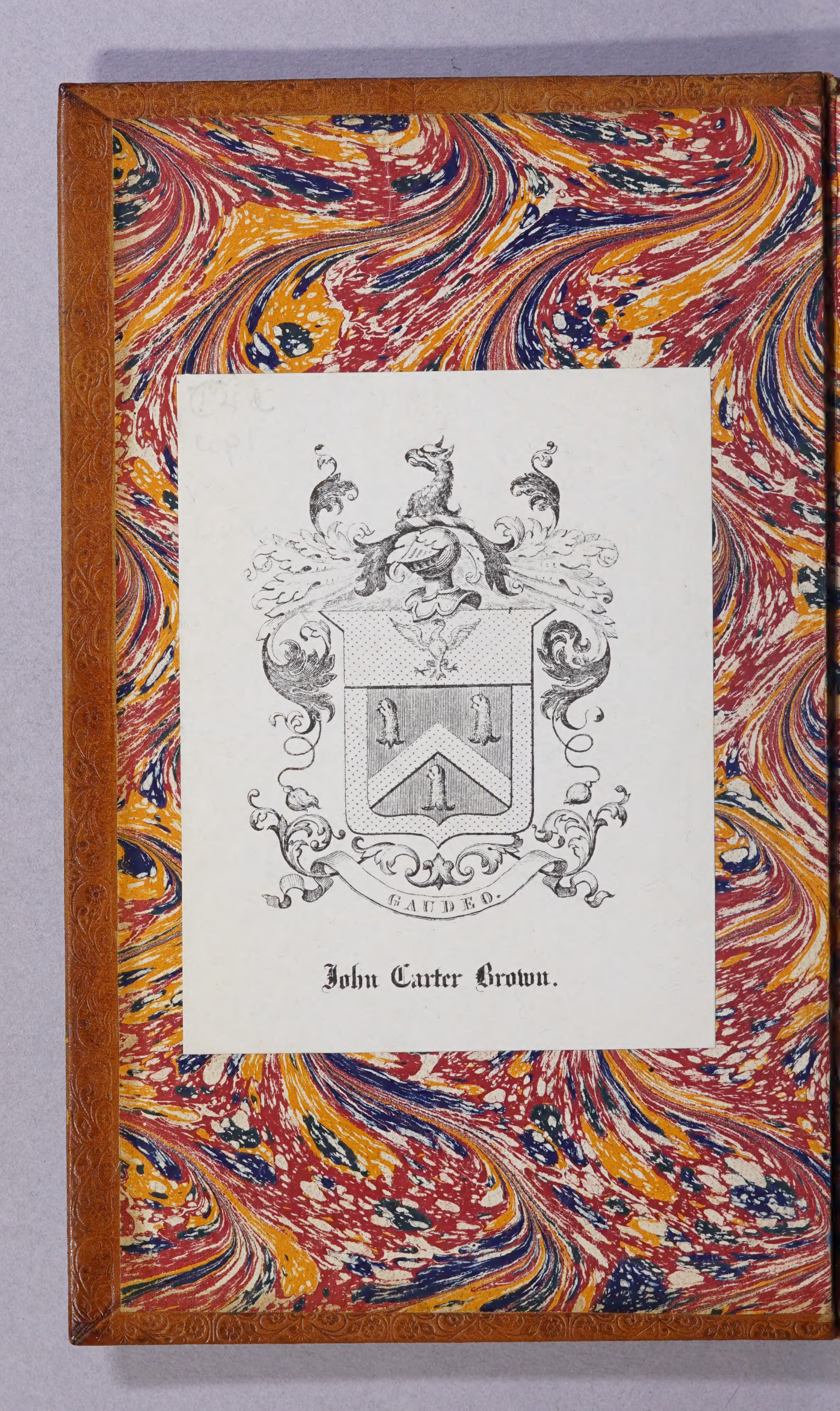
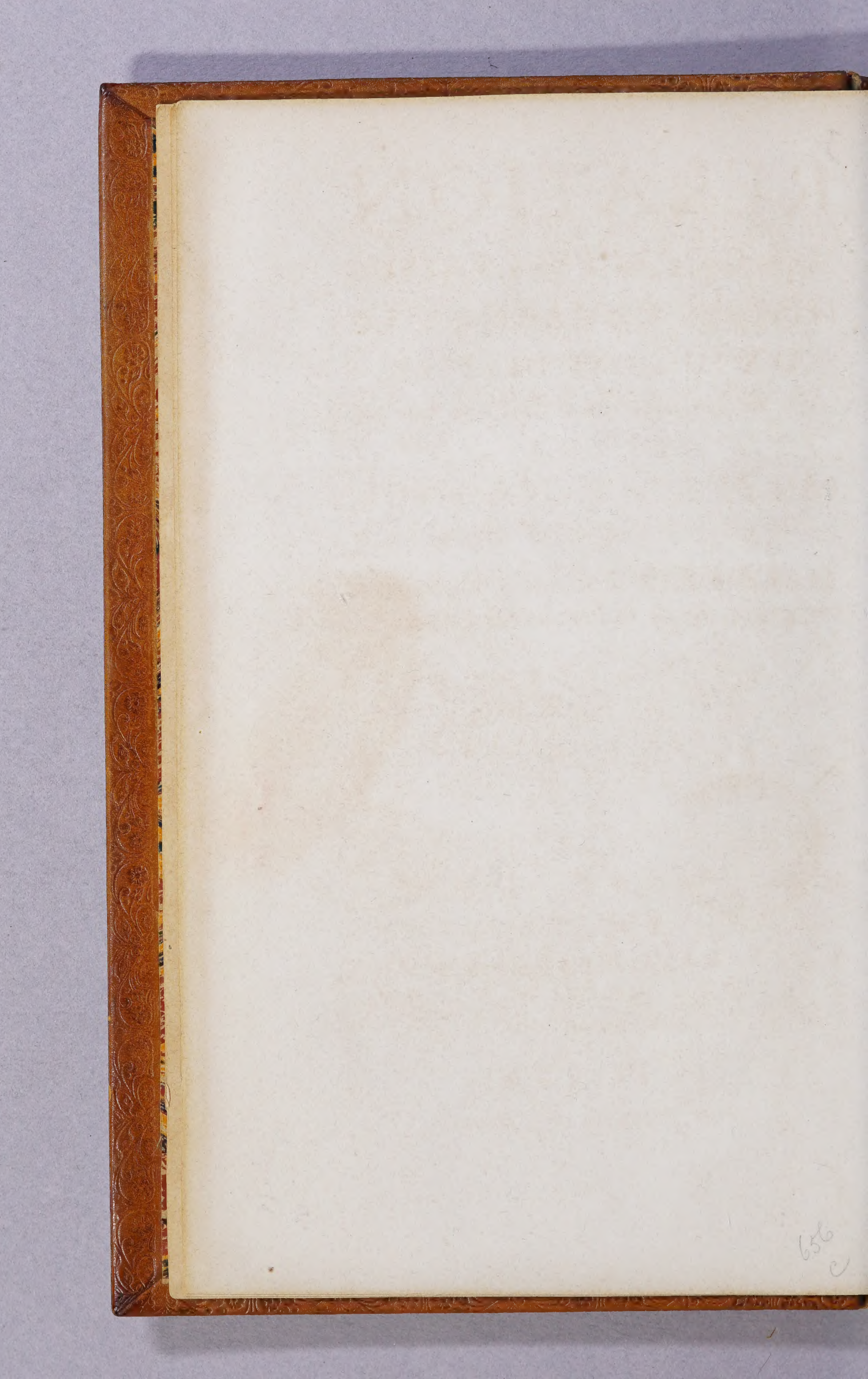
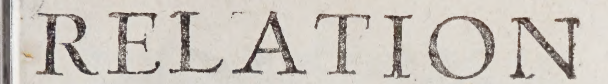



GAUDEO.
John Carter Brown.




656
c



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de IESVS. EN LA NOVVELLE FRANCE, les années 1669. & 1670.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS *Provincial de la Province de France.*



A PARIS,
Chez SEBAST. MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë S. Iacques aux Cicognes.

M. DC. LXXI.

Avec Privilege de sa Majesté.



AV REVEREND PERE

ESTIENNE DECHAMPS,

PROVINCIAL DE LA Compagnie de IESVS dans la Province de France.

MON R. PERE,

I'envoye à Vostre Reverence la Relation de ce qui s'est passé

de plus considerable dans les Missions de la Nouvelle France: i'espere qu'on y trouvera dequoy contenter la curiosité de ceux qui prennent plaisir à s'instruire de ce qui se passe dans les Nations étrangeres, & tout ensemble dequoy edifier la Pieté & animer le zele des hommes Apostoliques. On peut dire avec verité qu'il y a long-temps que la culture de cette terre arrosée du sang de tant de Chrestiens, n'a esté si heureuse que cette année, & que les Ouvriers Evangeliques qui l'ont si souvent trempées de leurs larmes, y font presentement avec ioye une recolte fort abondante. Car outre un tres-grand nombre

d'enfans & de moribonds qu'on a envoyez au Ciel par le Baptesme, outre la conversion de plusieurs Infidelles d'un âge avancé, on verra comme toute la Nation Iroquoise est à la veille d'embrasser la Religion Chrestienne, & que depuis tant de temps qu'on travaille à cette grande affaire, iamais on n'en a eu de plus fortes ny de plus solides esperances que maintenant. Cette Relation fera voir l'estat present de cette Eglise, la grande disposition que tous ces Barbares ont au Christianisme, iusqu'à planter la Croix au milieu de leurs terres par la resolution d'un Conseil public, à se decla-

rer ouvertement pour la Foy, et à faire entendre à ceux de nos Peres qui ont ſoin de cette Miſſion, qu'ils vouloient tous ſe faire Chreſtiens. Ie ne doute pas qu'on ne ſoit bien aiſe de voir la fierté de ces peuples, qui a eſté tant d'années la terreur de tout le païs, s'adoucir tous les iours, & s'aſſuietir enfin à la loy de Ieſus-Chriſt. Dieu a bien voulu ſe ſervir des armes du Roy, pour ſoûmettre ce peuple barbare à ſon Empire, & la crainte qu'ils ont d'un ſi puiſſant Monarque de la terre, les diſpoſe à ne ſe plus revolter contre celuy du Ciel. Monſieur Tallon noſtre Intendant eſt en-

ſin arrivé icy heureuſement, ayant quaſi fait naufrage au port, plus dangereuſement que ne fut le naufrage qu'il fit l'année precedente au Port de Liſbonne en Portugal. Ce fut icy vers Tadouſſac où ſon Vaiſſeau échoüa ſur une roche, dont il ne pût ſe retirer que par un ſecours extraordinaire du Ciel que Sainte Anne luy procura. On peut dire que la ioye que ſon heureuſe arrivée nous a donnée à tous, n'a pas eſté moindre, que la crainte & la conſternation univerſelle, où les nouvelles de ſes naufrages nous avoient iettez. Les Reverends Peres Recollets qu'il a amenez de Fran-

ce, comme un nouveau ſecours de Miſſionnaires pour cultiver cette Egliſe, nous ont donné un ſurcroy de ioye & de conſolation : Nous les avons receus comme les premiers Apoſtres de ce païs ; & tous les habitans de Quebec, pour reconnoiſtre l'obligation que leur a la Colonie Françoiſe qu'ils y ont accompagneZ dans ſon premier eſtabliſſement, ont eſté ravis de revoir ces bons Religieux eſtablis au meſme lieu, où ils demeuroient il y a plus de quarante ans, lorſque les François furent chaſſé de Canada par les Anglois. Ie recommande aux SS. SS. de Vo-

ſtre Reverence toute la Miſſion & tous ceux qui y ſont employez, & ſuis,

MON Rᵈ PERE,

De V. R. le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en I. C.

FRANÇOIS LE MERCIER.

Extraict du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, & ancien Eſchevin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Livre intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable aux Mißions des Peres de la Compagnie de IESVS en la Nouvelle France, les années 1669. & 16670.* Et ce pendant le temps de vingt années, Avec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, ſous pretexte de déguiſement & changement, aux peines portées par ledit Privilege, Donné à Paris en Ianvier 1667. Signé, par le Roy en ſon Conſeil. MABOVL.

RELATION



RELATION DE CE QVI S'EST PASSE' DANS LA NOVVELLE FRANCE les années 1669. & 1670.

AVANT-PROPOS.



N NE peut pas estre plus persuadé que nous le sommes icy, des avantages de la paix, depuis que les armes victorieuses du Roy nous l'ont heureusement procurée. A peine autre fois osoit on sortir de sa maison, pour la juste crainte que l'on avoit de se voir aussi tost investi d'une troupe d'Iroquois, qui couroient tout le païs;

presentement vn Missionnaire ira seul, & sans escorte, depuis la premiere Bourgade des Iroquois, iusqu'a la derniere: & fera sans courre aucun danger, enuiron cent lieuës de chemin, dans les terres mesme de ces Barbares, il ne se trouve plus personne parmy eux, qui ose nous troubler dans nos fonctions Apostoliques: & s'il arrive que quelques-uns d'eux en passant, ou dans le vin, nous mal-traitent de parolles, ou nous menacent, les plus sages du païs les en reprennent aussi tost, & les empeschent de nous nuire. Mais ce qui paroistra presqu'incroiable à ceux qui connoissent la fierté des Iroquois, c'est que cette année sembloit estre celle de la rupture de la paix entre eux & nous, parce que quelques uns des François avoient malheureusement tué plusieurs Iro-

quois: Mais la bonne justice qui en a esté faite, a obtenu de Dieu que les Iroquois ne s'en soient point ressentis iusqu'a present. Comme cette heureuse paix est l'ouvrage du Roy tres-Chrestien, il est hors de doute qu'elle attirera sur son auguste personne les benedictions du Ciel, qu'il a ouvert par ce moyen à vne infinité d'ames. Il luy est certes bien glorieux d'avoir pour ainsi dire, mis IESVS CHRIST en possession des promesses de Dieu son pere, qui s'est engagé de luy donner pour heritage vn empire absolu sur tous les peuples, & sur ceux mesme qui habitent les dernieres extremitez de la terre. Mais il n'est pas moins avantageux aux Missionnaires qui s'employent à cultiver cette Eglise. Nous n'osons pas neantmoins nous flater de l'esperance d'une paix inal-

terable : la brutalité & le peu de foy qu'on a si souvent reconnu dans nos Barbares, nous donnent sujet de tout craindre. L'antipathie naturelle qui semble estre entre la nation Iroquoise, & quelques autres de celles qui nous sont alliées, nous fait apprehender quelque rupture. Il est difficile que les vieilles querelles soient tellement éteintes, qu'il n'en reste toûjours quelques étincelles secretes dans des cœurs qui ne respirent que la guerre & le pillage. Enfin la paix, la bonne intelligence & l'vnion ne peuvent pas estre si fort parmy des peuples, qui mettent tout leur plaisir à se brûler les vns les autres, & à se fortifier des ruines de leurs voisins.

Ces raisons qui nous tiennent dans la crainte, & dans la defiance, portent en mesme temps ceux à qui

le Roy a confié le gouvernement de ce païs, à faire tout l'imaginable pour se mettre en estat de n'estre pas surpris, & pour maintenir dans toutes ces nations; vne paix qui les comble de toute sorte de biens.

Les cinq Compagnies que le Roy a eu la bonté de nous envoyer cette année, nous serviront d'un puissant renfort pour tenir nos Barbares en leur devoir ; & la frayeur qu'ils ont conceu des armes victorieuses d'un si grand Monarque, servira merveilleusement à rasseurer nos esprits. Sa Majesté est tellement persuadée qu'il est necessaire d'entretenir sans cesse des troupes dans ce païs, pour dompter l'orgueil Iroquois, & les empescher de rompre la paix, comme ils ont fait dés qu'ils ont crû estre les plus forts; qu'il a eu soin d'enuoyer depuis peu de

mois cent cinquante filles, afin que les Soldats s'établiſſant dans la Nouvelle France, puiſſent y avoir famille, cultiver des terres, & deffendre cette colonie. On verra par la ſuitte de cette Relation, l'impreſſion extraordinaire que ces grands ſoins ont fait ſur l'eſprit de tous ces peuples, & j'oſe bien dire qu'on y trouvera des choſes aſſez conſiderables, pour edifier tout enſemble, & contenter ceux qui aiment à s'inſtruire de ce qui ſe paſſe dans les païs eſtrangers.

Peut-eſtre ſera t'on curieux de ſçavoir comme s'y eſt paſſé l'hyver: il y a eſté extraordinaire en ſa durée, & en la rigueur du froid, qui a deſeiché la pluſ-part des racines, des herbages, & des plantes.

CHAPITRE I.

Du Conseil tenu à Quebec pour vuider les differens entre les Iroquois & les Algonquins.

L'On connoist assez l'esprit fier & imperieux de l'Iroquois : & nous n'avons que trop souvent éprouvé qu'il luy faut tres peu de chose pour faire insulte à rompre avec ceux qui vivent en bonne intelligence avec luy. Il y avoit déja long-temps qu'ils cherchoient comme vn pretexte pour colorer la passion qu'ils ont de faire la guerre à leurs voisins, & de les piller. Les Algonquins superieurs furent les premiers qu'ils attaquerent. Voicy l'occasion qui fit l'ouverture de cette guerre. Vne troupe de vingt Iro-

quois eſtant à la chaſſe vers le quartier des Algonquins rencontrerent deux hommes de leur nation, qui ayants eſté faits priſonniers de guerre par les Algonquins, s'eſtoient heureuſement échapez de leurs mains. Ceux-cy leur aprirent que le Bourg d'où ils eſtoient partis n'eſtoit deffendu de perſonne, & que les gens de guerre qui y demeuroient eſtoient tous allez à la chaſſe; & que comme il n'y avoit plus que des femmes, des enfans & quelques vieillards, il leur eſtoit tres aiſé de le piller; auſſi-toſt la reſolution fut priſe de faire une tentative de ce coſté là; ce qui leur reuſſit avec tant de bon heur, qu'ils y entrerent ſans reſiſtance, & qu'apres en avoir tué quelques uns, ils firent captifs les femmes & enfans au nombre d'une centaine. Les guerriers

absſens ayants eſté promptement avertis de ce qui ſe paſſoit, coururent apres en diligence; mais ce fut inutilement, parce qu'ils ne peurent joindre les Iroquois Les nations voiſines ſe ſentant obligées ſelon les couſtumes du païs, de vanger l'iniure qu'on venoit de faire à leurs alliez, font un party conſiderable, ioignant leurs troupes, & viennent attaquer quelques cabanes d'Iroquois qui eſtoient à la chaſſe, & qui furent tous defaits. Les nouvelles de cette irruption eſtant portées à Tſonnontoüan, allarmerent toutes les nations; elles ne reſpirent plus que la guerre & la vengeance. Garakontie Capitaïne d'Onnontagué chef de toutes les nations Iroquoiſes, & qui s'eſtoit rendu luy meſme comme garand de la paix faite avec les François, voyant qu'elle eſtoit

en danger d'estre troublée par ces actes d'hostilité, qu'on commetoit de part & d'autre; & parceque tous les François montant & descendant la Riviere avec les Sauvages, pouvoient y estre envelopez ; envoie à toutes les nations Iroquoises des colliers de pourcelaine, pour arrester les bandes & les partis de guerre qu'on commençoit à former; & leur remonstra qu'il estoit plus à propos de mettre le canot à l'eau pour se rendre à Montreal à la rencontre des Algonquins superieurs qui y devoient descendre en même temps pour y faire leur traite; Que c'estoit là le lieu où ils devoient faire & entendre de part & d'autre leurs plaintes reciproques, & terminer leurs differens en la presence d'Onnontío (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur) puis qu'ils l'a-

voient choiſi autrefois pour l'arbitre de leurs querelles.

Ayant ainſi donné les ordres par tout, & perſuadé aux Iroquois de prendre cette reſolution, il ſe met luy-meſme le premier en chemin pour l'executer: & il arriva heureuſement à Montreal, en meſme temps que la derniere bande des Algonquins ſuperieurs y parut au nombre de 80. ou 90. Canots: ſur leſquels il y avoit plus de 400. perſonnes. Ils s'atendoient d'y trouver Monſieur le Gouverneur, à qui on en donna auſſi toſt advis; mais il ne jugea pas à propos de quitter Québec, & manda aux Chefs des Nations de l'y venir trouver; ce qu'ils firent, vingt de chaque Nation ayant eſté choiſis pour y aller. Ils arriverent à Quebec ſur la fin de Iuillet: d'abord Garakontie ſe trouva en peine, de ne ſe

pas voir accompagné d'un autre Capitaine Iroquois, ſur tout des Tſonnontoüans, qui eſtoient les plus intereſſez dans cette affaire. Il ne laiſſa pas neantmoins de paſſer outre: On aſſembla le Conſeil, où ſe firent trois aſſemblées generales. La premiere fut ſeulement pour s'entre-ſaluer, & ſe paſſa en complimens. On tint la ſeconde aſſemblée le lendemain pour les affaires, dans laquelle les Algonquins parlerent les premiers, par des preſens ſelon leur couſtume; & dirent premierement qu'ils avoient reſpecté les ordres d'Onnontío, touchant la paix; mais que les Iroquois Tſonnontoüans ne les imitoient pas, ayants defait preſque cent de leurs alliez, dont la pluſ part avoient eſté faits eſclaves. En ſecond lieu qu'ils prioiét Monſieur le Gouverneur de ſe reſ-

ſouvenir qu'en pleine aſſemblée de toutes les Nations, il avoit proteſté qu'il puniroit ceux qui contreviendroient aux articles de la paix, qu'ainſi ils l'exhortoient de leur tenir ſa parole.

Le troiſiéme iour Monſieur le Gouverneur leur répondit par preſens reciproques, qu'il tenoit ſa parole; & que puis qu'il avoit fait mourir quelques François ſes propres nepveux, pour les punir des meurtres qu'ils avoient commis ſur les Iroquois, à cauſe que cela eſtoit capable de r'allumer la guerre; on ne devoit point douter qu'il ne fiſt iuſtice des Iroquois, ou des autres peuples qui oſeroient troubler la paix: & que quant aux Tſonnontoüans, il commençoit à les punir ſur l'heure meſme, retenant les captifs qu'on luy avoit amené des Outaoüaĸ pour les leur rendre.

Il répondit en ſecond lieu, que la ſoûmiſſion qu'ils avoient euë pour ſes ordres à l'égard de la paix, eſtoit toute à leur avantage; puis qu'ils en retiroient un profit conſiderable, pouvant en ſeureté venir iuſqu'à Quebec querir les choſes qui leur eſtoient neceſſaires, & les Miſſionnaires meſmes, pour les inſtruire dans les myſteres de la Foy Chreſtienne.

En ſuite un Capitaine Huron âgé prés de 80. ans prenant la parole; Onnontio, dit il, ô que tu as une grãde famille, ah! combien d'enfans que tu t'es acquis. Les femmes les plus fecondes n'en ont que deux à la fois: mais tu en as produit dans l'eſpace de ce peu d'années que tu és uenu icy, une multitude innombrable. Tu en as de tout coſtez, à l'Orient & à l'Occident, au Midy & au

au Septentrion. Les Algonquins ſont tes enfans, les Montagnez, les Ontaoüaks, les Hurons & les Iroquois. Quel eſt le pere qui t'ait jamais égalé en multitude d'enfans? Oüy, tu es veritablement noſtre pere, puiſque tu en fais ſi dignement l'office. Tantoſt reprenant les vns, & tantoſt puniſſant les autres, menaçant celuy-cy, exhortant celuy-là, à viure en paix avec ſes freres. Mais il faut auoüer qu'en cela ſeul plus qu'en toute autre choſe, tu te montre noſtre pere, lorſque tu nous procure vne vie bienheureuſe & eternelle, lorſque par la paix que tu eſtablis par tout, tu ouure le chemin aux hommes Apoſtoliques qui vont pour inſtruire tous les peuples, & leur apprendre à l'en remercier: & certes les Onneiout n'ont jamais mieux

reconnu que tu les traittois comme tes enfans, que quand t'étant contenté pour les punir, de garder quelque temps leurs priſonniers, tu les as renuoyé dans leur païs avec leur pere. O Annonkoüaiouton, (c'eſt le Capitaine de ces Onneiout) iamais tu ne ſerois retourné avec plus de gloire dans ton païs, apres vne victoire emportée ſur les plus fiers de tes ennemis, que tu és retourné des priſons d'Onnontio en compagnie du Pere Bruyas, a la voix duquel ſi tu as obeï avec docilité, jamais Conquerant n'a eſté plus honoré que tu le ſeras. C'eſt en cela meſme qu'Onnontio ſe comporte comme vn pere charitable, procurant à ſes enfans le plus grand de tous les biens. Courage donc Nations Iroquoiſes, Ontaoüaks, Hurons, Montagnez,

Algonquins, reconnoiſſez Onnontio pour pere, ſuiuez exactement ſes ordres, obeïſſez à ſes commandemens : écoutez les aduïs qu'il vous donne pour affermir la paix entre vous, ſi vous voulez eſtre fortunez en ce monde & en l'autre.

Garagontié Capitaine d'Onnontague parla à ſon tour, au nom de tous les Iroquois ; & d'abord il proteſta que les Tſonnontoüens n'auoient fait aucune inſulte ny apporté aucun dommage aux Outaoüaкs, mais ſeulement aux Onкoüagannha, qu'Onnontio jamais n'auoit pris ſous ſa protection ; & qu'ainſi cette derniere Nation Iroquoiſe ne deuoit pas eſtre accuſée d'auoir en cela rompu la paix.

Quant à la Foy, adjouſta t'il, qu'Onnontio deſire voir répanduë par tout, je la profeſſe publique-

ment parmy ceux de ma Nation; je n'adhere plus à aucune ſuperſtition, je renonce à la Polygamie, à la vanité des ſonges, & à toutes ſortes de pechez. C'eſt moy proprement qui obeïs à Onnontío, & non pas ces Outoüaks, qui aprés tant d'années d'inſtruction ne ſont pas encore Chreſtiens.

De tout ce qui ſe dit & ſe paſſa dans ce conſeil, on iugea que les Algonquins avoient tort d'avoir recommencé la guerre par des actes d'hoſtilité; que les Iroquois eſtoient à blaſmer, de ce qu'ils n'avoient pas attendu que Monſieur le Gouverneur fiſt iuſtice ſur leurs plaintes, & de ce qu'ils avoient voulu eux-meſmes s'en venger: qu'au reſte les Algonquins paroiſſoient vouloir la paix avec plus de ſincerité que les Iroquois, puis qu'ils

avoient mis en liberté deux prisonniers dés l'an passé, & qu'ils les avoient renvoyé dans leur païs, que cette année mesme ils en renvoyent quatre autres, & asseurent qu'ils estoient prests de rendre tous ceux qu'ils avoient chez eux, si Onnontío le leur ordonnoit. Au contraire l'Iroquois n'avoit renvoyé aucun captif, ny fait aucune demarche pour tesmoigner qu'il desiroit de vivre en bonne intelligence; & ceux de Tsonnontoüan qui avoient le plus d'interest en cette querelle, ne s'estoient pas mesmes trouvez au lieu où l'on parloit de la terminer amiablement.

La conclusion fut que Monsieur le Gouverneur manderoit aux Tsonnontoüens qu'ils eussent à rendre les prisonniers Algonquins; qu'autrement il les considereroit

comme perturbateurs de la paix, & qu'il les traitteroit comme les ennemis du Roy.

CHAPITRE II.

Baptesme solemnel de Garakontie Chef des cinq Nations Iroquoises fait à Quebec.

CE brave Capitaine Iroquois, qui depuis seize ans s'est toûjours montré l'amy & le protecteur des François dans son païs, parla avec tant de feu & de zele dans le Conseil, de l'amour qu'il avoit pour la Foy Chrestienne, & de l'ardeur qu'il ressentoit pour le Baptesme, que la disposition de son cœur ayant esté reconnuë par Monseigneur l'Evesque, apres qu'il eut appris des Peres qui sont aux Iroquois, com-

bien ſes mœurs eſtoient pures & Chreſtiennes, il jugea qu'on ne devoit pas luy diferer plus long temps le Bapteſme qu'il ſouhaitoit avec paſſion, & que puis qu'il avoit depuis tant d'années ſecouru nos François, lors qu'ils eſtoient eſclaves dans le païs de ces Barbares, il eſtoit juſte qu'il trouvaſt un prompt ſecours dans le ſein de l'Egliſe, pour ſe delivrer de l'eſclavage des Demons; puis qu'enfin il avoit toûjours porté les intereſts & la gloire des François, avec un ſi grand zele, ils devoient contribuer à la pompe & à la celebrité de ſon Bapteſme.

Monſieur le Gouverneur s'offrit d'eſtre le Parain, Mademoiſelle Boutroüe fille de Monſieur l'Intendant fut la Marraine. Monſeigneur l'Eveſque voulut bien luy meſme

luy conferer de ſes propres mains ce Sacrement, & en ſuite celuy de la Confirmation. Ce fut dans la principale Egliſe de Canada, & dans la Cathedrale de Quebec qu'on fit cette ſolemnité. Le concours du monde qui y aſſiſta ne pouvoit pas eſtre plus grand, & il eut le contentement d'avoir pour ſpectateurs de ſon Bapteſme, une foulle de perſonnes ramaſſées, preſque de toutes les Nations qui habitent la Nouvelle France; Hurons, Algonquins, Otaoüaks, Mahingans, Agnies, Onneiouts, Onnontaguez, Tſonnontoüens, & Etionnontates.

Pendant qu'on luy conferoit les ceremonies du Bapteſme, il eſtoit fort attentif à l'explication qu'on luy en faiſoit; & il écoutoit avec une ſi grande preſence d'eſprit,

qu'au moindre mot il concevoit tout ce qu'on luy disoit : Il répondoit à toutes les interrogations qu'on a coustume de faire aux Catecumenes qu'on baptise, avec autant de fermeté & de bon sens, qu'on en pourroit attendre d'un homme sçavant; & entre autres choses il dit estant interrogé s'il vouloit estre baptisé, qu'il y avoit déja trois mois entiers qu'il soûpiroit aprés cette grace.

Le nouveau baptisé remercia humblement Monseigneur l'Evesque, de luy avoir ouvert par les deux Sacremens qu'il venoit de luy conferer, la porte de l'Eglise & du Paradis. En suite ayant fait à IESVS-CHRIST de nouvelles protestations de vivre d'orenavant en bon Chrestien. Il fut conduit au Chasteau pour y aller remercier Mon-

ſieur noſtre Gouverneur de l'honneur qu'il luy venoit de faire en luy donnant ſon nom ſur les Fonds du Bapteſme. A ſon entrée il ſe vit ſalüé par la décharge de tous les Canons du Fort, & de toute la Mouſqueterie des Soldats qui étoient diſpoſez en haye pour le recevoir, & pour concluſion de la feſte on luy preſenta dequoy regaler plainement toutes les Nations aſſemblées à Quebec, & leur faire un ſomptueux feſtin, que Monſieur le Gouverneur avoit fait preparer. Ce fut en ce feſtin qu'un Capitaine Huron publia ſon nom de Bapteſme en cette ſorte Nous voicy tous aſſemblez au feſtin, c'eſt Daniel qui nous y traite; celuy que nous avons cónu iuſqu'à preſent ſous le nom de Garakontie. Il nous convie à ſon feſtin, pour nous aſſeurer, & prendre à teſmoins,

qu'il a embrassé la Foy Chrestienne, & qu'il n'est pas un enfant pour s'en dédire ; il en fera profession solemnelle devant tous ceux de sa Nation, lors qu'il sera retourné chez luy : & vous n'entendrez iamais dire que Daniel aye manqué de parole en ce qu'il vient de promettre à Dieu en son Baptesme. Ces mots furent suivis d'aclamations de ioye, de remercimens & d'aplaudissemens que firent tousles conviez.

CHAPITRE III.

De la Mission de sainte Croix dans le païs des Algonquins inferieurs, ou Montagnais, vers Tadoussac.

NOVS ne pouvons donner plus de connoissance de ce qui s'est passé dans cette Mission,

que par les deux Lettres qu'en a écrit au R. P. Superieur, le Pere Charles Albanel qui en a eu ſoin.

PREMIERE LETTRE.

IE ſuis infiniment obligé à V. R. de l'employ qu'elle m'a donné pendant ces huit derniers mois, que j'ay paſſez dans des continuelles & precieuſes occaſions de ſouffrir: ce n'eſt pas neantmoins la rigueur exceſſiue des ſaiſons, ny l'extreme fatigue des chemins, ny la neceſſité des viures qui m'a donné le plus de peine: Ie ſçay que nos Peres qui paſſent l'hyver dans les foreſts, ſouffrent toutes ces incommoditez: mais rien ne m'a eſté plus ſenſible que la veüe des miſeres incroyables & l'abandon où eſtoient reduits nos pauvres Sauvages, avec qui j'ay eſté obligé de demeurer ſans pouvoir les

ſecourir dans de ſi eſtranges extremitez. Ie vous avoüe que mon cœur en eſtoit ſi ſenſiblement touché, que ie mets cette peine au nombre des plus rudes que j'aye iamais reſſenties.

La petite verolle qui fait autant de ravages parmy ces peuples, que la peſte & l'extremité de la faim & du froid, ont eſté les principales maladies, qui ont affligé cette miſerable colonie; & qui nous en ont enlevé environ deux cens cinquante perſonnes, tant Montagnais qu'Algonquins, Papinachois & Gaſpeſiens, de la Miſſion de Sillery & de Tadouſſac.

Nous partiſmes de la ville de Quebec le 14. de Novembre, & nous arrivaſmes le 20. du meſme mois au lieu que nos Sauvages avoient choiſi pour le rendez-vous d'hyver; & qui

eſt ſitué proche de Tadouſſac du cô-
té du Midy. Ce fut le premier iour
de noſtre arrivée qu'il plût à Dieu
de nous ravir Theodore Tekoüeri-
mat noſtre hoſte. Il faut avoüer que
ce premier coup de la divine provi-
dence qui diſpoſe des choſes com-
me il luy plaiſt pour ſa gloire, me fut
extremement ſenſible. Mais la pieté
avec laquelle il eſt mort ne ſervit pas
peu à me conſoler d'une perte qui
m'étoit ſi conſiderable, & i'ay recon-
nu par cét accident que Dieu avoit
couſtume de prendre des voyes qui
nous paroiſſent rudes & fâcheuſes,
pour nous détacher des choſes meſ-
me les plus neceſſaires, & pour nous
obliger de confier à luy ſeul le ſoin de
noſtre vie & de noſtre perfection.

Le Sauvage dont ie parle eſtoit un
homme qui avoit de grandes quali-
tez, & qui pouvoit rendre de grands

ſervices à un Miſſionnaire. Son rare eſprit & ſa prudence extraordinaire luy avoient acquis un tel credit ſur tous ceux de ſon païs, meſme ſur les eſtrangers, qu'ils deferoient en toutes choſes à ſes ſentimens. Et comme il eſtoit tres courageux & un guerrier fort experimenté, il eſtoit ſuiuy generallement de toutes les Nations, quoy qu'il fut Montagnais. Mais il rehauſſoit merveilleuſement l'éclat de ſes grandes qualitez par le ſaint vſage qu'il en faiſoit : car il ſembloit n'eſtre élevé au deſſus des autres que pour les approcher de Dieu ; & il prenoit plaiſir de faire ſervir ſa gloire & ſa reputation à l'établiſſement de la Foy parmy les Sauvages : il avoit une eſtime & vne amitié pour les François qui paſſe tout ce qu'on en peut dire : & on ne peut pas eſtre plus ſoûmis qu'il

eſtoit aux ordres de Monſieur nôtre Gouverneur, &il a toûjours eſté le fidel executeur de ſes volontez. Auſſi eſtoit il particulierement careſſé de luy, & traité ſelon ſon merite. La Miſſion de Sillery, celle de Tadouſſac & toutes les autres ont beaucoup perdu à la mort de cét excellent Chreſtien, & de ce genereux Capitaine. Cependant comme ie l'ay veu mourir avec toutes les marques d'un predeſtiné, il y a dequoy ſe conſoler dans une ſi grande perte.

Trois iours apres que nous nous fûmes embarquez il tomba malade, & ſa maladie croiſſant toûjours, il receut tous les Sacremens de l'Egliſe avec tous les ſentimens d'une devotion extraordinaire ; & avec une reſignation parfaite à la volonté de Dieu. Comme il eût reconnu quelque alteration ſur mon viſage, qui

marquoit

marquoit l'inquietude que i'avois; il me demanda pourquoy ie m'affligeois. Alors ie luy répondis que c'eſtoit à cauſe que ie me voyois obligé de me mettre dans une Chaloupe pour aller viſiter les Sauvages qui eſtoient du coſté du Sud, & qu'il m'étoit extrémement fâcheux de le quitter. Non, mon Pere, vous ne me quitterez pas, s'il vous plaiſt, repartit le malade; ie ſuis mort, & ie ne ſouffriray jamais que vous m'abandonniez dans cette extremité: celuy qui eſt voſtre Superieur, me dit à voſtre depart de Quebec, qu'il vous mettoit entre mes mains; & me priant d'avoir ſoin de vous, il m'aſſeura que vous auriez de moy vn ſoin reciproque. Si vous eſtiez maintenant en ma place, & que ie fuſſe en la voſtre, que penſeriez-vous de moy, ſi ie voulois vous

abandonner ? I'atens du moins de vous, ce dernier devoir, apres tant d'obligations que je vous ay depuis vingt ans: & comme vous m'avez apris à bien viure, i'espere que vous m'aiderez maintenant à bien mourir : vous sçavez que ce moment est le point decisif de mon eternité. Ie n'eus garde de le quitter, ny de le perdre mesme de veüe iusqu'à la mort. Il n'est pas croyable avec quelle application & quelle pieté il ménagea tous les momens de ce peu de vie qui luy restoit. Le matin du sixiéme iour ayant renouvellé avec vne ferueur incroyable tous les actes de vertu que les Chrestiens les plus parfaits ont accoûtumé de faire à l'heure de la mort, & s'estant en suite confessé pour la derniere fois, il me parut desirer quelque chose. Ie luy demanday ce qu'il vouloit, &

s'il n'eſtoit pas content de mourir, alors ce vertueux Chreſtien éleua ſa voix, Non, dit-il, ie ne crains point la mort ; ie meurs content, & ie remercie Dieu qui me gouverne, de ce qu'il me retire des occaſions de l'offenſer ; I'eſpere dans l'eſtat où ie ſuis preſentement, & ie l'eſpere vniquement de la bonté infinie de Dieu, qu'il me fera miſericorde ; & le danger de n'eſtre pas ſi bien diſpoſé vne autre fois, fait que ie prefere la mort à la vie. Il eſt vray neanmoins que ie ſouhaiterois bien fort de communier encore vne fois avant que de mourir : mais puiſque ie ne puis rien avaler, la volonté de Dieu ſoit accomplie. Ainſi il expira dans un acte de la plus parfaite ſoûmiſſion à la Divine Providence ; & montra en mourant, que la vertu n'eſt pas moins pure ny heroïque dans un

Sauvage, lors qu'il a ſoin de la cultiver, que dans l'homme du monde le plus éclairé & le plus poly.

Mais ſi i'admire avec raiſon la ſainte mort de ce grand Capitaine, ie ne dois pas refuſer à ſa femme les loüanges qu'elle merite, pour la force d'eſprit, pour le courage & pour la ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, qu'elle a fait paroître durant la maladie de ſon mary, & apres ſa mort. Cette genereuſe femme, nommée Suſanne, contre la couſtume de la pluſ-part des Sauvages, n'a iamais abandonné ſon mary, quelque grande que fuſt l'infection qui ſortoit du corps du malade, qui paroiſſoit plûtoſt un Cadavre, qu'un homme vivant. Elle parcouroit en ma preſence tous les lieux, & les diverſes occaſions d'offenſer Dieu, où s'eſtoit trouvé ſon mary; & luy diſoit

de temps en temps, Avez-vous confeſſé cela & cela? Car parmy les Sauvages, & particulierement entre le mary & la femme, il n'y a rien de ſecret, & ils ſçavent tout l'vn de l'autre. S'il arrivoit que ie me retiraſſe pour un moment, d'auprés du malade, elle prenoit auſſi-toſt ma place, & ne luy parloit que de Dieu, du Paradis & de l'Enfer. Comme il luy témoigna un iour le regret qu'il avoit de la quitter, dans l'aprehenſion qu'elle ne tombaſt en quelque neceſſité. Ne m'en parlez pas davantage, luy dit-elle; ſongez ſeulement à bien mourir, & nous nous reverrons bien-toſt: cependant Dieu qui nous gouverne aura ſoin de nous. Cette pieuſe femme n'a iamais manqué aucun iour, depuis la mort de ſon mary, quelque mauvais temps qu'il ayt fait, d'aller prier Dieu ſur

ſon tombeau, pour le repos de ſon ame; ſans que ny l'éloignement du lieu, ny l'embaras de ſes affaires, l'en ayt empeſché. Elle communioit tous les huit iours, elle recitoit ſon Chapelet deux fois le iour, elle ieûnoit tout le Careſme: & encore hors ce temps là, deux fois la ſemaine, pour expier entierement les fautes de feu ſon mary, & le retirer du Purgatoire. Les femmes de nos Chreſtiens Frãçois pourront apprendre d'un exemple ſi admirable de vertu & de fidelité, à avoir pour leurs maris vne veritable amitié; & à eſtendre leur affection enuers eux au delà des bornes de la vie.

Le 28. iour de Novembre, la Chalouppe des François qui m'avoit conduit ici, arriva chargée de quinze ou vingt malades. Tous reſſembloient pluſtoſt à des Monſtres

qu'à des hommes ; tant leurs corps estoient hideux, décharnez & chargez de pourriture. Ce fut pour moy un objet de compassion, & tout ensemble un exercice de charité. Ie taschay de leur rendre tous les services qu'il me fut possible.

Le premier iour de Decembre, quatre Canots nous vinrent joindre, & accreurent le nombre des Fideles qui composoient cette Eglise errantes par les forests.

Le cinquiéme iour du mesme mois, quelques François descendirent à l'Isle Verte, qui n'est pas éloignée de Tadoussac, & qui se forme dans nostre grande Riviere de Saint Laurent: ils rencontrerent la Cabane pleine de personnes mourantes, & me vinrent prier de leur aller rendre toute l'assistance qu'il me seroit possible. I'avois bien de

la peine à quitter mon poste, parce que le lieu où i'estois pouvoit passer pour un Hospital de malades, où ma presence estoit à tous momens necessaire.

Neantmoins le dixiéme iour de Decembre, ie me resolus d'aller visiter ces pauvres gens qui mouroient dans cette Isle abandonnée de tout secours; de les consoler, & de leur administrer les Sacremens de l'Eglise. Ie leur portay quelques vivres: & comme pendant le voyage un de nos Matelots chargé de bled d'Inde, se fut enfoncé sous les glaces, il fut conservé par une espece de miracle, Dieu ayant sans doute égard à la charité qu'il avoit pour les pauvres Sauvages.

L'onziéme iour i'arrivay dans cette Isle; je n'y vis que des squelettes animées, & des corps tous

defigurez, qui avoient déja paſſé quatre iours entiers ſans avoir dequoy manger. Ie commençay mes fonctions par la priere; & ſur le ſoir ie preparay du Theriaque, & leur en donnay quelques priſes. C'eſt un remede ſouverain contre cette ſorte de maladie. Le lendemain tous ſe confeſſerent, & ie donnay la ſainte Communion à ceux qui s'en trouverent capables. Vne femme, excellente Chreſtienne, me mit entre les mains un enfant de l'âge de ſix ou ſept ans, en me diſant ces paroles, Mon mary avant que de mourir m'a dit, nous avons deux enfans, ie vous donne le plus petit; mais pour le plus grand, ie le laiſſe à noſtre Pere. (il vouloit parler de moy:) il le fera inſtruire à leur Seminaire de Quebec, & vous luy direz que ie le prie de luy appren-

dre à prier Dieu pour moy.

Le 20. iour, quelques Sauvages de Gaſpé, éloignez de nous environ quatorze ou quinze lieuës, nous vinrent trouver ; & tous firent leurs devotions avant que de ſe ſeparer de nous. Ce fut pour eux un coup du Ciel, & une grace toute particuliere; car à peine furent ils retournez dans leurs cabanes, que la maladie les attaqua, & les enleva preſque tous.

Pour le mois de Ianvier 1670. le plus fort de mon exercice a eſté de ſecourir les malades, d'exhorter les mourans, & d'enſevelir les morts. Si i'avois bien ſçeu profiter de cét employ, i'y aurois pû pratiquer de grands actes de vertu, & ſur tout d'une mortification qui n'eſt pas petite, me trouvant obligé de demeurer dans un lieu infecté d'une puanteur horrible.

Le troisiéme iour de Fevrier, j'entray dans les forests en m'éloignant du bord de nostre grande Riviere, pour aller visiter nos Sauvages : le peu de neige qui couvroit à peine la terre, & qui ne portoit point encore, fit que nous eusmes beaucoup de peine à marcher en raquettes. Comme nous n'avions quasi point de vivres, nous nous trouvâmes bien-tost épuisez.

Le dixiéme iour du mesme mois nous rencontrâmes une Cabane de Sauvages, où nous arestasmes l'espace de deux semaines entieres, pour les instruire, pour les consoler dans leur misere, & pour leur administrer les Sacrements.

Le vingt-cinquiéme nos Chasseurs ayans rencontré d'autres Chasseurs de deux grandes Cabanes, environ à six lieuës de nous, ils me vin-

rent chercher, & m'obligerent de demeurer douze iours avec eux pour les inſtruire ; & le quinziéme iour de Mars, voyans que ie voulois partir pour retourner vers nos François, ils me remirent au bord de noſtre grande Riuiere.

Aprés que i'y fus heureuſement arrivé, ie diſpoſay tout le monde à faire leur Paſque, que tous firent avec vne grande pieté, en parfaitement bons Chreſtiens ; & comme il n'eſt pas juſte de dérober la gloire que meritent nos François ſur ce ſujet ; Ie diray à V. R. qu'ils m'ont puiſſamment aſſiſté par les aſſiduitez qu'ils ont renduës à nos malades Sauvages, & les leur quand il en eſtoit beſoin ; en les traitant, en les penſant durant leurs maladies, & en les enſeueliſſant aprés leur mort, ſans que la puanteur intolerable qui ſor-

toit de ces cadavres les peuſt empeſcher de leur rendre ces devoirs d'une charité vrayment chreſtienne: iuſques là, meſme que i'en ay veu quelques-vns, qui par un courage & un zele admirable, les ont embarquez dans les glaces, les débarquans les ont portez eux-meſmes ſur leurs eſpaules, quoy que l'ordure coulaſt de toutes parts, ſur leurs veſtemens & ſur leur caſaque. Ces grands courages doivent faire rougir de leur molleſſe vne infinité de Chreſtiens, qui ont meſme horreur d'entendre ce que ceux-cy n'avoient pas horeur de pratiquer.

Cét employ tout rude & fâcheux qu'il ait eſté, n'a pas laiſſé d'avoir ſes delices, & de l'onction. Il m'a fait conſiderer avec plaiſir, que tant d'objets funeſtes, tant de larmes, tant de travaux, & tant de miſeres,

ſe terminoient enfin heureuſement à une mort precieuſe devant Dieu, qui couronnoit toutes les ſouffrances d'un Miſſionnaire, s'il en ſcait faire un bon uſage : & ie n'eſtois pas peu conſolé, quand ie penſois que ſi noſtre Egliſe Militante a fait cette année de grandes pertes, i'avois tout ſujet de croire que l'Egliſe Triomphante en avoit profité.

Au reſte, on a remarqué que Dieu voulant recompenſer nos François des charitables ſecours qu'ils avoient donnez à ces pauvres Sauvages ; il les a comme miraculeuſement conſervez. Ce qui eſt ſi vrai, qu'excepté un d'entre-eux qui a eſté malade meſme aſſez legerement, tous les autres n'ont ſenti aucun mal.

Ie fus le dernier incommodé. I'avois toute la teſte furieuſement

enflée, & le visage couvert de pustules comme de petite verolle. Vne grande douleur d'oreille me prit, avec un furieux mal de dents. Mes levres devinrent comme mortes, & mes yeux furent extrémement incommodez d'une fluxion. Pour comble de tous ces maux, i'avois une tres-grande difficulté de respirer. Ie voüay une neuvaine à Saint François Xavier, & au mesme temps ie fus guery. Peut estre que Dieu a eu égard à la necessité presente de nos pauvres Sauvages, qui avoient besoin de mon assistance. Ie finis cette Lettre en me recommandant à vos saints Sacrifices, & suis, mon R. P. Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

Seconde Lettre du Pere Albanel au Superieur des Missions.

COmme ie me disposois le premier iour de May, à remonter à Quebec, aprés avoir passé l'hyver dans nos forests avec nos Sauvages; ie receus ordre de V. R. de visiter les Missions qui sont au Nord, de l'autre costé de la Riviere Saint Laurent, où ie me rendis le 12. iour du mesme mois.

Entre tous les objets dignes de compassion que i'y ay veu, ce qui m'a le plus touché, c'est la grande solitude & le peu de monde que i'ay trouvé dans cette belle & florissante Mission de Tadoussac, qu'on appelle la Mission de Sainte Croix. Ie la comparois avec ce qu'elle estoit autrefois, quand i'avois le bien de gouverner cette Eglise, &

& ie n'y voyois que quelques restes miserables de son anciëne splendeur. Il y venoit ordinairemét tous les ans iusqu'à 1000. & 1200. personnes; & à peine a t'on veu cette année cét Sauvages. Elle a perdu plus de six vingt personnes cét hyver, qui tous, l'automne passé, furent assez heureux que de se disposer à recevoir avec patience le fleau dont Dieu les a affligez cette année: car le Pere Gabriel Druillettes leur fut envoyé par vne providence speciale de Dieu, pour les confesser tous, & l'on a sçeu que depuis cette visite la plus-part d'entre eux avoient vescu tres chrestiennement. Comme il y a vingt ans que ie servois cette Mission, & que ie les connoissois presque tous, ce m'a esté vne particuliere consolation de sçavoir qu'ils estoient morts avec des marques si avantageuses de leur salut.

Durant le fort de la maladie contagieuſe & populaire qui affligeoit ce païs, il y eut deux Capitaines qui dans le deſſein de corrompre la foy des ieunes gens, firent au Demon un ſacrifice de trois chiens, qu'ils pendirent à la porte de leur cabane, pour luy demander ſon aſſiſtance, & le prier d'areſter le cours du mal contagieux: mais leurs vœux ne furent point exaucez ; & l'entrepriſe tourna à leur confuſion. Deux autres perſonnes, un homme & vne femme, l'un nommé Pierre, & l'autre appellée Anne, s'oppoſerent avec chaleur à cette deteſtable impieté.

L'homme aprés qu'il les eut priez doucement de deſiſter, & qu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien gagner ſur leur eſprit, harangua fortement la Ieuneſſe en ces termes. Non, mes freres, il ne s'agit point

ici ny de chasses, ny de guerres, ny d'affaires Politiques, surquoy nous devions écouter ces vieux réveurs, quoy qu'ils soient nos Anciens : Il est question de la Priere, que nos Peres nous ont enseignée. Ils ne nous ont jamais dit dans vos afflictions, recourez au mauvais Esprit, mettez en luy vostre confiance, & esperez de luy vostre santé : Mais au contraire ils nous ont appris qu'il falloit avoir recours à Dieu, qui est celuy qui nous gouverne, & qui seul peut nous proteger. Disons-luy donc, mes freres, Grand Dieu, qui voyez tout, & qui pouvez tout, ayez pitié de nous: nous voulons mourir comme nous avons vécu. C'est vous, grand Dieu, qui estes le Maistre de nos vies ; Si vous voulez que nous mourions, nous y consentons : mais si vous

voulez auſſi que nous vivions, donnez nous voſtre aſſiſtance. La femme adjouſta, Que ceux qui quitteroient la priere ne mourroient pas ſeulement tous, mais qu'ils mourroient meſme les premiers. Ce qui arriva ainſi; car dans trois iours ces deux impies, qui ſe portoient bien auparavant, furent frapez du mal, qui les porta à telle extremité de maladie, qu'apres avoir perdu le bon ſens, ils s'étranglerent eux-meſmes. Alors tout ce qui eſtoit de Sauvages dans ce cartier-là, ſe diviſa en deux bandes; Cet homme & cette femme ſe ſeparerent auſſi, & quoy qu'ils fuſſent tous languiſſans, ils ne laiſſerent pas de s'employer conſtamment à viſiter les malades, à les exhorter à la priere, & à les preparer à bien mourir.

De cette grande deſolation que

la maladie a causé dans ce païs, il est resté dans l'esprit des Sauvages que i'ay veu, deux choses dont ils sont fortement persuadez ; La premiere, est qu'une grande partie des plus considerables parmi ceux qui sont morts de ce mal, n'ont esté enlevez de ce monde que pour estre punis de leur infidelité. La seconde, c'est qu'ils sont tous convaincus qu'il faut tenir bon dans la Foy, & mieux prier que jamais : Cette bonne Chrestienne qui s'estoit opposée à cette Idolatrie, m'a adjoûté qu'elle avoit receu une assistance sensible de Dieu ; & me raconta qu'un iour, lorsque toute la bande mouroit de faim, elle eut une forte inspiration de se separer du gros, & qu'elle proposa son dessein à son fils, âgé d'onze à douze ans, qui ne voulut point y consentir d'abord,

mais qui la ſuivit à la fin. S'en eſtant donc ſeparée, & ſe trouvant avec ſon fils à deux iournées des autres, dans un endroit où il n'y avoit qu'un pied de neige, elle luy dit, eſtant toute mourante, & toute languiſſante de faim; Mon fils, allez tuer quelque choſe pour nous donner à manger: luy eſtant auſſi abbatu que ſa mere, luy diſoit ſouvent, ma mere, iē n'en puis plus, mourons icy: mais enfin il eut le courage de prendre ſon eſpée à la main, & de mettre ſes raquettes à ſes pieds. Sa mere cependant ſe mit en priere pour l'heureux ſuccez de ſa chaſſe; & voila que preſqu'à la veuë de leur cabane, il rencontre deux Orignaux embarraſſez dans un petit coin de pleine, où il y avoit ſix ou ſept pieds de neige, ſi forte qu'ils ne pouvoient ſe remuer. Cét enfant eut peur au

commencement, n'en ayant iamais tué jusqu'à lors; mais se sentant poussé par une force extraordinaire, il s'arresta & tua ces deux bestes dont ils se sont nourris pendant l'hyver. La mere de cét enfant ne fut pas plustost arrivée à Tadoussac, qu'elle presenta les peaux de ces Orignaux à l'Eglise, me disant, c'est Dieu qui me les a donnez, ie luy en faits un sacrifice, comme d'une chose qui est à luy: mais estant pauvre comme elle estoit, ie luy en fis acheter les choses dont elle avoit besoin, & luy dis que Dieu se contentoit de sa bonne volonté.

Le dernier iour de May nous partismes de Tadoussac pour aller aux Papinachois, qui en sont éloignez d'environ trente lieuës, du costé du Nord, le long de nostre grande Riviere de S. Laurent.

Le troisiéme iour de Iuin, nous arriuâmes au lieu où ils estoient assemblez au nombre de cent cinquante personnes. Ie trouvay là un Sauvage, de la grande & celebre Baye du Nord, qui m'a dit qu'on avoit veu un vaisseau François dans son païs, & qu'il les avoit pillez & fort mal traitez. Que le Chef qui commandoit le Navire, les avoit asseurez que l'année prochaine il viendroit se poster dans cette Baye, & qu'on donnast advis à tous leurs gens de s'y rendre, & de luy apporter leurs pelleteries ; qu'il estoit le maistre de la paix & de la guerre, & qu'il ameneroit avec luy quantité d'Iroquois pour les destruire, s'ils ne luy obeïssoient.

Cette Mission des Papinachois est en tres bon estat, & la pieté y regne autant que iamais. Le Pere

Henry Nonnel y a forttravaillé il y a peu d'années, & les bonnes impressions qu'il leur a laissées, subsistent encore : de maniere que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes, contre les promesses qu'ils ont faites à Dieu, dans leur Baptesme, n'a osé paroistre icy. I'ay demeuré douze iours en ce lieu là pour les instruire & les confirmer dans leurs bonnes resolutions, pour les Confesser & leur administrer le Sacrement de la sainte Eucharistie ; & tous generallement m'ont fort contenté.

Iusques icy ie n'ay entretenu V. R. que de malades & de morts, de famine & de peste, de chemins difficiles & de souffrances. Ce qui suit la consolera davantage : & comme ie luy ay fait part de nostre affliction, il est juste qu'elle participe à nostre ioye.

Il y avoit déja cinq ans que nos Peres Missionnaires estant occupez ailleurs, n'avoient pû visiter la Nation des Oumamiois, qui sont au dessous des Papinachois le long de nostre fleuue de saint Laurent. Cela me fit prendre le dessein de demander deux François pour m'acompagner, à Monsieur de saint Denis, fort zelé pour la gloire de Dieu, & autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages, qu'il l'est pour les interests de Messieurs de la Compagnie, au nom desquels il est envoié en ce païs là. Il m'acorda volontiers tout ce que ie desirois. Ie pris encore avec moy deux Sauvages de Tadoussac, & vne Chaloupe, avec quoy i'entrepris mon voyage. Le quinziéme de Iuin, qui estoit un Dimanche; Ie partis au matin, aprés avoir dit la sainte Messe, & i'ariuay

le matin à la Riviere Noire, où il y avoit des Sauvages, qui m'atendoient depuis un mois, pour faire leurs devotions, & se faire encore plus instruire qu'ils ne l'estoient.

Le seziéme iour du mesme mois, ie les confessay, & les communiay tous:& sur le iour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venoient chercher.

Le dix-septiéme fut employé a consoler les pauures abandonnez, qui errent toute l'année dans les forests, & à instruire ceux qui se trouverent presens.

Le dix-huitiéme ie partis avec douze Oumamiois, & me rendis à la Riuiere Godebout, où ils s'estoient assemblés au nombre de cent trente personnes, tant Oumamiois, que Ouchessigiriniouek.

Ces bons Sauvages qui auoient

fait deux cens lieuës pour venir ſe faire inſtruire, me receurent comme un Ange du Ciel. Ce ſont gens bien faits, dociles, paiſibles, & d'un bon naturel. Ils ont l'eſprit bon, & aiſé: au reſte ils ſont fort iudicieux, & viuent tres innocemment. La Polygamie parmy eux paſſe pour vne choſe infame: & ils ont averſion de ceux qu'ils nomment Sorciers, qui ont recours au Diable pour la gueriſon des malades. Il y a quelques années qu'ils tuerent un de ceux qui en faiſoient profeſſion. D'ailleurs ils ſont pauvres, beaucoup plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de Caribou, matachiées avec art, & enrichies de poil de porc-épis, ou de certaines plumes teintes de toutes ſortes de couleurs. La faim eſt leur grande maladie, qui les détruit.

Les Orignaux s'aprochent de leur païs: Ils ont quelques Caribous & fort peu de Castors, avec quelques poissons, pour leur nouriture. Ils n'ont point encore l'vsage des armes à feu: mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pescher, ils se croient fort riches.

A mon arrivée les Capitaines me regalerent le mieux qu'il leur fut possible, & s'excuserent s'ils ne faisoient pas mieux, sur ce qu'il y avoit déja vingt iours qu'ils m'atendoient; ce qui avoit consumé tous leurs viures. Apres quoy ie leur envoiay dequoy faire festin, & leur fis present d'vne retz qui leur servit à faire bonne chere. Ie ne parle point des benedictions qu'ils me donnerent, qui me marquoient beaucoup plus que toute autre chose, l'affection qu'ils ont pour leur salut eternel.

Dés le lendemain au matin nous dreſſâmes une Chapelle, que nous couvrîmes de la voile de noſtre Chalouppe; & tous les Sauvages vinrent cabaner auprés de nous. Ie dis la ſainte Meſſe, & lenr fis alors la premiere inſtruction, aprés leur avoir expliqué le ſujet qui m'avoit porté à les venir voir de ſi loin. Apres Midy, ie pris le nom de tous ceux qui y eſtoient; ie ſeparay ceux qu'il falloit baptiſer, de ceux qu'il falloit Confeſſer, Communier, & inſtruire: & ie leur fis encore une autre inſtruction.

Le vingtiéme du meſme mois ie baptiſay vingt-un petits enfans.

Le vingt-uniéme je baptiſay huit adultes.

Le vingt-trois & le vingt quatriéme j'en baptiſay ſeize.

Ils eſtoient durant tout le iour

auprés de moy, pour se faire instruire ; & la nuit mesme ils ne me donnoient aucun repos.

Ie fus tout surpris à la veuë d'un bon homme, que je voulois instruire à se confesser. Il y a seize ans, me dit il, que vous me baptisâtes à Tadoussac, & que vous m'appristes ce qu'il falloit croire, ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éviter, & ce qu'il falloit demander pour estre sauvé. Depuis ce temps-là, i'ay executé soigneusement ce que vous m'enseignastes, & ie ne sçache pas avoir rien oublié. Il instruisoit ses enfans, & sa femme durant qu'elle vivoit, & avoit vn soin particulier à ce qu'ils sceussent parfaitement leur creance. Il me parcourut toutes les actions de la iournée, & me dit, voila ce que ie fais chaque iour; voila ce que ie dis à Dieu ; & c'e-

ſtoient d'excellentes prieres. Il eſt vray que j'eus de la confuſion d'entendre & de voir comme cét homme Sauvage vivoit dans vne parfaite innocence. Il m'adjouſta que la raiſon pourquoy il avoit tant ſouhaité de me voir, eſtoit pour Communier, & pour m'entendre parler de Dieu, & de l'autre vie.

Ie neſçaurois finir ma Lettre par une choſe plus conſolante. Mon R. P. Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

Ioignons à ces morts precieuſes de nos Chreſtiens dont il eſt parlé en ces deux Lettres, celle d'Iſkachirini Montagnais ; il merite icy une place honorable.

Ce jeune homme eſtant venu auprés de Quebec dans la compagnie des

des François qu'il aimoit beaucoup, duquel il estoit aussi beaucoup aimé, y fut surpris de la petite verolle. Il pensa aussi-tost à la mort, & à la penitence; & fit appeller un de nos Peres. Le Pere ayant passé incontinent nostre grande Riviere de Saint Laurent, pour l'aller assister, trouva qu'il avoit fait attacher son Crucifix dans un certain lieu, d'où il le pût voir; que tenant son Chapelet dans sa main, il adressoit ses prieres tantost à IESVS CHRIST, tantost à la tres sainte Vierge, en qui il avoit une singuliere confiance. Il fit au Pere sa Confession generale, receut de sa main le saint Viatique, & l'Extréme Onction; & mourut dans l'exercice des actes de vertu, & d'un saint colloque qu'il avoit avec Dieu. Le grand soin qu'il avoit eu dans les bois des Peres

Missionnaires ,& des François , luy peut avoir merité la grace de mourir saintement dans la maison d'un François, qui n'a rien oublié pour le secourir dans sa maladie.

Le soin de recourir au Sacrement de la penitence est admirable dans nos Sauvages. Il a esté merveilleux dans ce ieune guerrier dont nous venons d'écrire la pieuse mort: mais il semble ne l'avoir pas moins esté dans vne femme Atikamegue, qui estant surprise dans les bois du mesme mal que ce ieune homme, & se voyant sans Confesseur , appella sa sœur aisnée qui la servoit, & luy dit; Ma sœur i'ay un grand regret de mourir sans Confession, neantmoins i'espere de la bonté de Dieu qu'il me pardonnera mes fautes, puisque i'en suis marrie. En verité le saint Esprit soufle où il luy plaist, & fait ses

graces à qui bon luy ſemble.

Tous les Sauvages Chreſtiens qui ſont morts cette année aux environs de Quebec, & du Cap de la Madelaine, ont fait voir comme la foy eſtoit fortement eſtablie dans leurs ames. Les Peres qui les ont aſſiſtez à la mort dans les Foreſts, avec des fatigues incroyables, en ſont revenus infiniment conſolez de leur avoir veu finir la vie dans des ſentimens ſi Chreſtiens, que ceux qu'ils ont fait paroiſtre. Quelques Catecumenes qui avoient differé leur Bapteſme, l'ont demandé avec inſtance. La mort de tant de Sauvages a touché ſenſiblement le cœur de Monſeigneur de Petrée nôtre Eveſque ; qui leur ſert de protecteur, & de pere. Il a fait faire un ſervice ſolennel pour le repos de leurs ames : & comme il travaille de toutes ſes

forces à cultiver l'Eglise des François, il n'oublie aussi rien pour convertir les pauures Sauvages; & estendre ainsi les bornes de l'empire de IESVS-CHRIST, dans un païs si vaste, & peuplé d'un si grand nombre de Barbares.

CHAPITRE IV.

De la Mission Huronne.

CETTE Mission a pris le nom de l'Annonciation de Nostre-Dame, & est proche de la ville de Quebec.

On en a parlé assez amplement dans la Relation precedente, elle n'est composée que des restes des debris de l'ancienne Eglise des Hurons ; & neantmoins elle ramasse dans le petit nombre de Chrestiens

qui la composent, toute la foy & toute la pieté de cette multitude si grande de fideles qui la rendoient autrefois si florissante. Ce que nous en allons rapporter est vne preuue de cét Eloge que nous venons d'en faire.

Recit de la mort tres chrestienne d'Ignace Saouhenhohi.

Le Pere Chaumonot qui a le soin de cette Mission depuis plusieurs années, parle de la vie & de la mort de ce bon Chrestien en ces termes:

Le Printemps passé ce vertueux homme s'étretenant avec sa femme de la belle mort de deux de leurs enfans, dont il a esté parlé dans les Relations des années dernieres, il luy dit qu'il pensoit serieusement aux moyens d'en obtenir de Dieu vne pareille, & qu'ayant esté inspiré de

s'adresser à la sainte Vierge, afin d'impetrer cette grace par son intercession, il avoit pris resolution de la faire heritiere de ce que leurs enfans avoient laissé; sçavoir des peaux de Castor qui estoient destinées à leur achepter dequoy se couurir, s'ils eussent vescu plus long temps. La bonne femme fut ravie de cette proposition, & dés-lors ils resolurent d'un commun consentement d'en faire un present à Nostre-Dame: mais l'execution de ce pieux dessein fut retardée iusqu'à la maladie d'Ignace, qui commença le vingtiéme Feurier par vne tres violente pleuresie. Deux iours apres, tout abatu qu'il estoit, il voulut se transporter dans la Chapelle, soûtenu de deux de ses nepveux, pour y recevoir son Seigneur: en suite dequoy estant remporté dans sa Cabane, ie l'alay

voir bien-toſt apres : à peine me fus-ie aſſis auprés de luy , qu'il me dit ; Mon Pere , i'ay un petit preſent à faire à la Sainte Vierge, ie vous prie de l'agreer pour elle ; voila quelques caſtors qui appartenoient à mes enfans : Ie les luy offre de bon cœur. Elle a ſi bon ſoin d'eux dans le Ciel, il eſt iuſte qu'ils l'en reconnoiſſent ſur terre, du peu qu'ils y ont laiſſé. Le pauure homme voyant que ie l'acceptois , en témoigna un ſingulier contentement, auſſi bien que ſa femme: & ils m'en remercierent l'vn & l'autre, comme ſi ie les euſſe fort obligez.

Ce petit preſent agrea tellement à Noſtre-Dame , qu'on ne ſçauroit s'imaginer combien grande fut l'aſſiſtance qu'elle rendit à ce bon homme pour le diſpoſer à bien mourir. Durant les neuf iours de ſa maladie

il ne témoigna iamais aucune apprehension de la mort; quoy qu'il ſçeut bien qu'il ne pouvoit l'éviter. Quand il voyoit les ſoins que ie prenois de le faire ſeigner, purger, & de luy faire donner quelques rafraichiſſemens, pour temperer l'ardeur de ſon mal, il diſoit tout bas à ſa femme, helas que de peines prend ce pauure Pere; comme ſi i'en devois guerir; non certes ie n'en gueriray pas.

Lors qu'on ſçeut dans le Bourg le danger où il eſtoit, ce ne furent que continuelles viſites de ſes amis, qui luy témoignoient eſtre tres affligés de la perte qu'ils feroient en ſa perſonne: mais le malade me declara bien-toſt que cette compaſſion trop naturelle ne luy plaiſoit gueres. Pere Echom, me dit-il, ie vous prie d'auertir les pleureurs, que

ie ne prens point de plaiſir de voir ces viſages mornes & abatus devant moy. Non, non, ce n'eſt pas d'un Chreſtien qui ſouffre ſon mal en patience, & qui l'offre continuellement au bon Dieu, qu'il faut avoir pitié: mais plûtoſt de ceux qui meurent hors de la vraye foy, ou ſans avoir receu les Sacrements: qu'on vienne à la bonne heure me viſiter tant qu'on voudra; mais que ce ſoit pour m'aſſiſter de quelque bonne priere, & pour m'animer à mourir chreſtiennement. De tous ceux qui me viennent voir, il n'y en a que deux qui me conſolent extremement par leurs viſites: car auſſi toſt qu'ils entrent dans ma Cabanne, aprés m'avoir ſalué & m'avoir exhorté à ſupporter mon mal avec patience; ie les vois reciter leur Chapelet, pour m'obtenir de la

ſainte Vierge vne puiſſante protection à cette derniere heure de ma vie: & ils ne me quittent point qu'ils ne l'ayent entierement achevé. Voila comme ie voudrois que fiſſent ceux qui me viendront deſormais viſiter.

Ie ne manquay pas le lendemain aprés ma Meſſe de publier à tous les aſſiſtans ce que m'avoit recommandé le pauure moribond : en ſuite dequoy ces bonnes gens firent bien toſt ſa Cabane un lieu d'oraiſon. Ie n'y entrois iamais que ie n'en trouvaſſe pluſieurs en priere, qui recitoient devotement leurs Chapelets, & qui changeoient ainſi les larmes qu'ils avoient donné d'abord à l'affliction de leur amy, en des ſaints exercices de devotion.

Sa fille âgée de douze ans, & ſon fils qui n'en avoit que trois ſeule-

ment, s'estant mis tous deux à genoux devant leur pere qui estoit alors dans l'agonie, pour luy demander sa benediction, la receurent avec ce peu de paroles, qui furent comme le Testament de ce saint homme. Mes chers enfans, souvenez-vous que ie meurs Chrestien, donnez moy la consolation aprés ma mort de vous voir vivre & mourir dans la mesme Foy. La fille ne pût entendre ces mots sans fondre en larmes, & sans éclater en de pitoyables gemissemens. Mais la mere se souvenant de la peine qu'avoit témoigné le malade, de se voir pleuré dans un estat où il s'estimoit si heureux, la chassa de la Cabane, disant, va pleurer hors de ce lieu-cy : ne sçais-tu pas que ces pleurs déplaisent à ton pauvre pere. A ces mots l'enfant sortit aussi tost,

toute baignée de ses larmes. Ce spectacle toucha si viuement les assistans, qu'ils ne pûrent s'empescher d'en paroître attendris. Mais Ignace n'en fut pas plus émeu, que s'il n'eût point esté son pere: tant estoit grande la paix de son esprit, & le degagement de son cœur.

Ie l'exhortois de temps en temps à recevoir la mort avec une resignatió parfaite aux ordres de Dieu, & luy di, sois qu'il ne devoit nullement douter qu'elle ne luy deust servir de passage à une meilleure vie. Et comme il me répondoit toûjours qu'il n'apprehendoit rien : Sa femme craignant qu'il n'eust quelque sentiment de presomption, luy dit, Ignace, prend garde qu'il n'y ait de la vanité à dire, je ne crains point la mort. A quoy il repliqua, interroge un peu ceux qui m'ont veu au

païs des Iroquois au milieu des tourmens, & ſur le point d'eſtre brûlé à petit feu; & tu ſçauras d'eux ſi j'ay iamais fait paroiſtre la moindre foibleſſe pour toutes les cruautez qu'on exerçoit ſur mon corps. Or ſi pour lors ie ne craignois point la mort, quoy que ie ne fuſſe pas ſi bien inſtruit de la vie future, & que ie n'euſſe pas l'aſſiſtance d'un Pere, & des Sacremens de l'Egliſe; pourquoy preſentement apprehenderois-ie de mourir! me voyant ſi puiſſamment apuyé, & Dieu m'ayant donné une ferme eſperance de revoir bien-toſt dans le Ciel mes enfans, qui ſont morts depuis peu, comme des Saints.

Il invoquoit ſouvent ſa fille qui eſtoit morte depuis deux ans en opinion de ſainteté; & luy diſoit, Gaoüendité ma fille, ſouviens toy

que tu m'as promis à l'heure de ta mort, que tu viendrois me ſecourir à la mienne, voicy l'heure qui s'approche, n'oublie pas ton pauvre pere.

Il avoit grande confiance à Saint Michel: il luy diſoit ſouvent, Grand Saint, c'eſt vous qui nous avez heureuſement conduit au lieu où nous demeurons à cette heure; nous ſommes ſur vos terres, regardez-moy comme un de vos ſujets, & comme tel deffendez moy des malins Eſprits Quoy qu'il imploraſt ſouvent le ſecours de pluſienrs autres Saints; neantmoins ſa plus grande confiance eſtoit en la ſainte Famille de IESVS, de MARIE, & de Saint IOSEPH: & il ne ceſſa de reciter leur Chapelet juſqu'à ce qu'il expira.

I'admiray ſur tous les excellens

ctes de vertu, que faisoit ce bon homme lors qu'il se voyoit proche de sa fin; & ie ne puis douter que ce ne fust un effet tout visible de l'assistance toute extraordinaire que la sainte Vierge luy donnoit à cette derniere heure. Tantost avec vne profonde humilité il demandoit pardon de ses pechez : il offroit à la iustice divine pour effacer la peine qui luy estoit deuë, le mal qu'il souffroit : & tantost il vnissoit ses douleurs à celles du Sauveur mourant; il luy disoit : Seroit-il raisonnable, ô mon IESVS! que vous seul eussiez souffert, & qu'vn pecheur tel que ie suis, n'endurât rien? Non certes, il faut que le criminel soit puny, puis qu'il a fait le mal. D'autres fois il baisoit le Crucifix qu'il tenoit en main, & luy disoit, helas Seigneur! sans vous ie n'aurois iamais évité

les peines de l'Enfer : ſans vous ie n'aurois iamais eu aucune eſperance du Ciel. Ah combien vous ay-je couſté de ſang ! ah combien avez-vous ſouffert pour me meriter la vie eternelle : mais helas ! combien ay-ie eu de reconnoiſſance pour des bien-faits ſi ſignalez. Ie brûle du deſir d'aller au Ciel promptement pour vous en remercïer durant toute vne eternité.

Dans l'accablement du mal où il eſtoit, comme il ne pouvoit plus porter à ſa bouche le Crucifix, il le tenoit collé ſur ſa poictrine : & n'ayant pas aſſez de force pour faire le ſigne de la Croix, comme on le fait d'ordinaire, il le faiſoit continuellement ſur ſon cœur. Dés que ie luy en ſuggeré qu'il y avoit Indulgence pleniere pour ceux qui à l'article de la mort invoquoient, ou de

bouche,

bouche, ou au moins de cœur, le ſacré nom de IESVS, il commença auſſi toſt à le prononcer; & il le faiſoit ſi ſouvent, que toutes les fois qu'il reſpiroit ce ſaint Nom ſortoit de ſa bouche: & on remarqua que ce fut la derniere action que fit ſon ame, au moment qu'elle ſortit de ſon corps.

Comme il ſe ſentit baiſſé notablement, il dit à ſa femme, bon Dieu que le Pere me differe long-temps l'Extreme-Onction. Va luy dire, ie te prie, qu'il ſe haſte, car ie crains de n'avoir pas à temps ce Sacrement: eſt-ce qu'il penſe que m'eſtant confeſſé & communié, ie n'ay pas beſoin de ce ſecours, pour l'entiere abolition de mes crimes? Ah! que Dieu voit bien en moy d'autres pechez, que ceux dont ie me ſuis confeſſé. C'eſt ce qui me porte de

desirer avec ardeur de recevoir ce dernier Sacrement, afin que par sa vertu le reste de mes fautes soit effacé. Comme il disoit ces parolles, i'entray dans sa Cabane avec la sainte Hostie, & les saintes Huiles, pour luy donner le Viatique & l'Extreme-Onction. Ce fut alors qu'on vit un épanouïssement sur son visage, & vne ioye toute exttaordinaire ; & qu'aprés avoir receu son Seigneur avec vne admirable pieté, il se disposa luy-même à recevoir les saintes Onctions. Il forma aussi de luy mesme, les prieres par lesquelles il demandoit pardon à Dieu des fautes qu'il avoit commises dans chacune des parties du corps ausquelles on appliquoit les Huiles sacrées.

Fort peu de temps aprés il tomba en agonie qui dura l'espace de deux heures, pendant laquelle il demeura

toûjours immobile, les mains ioin-tes ſur la poitrine, ſans aucune vio-lence ; auſſi doucement qu'vne lam-pe, qui s'eſteint lors que l'huile luy manque: & enfin il ferma de luy meſme les yeux en rendant les der-niers ſoûpirs.

La bonté de la ſainte Vierge qui avoit eu un ſoin ſi extraordinaire de l'aider à faire vne ſi belle mort, por-ta encore plus loin ſon aſſiſtance: car auſſi toſt que l'on eût porté à Quebec les nouvelles de ſon trépas; elle inſpira à Monſeigneur l'Eveſque de luy faire un ſervice ſolennel dans la grande Egliſe Paroiſſiale. Auſſi toſt il donna ordre à un de nos Pe-res, de me mander que ie fiſſe ap-porter le corps à Quebec, pour l'y enterrer, aprés qu'on y auroit cele-bré la ſainte Meſſe pour le deffunt.

Le lendemain vingt-deuxiéme

de Fevrier Noſtre Seigneur modera la rigueur du froid qui avoit duré pluſieurs iours ; mais iuſtement autant de temps qu'il en falloit pour apporter ce corps à Quebec, luy faire le ſervice, & l'enterrer. Puis le froid & le mauvais temps recommencerent tout de nouveau.

Ils n'y eut quaſi pas vn Habitant du Bourg des Hurons qui n'acompagnaſt le corps de leur bon Capitaine. Les hommes, les femmes & les enfans, tous voulurent luy rendre les derniers devoirs.

Mais lors qu'ils arriverent à Quebec, ils furent ſurpris de voir l'apareil avec lequel on fit le ſervice. Il y avoit quantité de torches allumées au tour du corps ; tout le Clergé aſſiſta à la grande Meſſe des morts, qu'on chanta avec les ceremonies les plus ſolemnelles de l'Egliſe. Mais

ſur tout, la preſence de Monſeigneur l'Eveſque, & la devotion avec laquelle il prioit pour le defunt, ravit tellement ces pauures gens, qu'ils ne ſçavoient s'ils devoient plûtoſt pleurer de ioye pour l'honneur qu'on rendoit à un de leurs compatriotes, que de triſteſſe, pour ſa mort.

Aprés qu'on eût mis le corps en terre, ſa femme qui avoit aſſiſté à toute la ceremonie, me tira à part, pour me mettre un grand collier de Pourcelaine de plus de quatre mille grains, avec vne peau d'Orignac tres bien peinte à leur façon, me diſant : Mon Pere, ie n'ay iamais graces à Dieu, recherché les biens de la terre, mais ie vous advoüe que maintenant ie voudrois en avoir, pour les diſtribuer aux gens de bien, pour les engager à procurer au plus toſt par leurs prieres, l'entrée du Paradis

à mon mary. Ce Collier eſt pour la maiſon de Monſeigneur l'Eveſque, & pour la voſtre ; & cette peau pour les Religiauſes Vrſulines & Hoſpitalieres, afin que tout ce que vous eſtes de ſerviteurs & de ſervantes de Dieu, vous continuiez à ſecourir de vos prieres l'ame du pauure defunt.

Deux iours aprés l'enterrement eſtant allé dans ſa Cabanne pour la conſoler, ie fus ſurpris de voir dans vne femme ſauvage, tant de tendreſſe enuers ſon defunt mary, & comme un deſir inſatiable de l'aſſiſter dans le beſoin qu'il pourroit auoir des ſuffrages des gens de bien. Elle avoit de reſte quelques hardes du defunt; des raquettes, vne belle ceinture, & un beau plat : elle me preſente ces choſes, me ſuppliant de les donner à quelque François que ie ſceuſſe eſtre homme de bien,

pour l'obliger par reconnoiſſance, à contribuer de ſes prieres à la deliurance de ſon cher mary, ſi peut-eſtre il eſtoit encore dans le Purgatoire. Ce bon cœur me toucha ſi fort, que i'eus de la peine à retenir mes larmes; & j'avois vne merueilleuſe conſolation de trouver parmy la Barbarie, tant de pieté enuers l'ame d'vn mary defunt. Ie ne doute nullement que ſi elle eût herité de luy des treſors, tels que les grands Seigneurs en laiſſent à leurs heritiers en mourant, elle ne les euſt pas moins diſtribuez pour le ſoulagement de ſon ame, qu'elle fit ce petit meuble qu'il luy avoit laiſſé.

Ils s'entraimoient chreſtiennement, & avec vne telle deference l'un enuers l'autre, qu'elle m'a aſſeuré qu'en vingt ans, qu'ils avoient veſcu enſemble, iamais ils n'avoient

eu le moindre mécontentement l'un de l'autre. Elle avoit remarqué en luy vne ſi grande douceur pour tout le monde, qu'ayant ſouuent eſté aſſez mal traité par des perſonnes emportées, iamais il ne s'en eſtoit reſſenty, quoy qu'il fuſt tres courageux, & intrepide dans le peril. Et il répondoit à ceux qui l'acuſoient de l'âcheté en ces rencontres, que la generoſité chreſtienne ne nous apprend pas à nous vanger autrement de nos ennemis, qu'en faiſant du bien à ceux de qui nous auons receu du mal.

Tous les Hurons & les François qui connoiſſoient ce bon Ignace, le regretent beaucoup à cauſe de ſes belles qualitez, qui éclatoient particulierement depuis trois ans, qu'il fut creé le Capitaine de ſa Nation. Il ſeroit difficile d'expliquer combien

il s'eſt dignement acquité de cette charge; tant en ce qui regardoit le culte divin, qu'en ce qui eſtoit de la Police. Il ne perdoit aucune occaſſion de parler en faveur de la Foy dans toutes les aſſemblées qu'il convoquoit pour deliberer des affaires publiques. Ce qu'il faiſoit particulierement quand il y avoit des Iroquois, ou d'autres eſtrangers encore infideles. Nous avons ſceu par les Lettres de nos Peres qui ſont aux Iroquois, que des Ambaſſadeurs venus de leur païs à Quebec, avoient aſſeuré à leur retour, qu'aprés avoir entendu Ignace parler de la Foy Chreſtienne, ils eſtoient demeurez convaincus de la verité de noſtre Religion, & qu'ils ne pouvoient plus douter de ce que nous leur diſions.

Au reſte, il n'entretenoit pas ces

eſtrangers des veritez de l'Evangile indifferemment en tout temps: mais il choiſiſſoit particulierement la nuit, lorſqu'ils eſtoient debarraſſez des affaires & des viſites; C'eſtoit en ce temps de repos que ce pieux Capitaine prenoit plaiſir de paſſer deux ou trois heures entieres de la nuit à leur expliquer nos myſteres, ſans que jamais ils s'ennuyaſſent de l'entendre: au contraire l'impatience qu'ils avoient de ſçavoir la ſuite de ce qu'ils avoient commencé, leur faiſoit ſouhaitter la nuit du lendemain pour entendre Ignace.

D'abord qu'il vid une Egliſe dans ſon Bourg, baſtie en l'honneur de la ſainte Vierge, il montra un deſir nonpareil de faire contribuer ſes Compatriotes à ſa decoration: & pour leur en donner l'exemple, il

commença tout le premier à payer
tres-exactement les dixmes de ce
qu'il avoit recueilly : en quoy il fut
suivy de tout le reste des habitans
du Bourg. Ce fut luy aussi qui s'e-
stant apperceu que les François
tous les Dimanches, offroient un
pain benît avec quelque peu d'ar-
gent, solicita tous les Hurons de l'●
imiter, & de donner à l'offrande, au
lieu d'argent, de la pourcellaine qui
est la monnoye de leur païs.

Lors qu'un flambeau est sur le
point de s'esteindre, il iette ordi-
nairement une clarté plus lumineu-
se ; ainsi le bon Ignace, un mois
auparavant qu'il tombast dans la
maladie dont il est mort, donna
des marques de sa pieté tout à fait
éclatantes. Comme il m'eût enten-
du dire une fois dans une exhorta-
tion qu'il falloit faire pendant la

ſanté le plus de bonnes œuvres que l'on pouvoit, parce que durant la maladie on a de la peine à penſer meſme à d'autres choſes qu'à ſon mal; il profita tellement de cét advis, que deſlors il commença à augmenter notablement ſes prieres, tant dans l'Egliſe que dans ſa Cabanne. Il ſembloit à le voir, dit ſa femme, qu'il fiſt comme des gens, leſquels avant que d'entreprendre un long voyage, ont un empreſſement extraordinaire à ſe pourvoir de quantité de proviſions, qui leur ſont neceſſaire ſur le chemin.

Les neuf derniers iours de ſa vie, ſa Cabanne eſtoit toûjours pleine de monde, tát de Sauvages, que de François, qui venoient pour le conſoler: & tous en retournoient grandement edifiez de la patience & de la douceur avec laquelle ils le voyoient

souffrir son mal, lequel estoit si violent, qu'il l'empeschoit mesme de respirer. Iamais on ne l'entendit se plaindre; iamais il ne refusa ny seignée, ny medecine, ny autres remedes, pour amers & pour difficiles qu'ils fussent; iamais il ne fit paroistre aucun chagrin sur son visage, au contraire, on remarquoit en luy une égalité qui estoit inalterable.

Quelques Hurons en conservent encore à present une si douce memoire, qu'ils me disent de temps en temps, ô que ie meure comme Ignace! ô mon Pere, comment pourray-ie mourir de la mort de ce saint.

Vne bonne Chrestienne nommée Helene, me disoit aujourd'huy, j'ay veu en la personne d'Ignace la verité de ce que vous disiez il y a quelque temps, que l'on meurt

comme on a veſcu. Ignace a toûjours veſcu dans les ſentimens d'une pieté exemplaire envers Dieu, d'une charité ardante à l'égard de ſes freres, & d'une extraordinaire bonté pour tout le monde: & c'eſt avec ces diſpoſitious que nous l'avons veu mourir.

Ceux qui ont plus profité de ſa mort, ſont ſes parens: il les appella tous un peu avant que de perdre la parole, pour leur dire; C'eſt à cette heure, mes chers parens, que ie connois avoir mal employé mes affections, en aimant le bien de la terre: Ie ne vois rien maintenant d'aimable à ma mort, que le peu de bonnes œuures de ma vie paſſée. Rien ne me donne preſentement de la conſolation, que de certains petits ſervices que j'ay rendus à Dieu, & à mon prochain. Deſabu-

ſez vous à mes dépens, mes bons amis, n'aimez & ne recherchez rien en ce monde, que ce qui pourra vous réjouïr à voſtre mort. Ce peu de mots a fait vne telle impreſſion ſur l'eſprit de ces pauures Sauvages, qu'ils ne parlent quaſi d'autres choſes, que de mépriſer tous les biens de fortune, & de n'eſtimer que les bonnes actions qui nous peuuent adoucir les amertumes de la mort.

Le frere du defunt me vint trouver dans l'Egliſe, un peu aprés qu'il eut expiré, pour me prier de prendre le meſme ſoin pour luy, & pour ſes autres parens, que j'avois pris pour Ignace, qu'ils eſtoient bien reſolus de l'imiter, & de correſpondre à mes ſoins, autant qu'avoit fait celuy dont Dieu avoit diſpoſé.

Sa charité pour le prochain a eſté remarquable: lorſque les Hurons

n'avoient point de champs à ſemer leur bled d'Inde, ayant eſté chaſſez par les Iroquois, de ceux qu'ils auoiẽt defrichez à l'Iſle d'Orleans : quantité d'habitans François en offroient au bon Ignace ; car ils l'aimoient. Il acceptoit volontiers leurs offres, avec beaucoup de civilité & de remercimens : mais le plûtoſt qu'il le pouvoit, il diſtribuoit ces terres aux pauures vefues, & aux familles les plus incapables de s'en procurer ; & il ne s'en reſervoit pour luy, qu'apres que tout le monde en eſtoit pourveu. Lors qu'il revenoit de la chaſſe, il diſtribuoit quaſi tout ce qu'il en rapportoit à ceux qui en avoient beſoin, & particulierement aux malades. Si quelques habitans François s'adreſſoient à luy, pour achepter de ſon bled pour ſemer; il n'en vouloit iamais rien prendre, s'eſtimant

trop

trop heureux d'auoir occaſion en ce peu de choſe, de reconnoiſtre l'amour que tous les François luy portoient.

Quand il arrivoit quelque querelle entre ceux de ſa Nation, il n'eſt pas croiable avec combien de zele il s'employoit à les accommoder, & à empeſcher le deſordre qui en pouvoit arriver.

Toutes les Feſtes & tous les Dimanches ſa Cabanne eſtoit pleine de François, qui eſtant venus de loin pour aſſiſter à la Meſſe, s'y alloient chauffer, en attendant qu'on la commençaſt. Cela l'incommodoit tellement, que le plus ſouvent ny luy, ny ſa femme, ny ſes enfans, ne pouvoient s'aprocher du feu, qui eſtoit occupé par tant d'étrangers; ſans que pourtant il montraſt iamais la moindre froideur à ces hoſtes im-

portuns; non pas mesme estant au lit de la mort; lors qu'vn François estant venu pour se chauffer à l'ordinaire, & ne sçachant pas l'estat de nostre malade, il se mit deuant luy, & sans y prendre garde, secoüa sur luy toute la neige dont il estoit couvert; sans que iamais Ignace en fit paroistre aucun mécontentement.

Quelques autres remarques touchant cette Mission Hurone.

La petite verolle a depuis un an furieusement desolé cette colonie. Les Montagnais & les Algonquins en sont quasi tous morts. Nos Hurons qui en ont esté presque tous atteints, attribuent leur guerison à Nostre Dame de Foy, qui ayant daigné choisir leur petite Eglise, pour le lieu de sa demeure, a bien

voulu les prendre aussi tous à sa protection. Ie n'ay perdu que quatre personnes en tout le temps qu'à duré cette contagion.

De ce petit nombre a esté Mathieu Atarannoüenta, lequel d'Esau que nous l'apellions autrefois, à cause de sa fierté, estoit devenu un Iacob durant sa maladie, qui a duré six mois, & qui luy causoit des incommoditez incroyables. Ie l'ay veu environ un mois tellement couvert de petite verolle, qu'il n'avoit aucune partie de son corps qui en fust exempte. Il a passé un autre mois dépoüillé de sa peau. qui luy fut enlevée par la violence de ce mal: & il demeura ainsi tout en sang, au milieu des grands froids. & presque tout nud. Apres cela il fust attaqué d'vne pleuresie; en suite d'un astme qui le suffoquoit, & luy ostoit la

respiration. Neantmoins parmy de si grands maux, ie n'ay iamais pû découurir en luy aucune marque d'impatience : & luy estant échapé un iour de dire ces paroles ; ô mon Dieu, que mes douleurs sont de longue durée! Incontinent il se reprit soy mesme, en disant, pardon, mon Seigneur, que viens-je de dire? n'y ayez point d'égard. Oüy, mon Dieu! si ce n'est pas assez de souffrir encore tout le Printemps prochain, pour l'expiation de mes pechez: prolongez mes douleurs autant qu'il vous plaira.

Vne nuit que i'estois couché dans sa Cabanne, pour l'assister; ie l'entendois apostropher le Crucifix, en ces termes. O IESVS mon Sauveur, que de peines vous auez pris pour moy, vous qui estiez si saint! Faut-il donc que ie sois si sensible aux

ſouffrances, moy qui ne ſuis qu'vn grand pecheur. Ce qu'il prononçoit avec tant de devotion, en baiſant ſon Crucifix, qu'il euſt attendry les cœurs les plus endurcis de ceux qui l'auroient veu.

Ie ne puis obmetre ce que fit Marie Gandigonhra, à la mort de ce ieune homme; Elle & ſa mere avoient eu toute la charge de ce pauure chreſtien, durant tout le cours de ſes maladies, ſans aucune eſperance de gain, ny ſans aucune obligation que celle que nous impoſe la charité du prochain: & cependant à cauſe ſeulement qu'il eſtoit mort dans leur Cabane, elles auoient de la peine à laiſſer enlever ſon corps hors de chez elles, pour luy donner la ſepulture, ſans luy offrir quelque choſe pour faire prier Dieu pour le repos de ſon ame. Cette bonne fille

destina à cette œuure de charité vne belle couverture de ratine rouge, dont elle s'habilloit les bónes festes: mais sa mere eût de la peine à y consentir. I'eus connoissance de cette petite dispute, & y voulus remedier en cette sorte. Ie dis à la mere que ie ne voulois point que sa fille se priuast de l'vnique habillement honneste qu'elle pouvoit auoir: mais qu'elle donnast plûtost un Collier de Pourcelaine, afin que l'on priast Dieu pour l'ame du defunt; & que sous main ie le leur rendrois, sans que pourtãt le defunt y perdist rien, pour lequel ie dirois, & ferois dire les Messes qu'il falloit. La mere fut ravie de ce petit accommodement; mais l'ayant proposé à sa fille, elle la renuoya bien loin. Comment, ma mere, luy dit-elle, n'aurions-nous point de honte au iour du iugement

de passer pour des hypocrites? Pourrions-nous souffrir le reproche que nous feroit nostre Iuge, d'avoir voulu paroistre liberales & misericordieuses envers le pauure trepassé, quoy qu'en effet nous n'eussiós rien donné pour luy? Non, non, ma mere, il ne faut point vser de ces adresses ny des supercheries avec Dieu. Ie suis d'advis que nous donnions tout de bon au Seigneur de nos vies, ce que nous auons de plus cher, afin qu'au plûtost il ayt pitié de l'ame du pauure Mathieu. La mere se laissa vaincre par le zele de la fille, & la charité l'emporta par dessus l'épargne qu'elle vouloit faire en cette occasion.

Au reste cette devotion envers les ames du Purgatoire fait vne telle impression sur le cœur de nos Hurons, qu'ils ne craignent plus

maintenant la pauureté, pour les incommoditez qu'elle leur apporte; mais ſeulement à cauſe qu'elle leur oſteroit le moyen de faire des preſens pour honorer la mort de leurs proches, & leur procurer des Prieres & des Meſſes. Il y en a meſme qui ſe laiſſeroient plûtoſt mourir de faim, que d'engager ou de vendre certains meubles qu'ils ont deſtiné au ſoulagement de ceux de leur famille qui doivent mourit avant eux. Quand ils reviennent de la chaſſe, i'ay ſouvẽt remarqué que des peaux qu'ils en raportent, ils en employent vne bonne partie à achepter de la Pourcelaine qu'ils mettent en reſerve, pour l'apliquer à ces bonnes œuures.

Quelques perſonnes de pieté ont remarqué qu'il n'eſt guere de villes parmy les Chreſtiens, où il n'y ayt

quelque Eglise ou Chapelle, dans laquelle le Fils de Dieu prend plaisir d'honorer sa sainte Mere, par vne infinité de graces qu'il y accorde à ceux qui y viennent implorer le secours de cette grande Reyne. C'est ce qu'on éprouue presentement à Quebec.

L'an passé on envoya à nostre R[d] Pere superieur vne statuë de la bien heureuse Vierge, faite du chesne dans lequel il y a plusieurs années qu'on trouva vne Image miraculeuse de Nostre Dame de Foy, prés de la ville de Dinan, au païs de Liege: & comme ceux qui envoioient cette statuë, avoient témoigné qu'ils souhaitoient qu'elle fust placée en quelque Chapelle où les Sauvages font ordinairement leurs exercices de pieté, afin qu'ils y puissent honorer la Mere de Dieu, & luy

demander les graces necessaires pour la conversion de tout ces peuples de la Nouvelle France; Le R. Pere superieur ne douta point que la Divine Providence ne luy eust ménagé ce precieux don, pour vne petite Eglise qu'on venoit d'achever dans vne Bourgade des Hurons, éloignée d'vne lieuë & demie de Quebec, que Monseigneur nôtre Evesque avoit voulu qu'on dediast à Nostre-Dame, sous le titre de l'Annonciation.

Cette Image de la sainte Vierge fut solemnellement exposé le iour de la Natiuité de la tres saïnte Vierge, que la premiere Messe se dit en cette Chapelle, & tout ce qui y estoit de Sauvages luy offrirent en mesme temps, & cette petite Eglise, qu'ils luy avoient bastie, & leurs cœurs pour un temple vivant de son Fils IESVS-CHRIST.

Cette Mere de misericorde nous a fait voir clairement qu'elle avoit agreé l'offrande de ces bonnes gens, & le desir qu'ils ont fait paroistre de la voir honnorée en ce lieu. Et certes on auroit de la peine à croire combien en suite cette Chapelle fut frequentée. Les Dimanches & les Festes il y vient de toutes parts tant de Pelerins, des habitations Françoises, qui sont mesme les plus éloignées, que souvent ils ne peuvent pas tous y entrer. Plusieurs y font des neufaines entieres, & d'autres qui ne peuvent pas quitter pour un si long-temps leur ménage, substituent en leur place de bons Chrestiens Hurons, pour rendre à la sainte Vierge durant neuf iours, les respects qu'ils voudroient eux-mesmes luy presenter.

Cette devotion envers la Vierge

ne se termine pas seulement à reciter en son honneur quelques prieres: elle passe iusques aux effets Il n'y a quasi pas un des Habitans de cette coste, pour pauvre qu'il soit, qui ne se soit efforcé de luy presenter quelque chose.

La Mere de misericorde a trop de bonté pour ne pas reconnoistre la ferveur de ces bonnes gens, par des faveurs toutes extraordinaires. Comme le détail de ses graces, & de la devotion de ces bonnes gens seroit trop long à faire, nous le reserverons pour quelque autre occasion.

Fin de la premiere partie.

DE LA
MISSION
DES MARTYRS
DANS LE PAIS D'AGNIE'
ou des Iroquois Inferieurs.



CHAPITRE V.

DE LA MISSION DES Martyrs dans le Païs d'Agnié ou des Iroquois Inferieurs.

§. I.

De la guerre des Agniés avec la Nation des Loups.

LE Pere Iean Pierron qui a le ſoin de cette Miſſion, a luy meſme écrit ce qui ſuit:

Vne des choſes des plus conſiderables que i'aye à eſcrire, eſt l'attaque de Gandaoüagué, qui eſt l'une de nos meilleures Bourgades, & la plus avancée vers le païs ennemy. Le dix-huitiéme d'Aouſt 1669. trois cens de la Nation des Loups, qui habitent le long de la Mer, vers Baſton dans la nouvelle Angleterre, ſe preſenterent devant la Paliſſade dés la pointe du iour, & commencerent à faire une ſi furieuſe décharge

de fuzils, que les balles perçant & les pieux & les cabannes, éveillerent bien-tost les hommes, les femmes & les enfans, qui estoient alors quasi tous profondemẽt endormis. Les hommes prirent aussi-tost le fuzil & la hache en main, & pendant qu'ils deffendoient la pallissade, les femmes estoient les unes à faire des balles, & les autres à s'armer de cousteaux & d'armes deffensives, s'il arrivoit quelque irruption.

Quatre Iroquois furent tuez d'abord dans la chaleur du combat, & deux blessez, dont l'un mourut fort peu de temps apres. Le Bourg voisin allarmé prend la fuitte de toutes parts, & porte la nouvelle à Tionnontoguen, esloigné de quatre lieuës de ces deux premiers Forts, que tout le païs estoit perdu, que Gandaoüagué estoit assiegé par une armée de Loups, que toute la ieunesse estoit déja par terre, & que peut estre Gandagaro, qui est le Fort voisin, estoit à present à l'extremité.

Cette nouvelle s'estant répanduë par tout le païs, dés les huit heures du matin nos Guerriers sans se troubler, s'habillent

pillent promptement de tout ce qu'ils ont de plus precieux, selon la coustume qu'ils observent en ces rencontres : & tous, sans aucun autre chef, qui les commande que leur propre courage, donnent avec force sur l'ennemy.

Ie fus des premiers à marcher, pour voir si parmy tout le carnage qui se faisoit aux pallissades du Bourg, & où tant d'ames infidelles se perdoient, ie ne pourrois pas en sauver quelqu'une.

A nostre arrivée nous n'entendismes que des cris lugubres, sur la mort des plus braves de ce Bourg : l'ennemy s'estoit déja retiré apres deux heures environ de combat fort opiniastre de part & d'autre. Il n'y eût qu'un seul guerrier de la Nation des Loups qui demeura sur la place ; & ie vis qu'un Barbare, luy ayant coupé les mains & les pieds, l'écorcha, & enleva la chair de dessus les os, pour en faire un detestable repas.

Tous nos guerriers estant arrivés, & ne trouvans plus l'ennemy, firent faire promptement des farines, pour le poursuivre dans sa retraite. Les provisions estant prestes, ils se mirent aussi tost en

Canot sur nostre riviere qui est fort rapide, & comme ils suivoient le courant de l'eau, ils faisoient vne fort grande diligence: Mais la nuit les ayant surpris dans leur marche, ils firent avancer quelques-uns de leurs gens pour aller en queste de l'ennemy, & découurir sans bruit le lieu où il s'estoit campé. Comme ces avancoureurs y furent arrivez, ils voulurent pour en remarquer mieux la situation, s'en approcher de fort prez; mais ils ne le pûrent faire si doucement, que quelqu'un des Loups qui estoient postez assez prés d'eux, ayant entendu du bruit, ne criast selon leur coustume, Koüé, Koüé: (c'est le qui va la des Sauvages) cependant comme on ne répondit rien, & qu'il ne pût aussi rien découurir, il ne iugea pas à propos de donner l'alarme.

Les espions s'en estant retournez, ayans fait leur raport de l'estat où estoit l'ennemy, on prit resolution, non pas de l'ataquer dans son reduit, où il paroissoit trop bien retranché, mais de luy dresser un embuscade sur la route qu'on croyoit qu'il devoit tenir.

Pour executer ce dessein, l'Iroquois prend un grand détour, va dresser son embuscade dans un lieu escarpé & fort avantageux, d'où l'on commandoit tout le chemin qui mene aux Hollandois. Le matin les Loups decampent, & comme ils marchoient dans un defilé, selon la coustume des Sauvages, douze d'entre-eux s'engagent sans y penser dans l'embuscade. Vne gresle de balles dont ils se virent tout d'un coup accueillis, mit aussi-tost en fuite ceux que le hazard avoit espargné. Des cris épouventables s'éleverent aussi-tost de toutes parts dans la forest; & les Loups s'estant ralliez au mesme lieu où ils avoient campé, l'Iroquois les y poursuivit avec chaleur. Les ayant joints, ils livrerent un furieux assaut: d'abord les Loups firent vne vigoureuse resistance: mais la lâcheté de quelques-uns d'entre eux les ayant obligez de ceder à la fureur des Iroquois, dix de toute la troupe s'enfoncerent dans la terre, pour se deffendre jusqu'à la mort. Ce nouveau retranchement fatigua horriblement nos Agniés: mais comme ils sont gens infatigables & vaillans; ils ne perdirent ny

le courage, ny l'esperance de les y forcer : & pour le faire avec moins de peril, ils se servirent d'un vieux arbre qu'ils trouverent là, & qu'ils porterent devant eux pour se couvrir: ce qu'ils pouvoient faire, ne montant qu'un à un au lieu où l'ennemy s'estoit fortifié. Neantmoins cette adresse leur fut inutile; car nonobstant cette machine, les Loups ne laisserent pas de faire grand feu de toutes parts; de tuer & de blesser quantité de nos gens: & le combat asseurément leur auroit esté encore beaucoup plus funeste, si la nuit qui survint ne l'eût terminé. Nos Sauvages avoient pris d'abord quatre femmes des ennemis, de vingt-quatre qui estoient venuës en cette expedition ; & six hommes en suite, dans la chaleur du combat.

Le lendemain matin comme ils revenoient à la charge, ils trouverent que l'ennemy s'estoit sauvé la nuit, & qu'il les avoit laissez maistres du champ de bataille. Les victorieux, suivant la coustume des Sauvages, couperent les testes de ceux des Loups qui estoient demeurez sur la place, pour en enlever les che-

velures : & en ſuite ils prirent le ſoin d'enterrer ceux de leurs gens qui eſtoient morts dans la bataille.

On dit qu'il y eut pres de cent Guerriers du coſté des ennemis, qui perirent, ou par le fer dans la meſlée, ou dans l'eau en fuyant. I'ay toûjours eu peine à croire que le nombre en fuſt ſi grand, parce que les Iroquois ne rapporterent que dix-neuf chevelures de cette defaite.

I'ay appris depuis peu, des Loups qui s'eſtoient trouvez à ce combat, qu'ils avoient perdu ſeulement cinquante hommes, & les Iroquois prés de quarante; tant de ceux que les Loups tuerent dans leur marche, avant le ſiege de leur Bourgade, que dans le ſiege, & dans le combat qui ſe donna quelques iours aprés. On tient neantmoins qu'ils n'en perdirent que treize ſur le champ de bataille.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, i'eſtois à Gandaoüagué, d'où ie me diſpoſois à faire ma viſite ordinaire dans le Bourg voiſin; n'ayant pas iugé à propos de ſuivre nos Sauvages dans l'incertitu-

de d'un evenement dangereux : mais aussi-tost que i'appris la victoire, ce fut environ trois heures aprés midy, ie partis moy seul pour aller trouver nos Guerriers, pour voir si ie ne pourrois pas en porter quelques-uns à reconnoistre celuy de qui ils tenoient l'heureux succez de leurs armes. Ie fis une telle diligence, que i'arrivay encore avant la nuit au lieu où le combat s'estoit donné, & qui estoit esloigné de nostre Bourg de prés de huit lieuës: Ie leur témoignay la part que ie prenois à leur victoire ; dequoy ils témoignerent m'estre fort obligez ; & chacun d'eux s'empressoit à me raconter toutes les particularitez d'une iournée qui leur estoit si glorieuse. Mais comme mon principal dessein estoit de visiter les blessez, pour tâcher de les rendre capables des veritez de nostre Foy, par l'esperance que ie leur donnerois d'une vie eternelle, & bien-heureuse ; ie les vis tous exactement; aprés quoy i'eus permission de parler aux captifs, & ie tâchay de les instruire en ce lieu-là mesme ; de peur que ie ne le pusse pas faire si commodément dans nos Bourgs, à cause du

mauvais traittement que l'animoſité de tout le monde leur preparoit.

I'en trouvay deux qui m'entendirent aſſez volontiers ; mais Dieu me favoriſa tellement le lendemain, que leur ayant parlé fort amplement de nos myſteres, ie remarquay qu'ils y prenoient plaiſir, & qu'ils n'eſtoient pas fort éloignez du Royaume de Dieu.

Nous partiſmes deux iours apres le combat, en compagnie d'un grand nombre, tant de ceux qui s'eſtoient trouvez au combat, que de ceux qui les eſtoient venus voir. Les victorieux portoient les chevelures bien peintes, au bout des baſtons faits pour ſouſtenir ces trophées : Les Eſclaves partagez en pluſieurs bandes, marchoient en chantant: & comme ie m'apperceus qu'une des femmes captives avoit un enfant malade, qu'elle portoit à la mamelle ; ie crus que ie ferois bien de le baptiſer, le voyant en danger de mourir : ainſi m'approchant de luy, au temps que nous paſſions un ruiſſeau, ie le baptiſay. Il ſembloit que ce pauvre enfant n'attendoit plus que cette grace pour partir de cette vie:

car il mourut bien-tost aprés pour vivre eternellement au Ciel.

Vous pouvez iuger si ie ne m'estimay pas bien recompensé des fatigues de mon voyage, d'avoir esté assez heureux que d'arracher au Demon une proye qu'il esperoit d'enlever. Mais le Baptesme que tous les prisonniers me demanderent peu de iours aprés, fut pour moy un surcroist de consolation, & de joye, qui passe tout ce que l'on en peut s'imaginer.

Apres donc que i'eus laissé un peu amortir le feu de la colore & de l'animosité des Iroquois, à l'égard de ces miserables, voyant qu'on les avoit laissez seuls sur l'échafaut où ils venoient d'estre tourmentez, & où ils estoient encore environnez de toutes les chevelures de leurs compatriotes, qui servoient comme de trophée à la gloire des victorieux, ie m'approchay d'eux, & les ayant faits descendre de l'échafaut, ie les menay dans une Cabanne voisine, pour les y disposer à une mort Chrestienne. Comme ie leur parlois fortement de leur salut, i'entendois quelques-uns des Iroquois, qui se disoient les uns aux autres,

voy-tu comme il ayme nos ennemis? & d'autres qui adjouſtoient, que ie devois laiſſer auſſi brûler dans l'enfer, des gens qui leur avoient fait tant de maux : mais il s'en trouva parmy eux qui advoüoient que ie faiſois bien de les inſtruire, & que la vengeance de l'homme ne devoit pas porter ſon reſſentiment juſqu'au delà des bornes de la vie de ſon ennemy.

Ie pris de là occaſion de dire à nos Agniés, que i'aimois leurs ennemis; mais du meſme amour que IESVS-CHRIST nous aime tous, parce que ayant une ame immortelle, & auſſi capable d'eſtre heureuſe dans le Ciel; il eſtoit du devoir d'un Chreſtien, de leur procurer à tous le meſme bonheur : qu'au reſte nous ne devions faire dans le Paradis qu'une belle famille, de veritables amis; parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui nous aymant tous d'un meſme amour, unit en luy tous nos cœurs; & que c'eſtoit ce qui m'obligeoit d'aimer leurs ennemis : mais que pour eux, outre cette obligation commune qui m'engageoit à aymer tous les hommes de cette ſorte; i'avois encore pour eux un amour tout particulier, par-

ce que IESVS-CHRIST qui est le Maistre de nos vies, m'avoit envoyé chez-eux, pour leur monstrer le chemin du Ciel; & non pas chez les Loups leurs ennemis. Et qu'enfin il estoit juste que ie les aimasse plus que les Loups, puisque ie vivois de leurs biens, qu'ils me connoissoient, & qu'ils souffroient que ie demeurasse en paix au milieu d'eux: & que ie ne sçavois pas si les Loups avoient pour moy les mesmes bontez.

I'estendis ce petit discours avec le plus de force que ie pû, & ie m'arrestay particulierement sur la description de l'Enfer, dont ie leur representay vivement les tourmens effroyables, pour leur donner quelque compassion de ces miserables victimes, qu'ils alloient faire mourir dans les supplices. Mes paroles aidées de la grace, firent une telle impression sur ces Barbares, que tous me dirent que ie faisois bien de les instruire.

Ie commençay donc de leur faire une instruction fort ample, de tout ce que ie iugeois necessaire pour les rendre capables de la Foy Chrestienne: & ils m'écouterent avec un silence admirable. Il

eſt vray que ie receus vne aſſiſtance tout extraordinaire de Dieu, qui me fournit alors de parolles propres, & de puiſſantes raiſons, qui ſuppléerent à la honte qu'avoit l'interprete dont ie me ſervois, d'enſeigner devant le monde, ce qu'elle n'avoit pas encore bien appris.

Dés que l'inſtruction fut achevée, ie vis vne femme des captifs, qui de ſon propre mouvement, commença d'adreſſer vne longue priere à IESVS CHRIST, pour luy demander ſon ſalut. En ſuite un des plus braves & des plus grands guerriers de cette Nation, qui dans le combat avoit tué de ſa propre main pluſieurs Iroquois, fit auſſi publiquement à Dieu ſa priere. Ie me ſervis heureuſement de la ferveur naiſſante de ces Neophytes : & apres avoir porté tous les autres à ſuivre l'exemple de ces premiers, & que tous eurent eſté diſpoſez au ſaint Bapteſme, par les actes que ie leur fis faire, ie les baptiſay.

Aprés vne telle conſolation, qui eſtoit capable d'adoucir toutes les peines & les fatigues de mon employ ; le bon Dieu m'en donna vne autre qui me combla de

joye. I'appris qu'une autre bande de guerriers venoit d'arriver à une Bourgade assez peu éloignée du lieu où i'estois, & qu'ils avoient une femme captive. Ie m'y transportay aussi-tost, pour voir si ie ne pourrois pas gagner cette ame à Dieu. Il arriva le plus heureusement du monde, qu'au milieu des cruautez qu'on exerçoit sur elle, i'eus tout le loisir de l'instruire entierement de nos Mysteres, parce qu'elle m'écoutoit avec tant de plaisir & de joye, qu'il me sembloit voir sur son visage des marques certaines de sa Predestination : & comme elle ne respiroit que le Paradis ; son Baptesme sans doute luy en ouvrit le chemin ; estant morte aussi-tost qu'elle l'eut receu. Que la Providence de Dieu est admirable sur ses Predestinez, & qui auroit crû que cette femme deust trouver son salut dans sa captivité ; & au milieu des feux de l'Iroquois, une gloire eternelle, qu'elle n'eust possible iamais obtenuë si elle eust toûjours demeuré dans son païs.

Pendant toutes ces grandes occupations, il me vint une Lettre d'Onnontagué, où nos Peres me prioient de m'y

endre au plutost. Cette nouvelle m'o-
ligea de retourner promptement sur
es pas à Agnié, & de visiter tous les
lessez, dans les six Bourgs qui estoient
e ma Mission. Il faut advoüer que
)ieu sçait bien adoucir quand il luy
laist, les amertumes & les travaux des
Aissionnaires. I'avois fait en dix iours
lus de cent lieuës; pour tâcher parmy
es forests & ces affreuses solitudes, de
encontrer quelques ames que i eusse pû
agner à Dieu : & comme si sa bonté
n'eust voulu recompenser de ce peu de
eine que i'avois prise, en me donnant
e que ie souhaitois le plus ardamment;
)utre les Loups, & cette femme capti-
e que i'eus le bien de baptiser, ie con-
eray encore le mesme Sacrement à
ingt-quatre personnes, trois iours avant
ue ie partisse pour me rendre à Onnon-
agué; parmy lesquels ie trouvay des en-
ans, qui n'attendoient plus que cét
eureux moment pour aller au Ciel, &
ui moururent presque tous apres y avoir
sté disposez par le Baptesme.

Ces guerres affoib issent terriblement
'Agnieronnon, & ses victoires mesme,

qui luy coustent toûjours du sang, ne contribuent pas peu à l'épuiser. Au contraire i'apprens que nos Colonies Françoises se fortifient tous les iours, par le grand nombre de familles qui s'establissent, & par le secours qu'on envoye tous les ans de France : de sorte que sur les connoissances que i'ay des deux païs, ie puis dire avec verité, que cét ancien & redoutable ennemy n'est plus tant à craindre aux François, qu'il estoit: qu'au contraire il apprehende maintenant nos Armes, & n'a que du respect pour ceux qu'il méprisoit auparavant: ce qui nous est merveilleusement avantageux pour leur conversion.

§. II.

Entreprise de quatre Nations Iroquoises sur un Fort des Loups leurs ennemis.

LA victoire de nos Agniés sur les Loups leur a esté plus glorieuse que profitable, à cause qu'ils sont tres peu de monde en comparaison de leurs ennemis, qui peuvent leur opposer cinquante

hommes contre un. Cependant elle n'a pas laissé de leur enfler le courage ; & sans considerer que leurs victoires mesmes les affoiblissent, & qu'ils perdoient beaucoup plus dans un seul de leurs guerriers, que leurs ennemis ne perdoient dans cinquante des leur, ils prirent resolution de se vanger de l'affront qu'ils croyoient avoir receu des Loups : & les quatre Nations Inferieures s'estant ioinctes, comme interessées dans cette commune cause, on fit vne troupe de quatre cens guerriers : & on prit dessein d'attaquer un des Forts de l'ennemy, situé proche de Mannate ; & de s'en saisir plûtost par quelque stratageme, que par force ouverte. Leur dessein estoit concerté de la sorte : vne bande de huit ou neuf ieunes guerriers devoit aller faire quelque meurtre proche la Pallissade, ou Fort, afin qu'au bruit de ce massacre, l'ennemy sortist hors de la place, & que l'ayant attiré dans l'embuscade, ils pûssent sans peine se rendre maistres du Fort, lors qu'il seroit dépourveu de sa garnison.

Estant donc arrivés à la veuë du Fort, ils disposerent l'embuscade, & envoye-

rent faire les premieres approches à la Pallissade : mais comme ils virent que personne ne sortoit, & que tout le monde se tenoit retranché dans le Fort; ils resolurent d'en venir à vne guerre ouverte, & d'ataquer la place de la mesme maniere, que les Loups avoient attaqué Gandoüagué : mais certes ce fut avec beaucoup moins de succez : car ayants rencontré vne Pallissade impenetrable à tous leurs coups, ils desesperent de la pouvoir forcer, & furent enfin obligez de se retirer avec bien de la confusion, sans avoir tué, ny blessé aucun des ennemis, & deux dés leur ayant esté blessez.

Au temps que ces quatre cens hommes retournoient sans avoir reussi dans leur entreprise; vne petite bande composée seulement de cinq guerriers, arriua d'un autre quartier, toute glorieuse d'en avoir raporté vne chevelure & amené un prisonnier.

Ie n'estois pas pour lors à Gandoüagué pour le disposer au Baptesme : mais vne de nos Chrestiennes, nommée Marie Tsinoüentes, qui auoit déja quelquefois fait l'office de Catechiste avec bien du

succez

ſuccez, s'eſtant renduë au lieu où eſtoit ce captif, elle fut fort ſurpriſe de voir qu'il faiſoit ſa priere à Dieu, ſelon ce qu'il avoit apris parmy des Sauvages Chreſtiens, inſtruits par ceux de nos Peres qui ont ſoin des Miſſions Algonquines: Elle s'aprocha de luy, & l'inſtruiſit de nos myſteres. Ce pauure homme tout remply de conſolation remercia cette genereuſe Chreſtienne de ce qu'elle luy rendoit cette charité, dans un païs ennemy, où il avoit crû ne pouvoir trouver autre choſe, qu'une cruelle mort. En effet il fut mis à mort quelques iours aprés: mais il mourut comme un predeſtiné, ayant eſté baptiſé un peu auparavant. Ce ſont comme les premices de cette Nation ſi nombreuſe des Loups, où i'eſpere qu'un iour Dieu donnera entrée à la foy, & que quelques enfans de ce païs, qui ſont allez au Ciel par un heureux Bapteſme, y attireront ſur leurs parens les benedictions du Ciel, & les lumieres de la Foy.

§. III.

De l'estat du Christianisme parmy les Agniés.

COMME ie faisois un iour la visite des Bourgades qui sont du ressort de ma Mission ; ce que ie fais tous les huit iours, à moins que le mauvais temps ne me mette dans l'impossibilité de le faire : ie fus estrangement surpris de voir au milieu de la place d'un de ces Bourgs, vne grande Croix qu'on venoit d'y planter. D'abord ie me mis à genoux devant cette Croix, tant pour adorer mon Sauveur qui venoit prendre possession de ce païs, que pour en donner de la veneration aux Habitans : aprés quoy ie demanday qui estoit celuy dont la pieté s'estoit portée à planter cette Croix. On me répondit que la chose s'estoit faite par le consentement de tous les Habitans, & qu'on l'avoit iugée de tres-grande importance pour l'vtilité publique.

Vne devotion tout ensemble & si nouvelle parmy ces peuples, & si generalement receuë, me combla de ioye ; & me porta à me faire instruire du motif

qu'ils avoient eu de l'establir. On me dit que celuy qu'ils reconnoissoient tous comme le prophete du païs, avoit apris en songe, qu'il falloit planter vne Croix au milieu du Bourg, parce qu'elle les protegeroit & les defendroit contre leurs ennemis, qui ne pourroient iamais les vaincre, tant qu'elle subsisteroit. Que cette Croix estoit la maistresse de la vie. Vous pouvez penser combien ce discours me surprit, & iusqu'où alla mon ravissement, de voir que l'ennemy mesme de la Foy estoit le premier à l'établir. Ie pris de là sujet de les instruire du mystere de la Croix, & de leur confirmer ce que leur prophete clairement leur avoit dit, qu'elle estoit adorable, & veritablement la source de la vie.

Ie ne sçeus pour lors que penser d'un songe si extraordinaire, auquel nos Sauvages, qui selon leur coustume le prennent pour vne Divinité, avoient si promptement & si fidelement obey, sinon que quoy que ce fust le Demon mesme qui eust donné ce sage conseil au faux prophete de cette Bourgade, j'avois quelque sorte de raison d'en esperer un bon

ſuccez: par ce que ie voyois que le Royaume de Sathan s'alloit détruire par luy meſme. En effet ſi la Croix eſt adorée comme le ſouſtien & l'apuy du païs, il eſt ſans doute que le Chriſtianiſme y regnera bien toſt: ſi la prophetie ſe trouue fauſſe, j'auray ſujet de deſtruire le faux Dieu du païs, en decreditant le ſonge, pour y eſtablir la Foy du vray Dieu de toute la terre.

Ie louë ſa bonté infinie de l'ouverture qu'il nous donne pour entrer ſi aiſement dans le cœur de tous nos Sauvages, & de la facilité que nous en avons à leur inſpirer les parolles de la vie & du ſalut. Ie n'en ay trouvé que deux dans toutes nos Bourgades, qui ne m'ayent pas voulu écouter ſur ces matieres importantes; l'un deſquels eſt mort comme un reprouvé. En huit mois i'en ay baptiſay cinquante trois, dont la pluſ-part eſtoient des enfans, qui ſont morts auſſi-toſt apres auoir receu le Bapteſme. Car cõme nous nous defions iuſtement de leur inconſtance naturelle, i'en ay peu baptiſé hors du danger de mort. La grande moiſſon qui commence à meurir, nous fournira

comme i'espere, dequoy travailler les deux annees suivantes. I'invite à vne recolte si abondante les ames genereuses & pleines de zele.

§. IV.

Les effets d'une Providence admirable de Dieu sur le salut de quelques Sauvages.

DIEV souvent m'a conduit tout à propos pour le salut de quelques-uns, ausquels il ne restoit de vie, qu'autant qu'il en falloit pour les disposer au Baptesme.

Le second de Novembre 1669. ayant iugé à propos d'aller visiter mes Sauvages, qui estoient à la pesche à dix lieuës du Bourg où ie demeure, estant arrivé au lieu où ie les auois veu l'Esté passé, ie fus fort surpris de n'y trouver personne. Mais comme ie m'en retournois pour aller passer la nuit sous quelques écorces que j'avois remarquées en passant, ie fus inspiré de suivre un petit sentier que ie rencontray à l'écart, il me vint vne forte pen-

ſée, que ie trouvois infailliblement ce que i'eſtois venu chercher de ſi loin. Les ſeuls pas d'une perſonne que i'aperceus fraichement imprimez ſur la neige, me porterent à m'abandonner à cette route inconnuë. Ie penetray donc tout ſeul dans ces vaſtes Foreſts : ce n'eſtoit pas neantmoins ſans quelque ſorte inquietude, à cauſe que la nuit n'eſtoit pas fort éloignée : enfin apres deux grandes lieuës de chemin i'arivay heureuſement le Soleil couché, au lieu où les Sauvages avoient dreſſé leurs Cabannes. Si tous ces pauures Sauvages furent ravis de me voir; ie vous aſſeure que ie le fus encore beaucoup plus, de les avoir trouvez: mais tout le bon accueil qu'ils me firent, en me regalant de quelques petits poiſſons, n'aporta pas tant d'adouciſſement aux fatigues de mon voyage, que le Bapteſme que ie dõnay à un petit enfant, qui quitta auſſi toſt aprés la terre pour aller au Ciel; & la penitence heureuſe d'un moribond, qui auoit veſcu depuis long temps dans le libertinage aſſez ordinaire à ces peuples. Ie crus auoir eſté aſſez bien recompenſé de mes peines, que d'avoir contribué au

salut de ces deux ames, qui auroient sans doute esté perduës pour toute eternité, si la providence de Dieu ne m'eust conduit d'vne maniere merveilleuse, où elles estoient.

Vn guerrier qu'on rapportoit dangereusement malade, en passant par le Bourg où i'estois, y coucha seulement vne nuit : Comme i'en fus aduerty, ie me transportay aussi tost dans la Cabanne où il estoit, son mal me paroissoit estre sans remede. Ie luy parlay fortement de son salut, & ie fus assez heureux pour en estre écouté avec plaisir. Ie le dispose, en luy faisant faire des prieres à Dieu, a en obtenir la grace du Baptesme, & d'une bonne mort, & l'ayant quitté pour vne affaire pressante, avec dessein de revenir dans un moment, pour achever son instruction, & pour le baptiser, ie retournay aussi tost, & ne le trouvāt plus, ie fus saisi d'vne frayeur horrible, dans la crainte qu'il ne fust mort sans le Baptesme, par ma faute: mais i'apris qu'on l'avoit transporté dans un autre Bourg, éloigné de celuy où il avoit passé la nuit, d'environ deux lieuës & demie. Ie m'y rends en diligence, & par

le plus grand bon-heur du monde, ie le trouvay encore en vie. Mon nepveu, luy dit un de ſes oncles, qui eſtoit de mes amis, voicy celuy qui porte la parolle de Dieu, qui te vient chercher ſçachant le danger où tu es: & comme il veut te procurer un bon-heur eternel, écoute bien ce qu'il te dira, & ne manque pas de l'executer. Il témoigna qu'il m'écouteroit volontiers. Ie luy parlay donc de Dieu, & des grandes eſperances que nous donne la Foy Chreſtienne. Ie le fis prier avec moy, & en ſuitte ie le baptiſay avec vne ioye incroyable. Ce fut la veille de ſa mort, & de ſon bon-heur eternel.

I'en rencontray un autre en faiſant mes viſites ordinaires, que la miſere avoit rendu auſſi pâle & auſſi defait qu'un mort. Ie le ſalüay, & l'encourageay à ſouffrir ſon mal avec patience, n'ayant pas pour lors le loiſir de l'entretenir. Dés le lendemain matin ie l'alay voir pour luy parler de ſon ſalut, à quoy il prit tant de plaiſir, qu'il me pria de ne le point abandonner dans vne affaire ſi importante. Peu de iours apres ſe trouvant aſſez inſtruit, & fort touché, il m'enuoya un de

ſes parens pour me prier de le venir baptiſer. Quand ie le vis ſi reſolu de faire tout ce que ie luy avois dit ; & ſur tout de ne point ſe iamais ſervir de ceux qui invoquent les Demons dans leurs remedes, ie le baptiſay, quoy que le danger de ſa maladie ne paruſt pas encore ſi euident ; mais afin qu'il profitaſt du peu de temps qui luy reſtoit à viure. En effet plus ſon mal s'augmentoit, & plus il penſoit à l'autre vie, & avoit moins de peine à quitter celle-cy. Si ie ne l'allois viſiter trois fois le iour, il m'envoyoit querir. Ca, mon frere, diſoit-il, prions Dieu : & il avoit ſi fort à cœur l'exercice de la priere, que ſi ie luy donnois quelques petites douceurs, que i'avois couſtume de donner aux malades, il n'en vouloit point prendre, qu'il n'euſt rendu auparavant ce petit hommage à Noſtre Seigneur. Voicy ſes bons ſentimens, & ſes prieres ordinaires qu'il faiſoit pendant ſa maladie. IESVS, diſoit-il, toy qui es le Maiſtre de ma vie, ie te remercie d'avoir eu pitié de moy. Ie ſçais maintenant que tu m'as aimé : car ſi ie fuſſe mort à la guerre, où i'ay eſté ſi ſouvent, ie brûlerois à preſent

dans les feux d'enfer, qui ne s'esteignent point. Tu as eu la bonté de me prolonger la vie, pour quelque temps, & de m'envoyer un de ceux qui portent ta parolle, & qui vont prescher la Foy par tout le monde, afin de m'instruire & de me baptiser : aprés quoy tu veux me faire quitter la terre pour me conduire au Ciel, où ie dois estre eternellement heureux. Ie te remercie, IESVS, de t'estre souvenu de moy : ie me souviendray aussi de toy tant que ie viuray : Ie t'offre de tout mon cœur ce que ie souffre : tu as souffert pour moy, parce que tu nous aimois : & moy ie souffre pour toy, parce que i'ay peché. Aye donc pitié de moy, oublie toy de mes pechez, & ne permets pas qu'ils m'entrainent dans les enfers.

Ces prieres me donnoient de la deuotion, & m'obligeoient à l'aller voir autant de fois qu'il le desireroit, auant que de mourir.

Il appella le peu de parens qu'il avoit, & leur dit, ie veux qu'on sçache que ie suis Chrestien. Ainsi qu'on écoute la voix de ce Pere qui m'a baptisé, & qui m'ouvre le chemin du Ciel où est le bon-heur

eternel. Faites tout ce qu'il ordonnera pour mon enterrement ; car ie veux estre enterré comme les Chrestiens, & si vous m'aimez, vous ferez tous comme moy, & mourés tous Chrestïens.

Il fit venir en suite la plus fervente de nos Chrestiennes, afin qu'elle publiast ce qu'il venoit de dire : & il luy donna le petit meuble qu'il avoit, crainte qu'on ne l'enterast avec luy, selon la coustume du païs. Il demanda dés-lors à estre transporté dans nostre Chapelle, afin d'y mourir & d'y estre enterré. Pour sa consolation ie l'entretins dans cette esperance, tant qu'il vescut : mais ie ne pûs luy accorder qu'une partie de ce qu'il demandoit, il y fut enterré. A chaque visite il me reiteroit souvent cette priere, disant que puis qu'il estoit tout à Dieu, il ne pouvoit mieux mourir que dans la maison de Dieu.

Ie le veillay jusqu'à deux heures apres minuit. Il rendit son ame à Dieu le 27. Ianvier, & il estoit âgé de trente huit ans, n'ayant vescu qu'un mois apres son baptesme ; & il passa tout ce temps avec autant de pieté qu'eust pû faire un tres-

fervent Religieux pour se disposer à la mort. Il fit aussi paroistre vne patience admirable dans des douleurs tres-violentes qu'il souffroit durant sa maladie. Il s'appelloit Tegannahκoüahsen ; ie luy avois donné le nom de Iean au baptesme.

Ie le fis apporter dans nostre Chapelle apres sa mort, où ayant demeuré exposé quelque temps, nos Chrestiens le porterent en terre avec le plus de solemnité qu'il nous fust possible. On portoit vne Banniere qui marquoit l'innocence baptismale qu'il avoit portée dans le Ciel. I'allumay tout ce que i'avois de Cierges, pour luy faire comme vne Chapelle ardente. La foulle du peuple y fut si grande, que nostre Chapelle ne pouvoit tous les contenir. Ie trouvay que c'estoit vne occasion favorable de prescher, mesme aux Infidelles qui s'y trouverent en grand nombre. Mes Freres, leur disois-je, vous pleurez, & vous estes accablez de tristesse à la mort de vos parens : mais nous autres Chrestiens, nous chantons & nous nous rejouïssons, lorsque quelques-uns des nostres meu-

rent, ainſi que vous voyez maintenant. Les ames bien-heureuſes qui ſont au Ciel, ont déia receu avec ioye celle de cet homme dont vous voyez là le corps: elle y eſt comblée d'vne ioye qui ne finira iamais. Ces Cierges que vous voyez allumez, ſont comme des eſtoilles du Ciel, où il eſt à preſent couronné de gloire; & cette belle eſtoffe dont ie l'ay couvert, n'eſt qu'vne foible repreſentation de la robe admirable & éclatante dont Dieu l'a reveſtu. Au reſte, nous ne ſommes venus icy, & nous n'avons quitté nos parens, nos biens & la douceur de noſtre patrie, que pour vous procurer à tous le meſme bon heur que ie vous promets de la part de Dieu, & qui vous ſera infaillible, ſi vous écoutez ſa parolle, & ſi vous obeïſſez à ſa loy avec fidelité.

Apres ce petit diſcours, le Convoy marcha, & nous le ſuivions en chantant des Pſeaumes, iuſqu'au lieu où ce corps devoit eſtre enterré.

Peu de iours aprés un petit enfant de ſes proches parens fut baptiſé, & s'alla ioindre avec luy dans le Ciel.

Dieu se servit de cette heureuse mort, pour toucher si fortement sa mere, qu'elle vint publiquement me presser de l'associer à la compagnie de nos Chrestiens : mais quoy qu'elle eust esté fort instruite, toutesfois ie voulus differer encore son baptesme, ne pouvant à mon advis apporter trop de precaution pour accorder cette faveur, qui est d'autant plus estimée, qu'elle couste plus à obtenir.

Dans la mesme Cabanne, six personnes, tant adultes qu'enfans, moururent fort peu de temps aprés, ayans tous receu le saint Baptesme. Heureuse Cabanne d'avoir esté le sejour de tant de predestinez, vous meritez d'estre cent fois plus prisée, que tous les Palais des Grands.

Ie finiray par le recit d'vne mort qui ne fut pas moins precieuse devant Dieu. Il est vray qu'elle me fut assez sensible, parce que ie perdois le plus ferme appuy de cette Eglise naissante. C'estoit d'vne ancienne Chrestienne, qui avoit toûjours conservé vne rare innocence, au milieu du libertinage & de l'impieté de

ceux de ſon païs. Son plus grand vice, eſtoit de ſe mettre quelquefois en colere contre ceux qui parloient mal de noſtre Foy. Son zele eſtoit ſi grand pour l'augmenter, qu'elle preſchoit par tout où elle rencontroit des auditeurs : mais elle eſtoit plus admirable lorſqu'elle s'acquittoit de cet employ dans la Chapelle, & qu'elle y expliquoit les tableaux qu'on y expoſoit pour ce ſuiet. Elle me venoit quelquefois trouver avec neuf ou dix ieunes filles, qu'elle avoit gagnées à la Foy. Tiens, mon frere, me diſoit elle, voilà de braves enfans que ie t'amene, enſeigne leur bien les principes du Chriſtianiſme, & acheve ce que i'ay commencé. Elle commençoit & finiſſoit ordinairement ſes entretiens, par leur repreſenter fortement qu'il n'y avoit rien au monde de plus important que la Foy, & le ſervice de Dieu. Auſſi eſtant malade à la mort, c'eſtoit preſque l'unique ſentiment qu'elle imprimoit à ſes deux filles; & elle le faiſoit avec tant de zele & d'onction, que ſes paroles penetroient leur cœur, & les rempliſſoient d'vne conſolation ſi ſenſible, que ſurvenant

quelquefois lorſqu'ils eſtoient dans ce ſaint entretien, ie trouvois la mere & les filles toutes baignées de larmes.

Quoy qu'elle fut ſi fort incommodée, qu'à peine pouvoit-elle ſortir de ſa cabanne ; toutefois elle ne manquoit iamais de venir rendre ſes petits devoirs à Noſtre Seigneur, au ſoir & au matin, dans la Chapelle; quelque vive douleur qu'elle reſſentiſt, & quelque mauvais temps qu'il pût faire: & elle y demeuroit ordinairement vne demie-heure, à chaque fois.

Depuis qu'elle eut conceu l'eſperance d'vne vie immortelle, elle n'eut plus d'attache pour celle-cy, quoy qu'il ſoit naturel aux Sauvages d'eſtablir leur felicité dans ſa conſervation. Dieu eſt le Maiſtre de nos vies, diſoit-elle, ie ſuis touſiours preſte de luy rendre quand il luy plaira, celle qu'il m'a donnée.

L'amour de la pureté que la Foy fit naiſtre en ſon ame, eſtoit ſi admirable, qu'au moindre mot qu'elle entendoit qui pût bleſſer cette vertu, Ne ſçavez-vous pas, diſoit-elle aux plus libertins, que ie ſuis Chreſtienne, & que la Foy

m'eſt

m'eſt plus precieuſe mille fois que la vie.

Elle s'eſtoit renduë la preſence de Noſtre Seigneur ſi familiere, qu'elle continua de s'entretenir avec luy, iuſqu'à ce qu'elle luy rendiſt ſon ame. Elle mourut apres avoir receu tous les Sacrements qu'on adminiſtre en cette extremité; & elle nous laiſſa tout enſemble & le regret de ſa perte, & la conſolation du bonheur dont ie croy qu'elle iouït dans le Ciel.

§. V.

Du zele admirable que nos Chreſtiennes ont montré dans la deffenſe de leur Foy, par les diſputes contre les Hollandois, & de leur ferveur en d'autres rencontres.

IL n'eſt pas croyable combien le voiſinage des Hollandois nuit à la Foy, ſoit à cauſe de l'eau-de-vie qu'ils vendent à nos Sauvages, qui leur eſt vne ſource eternelle de debauches, ſoit parce qu'ils tâchent de leur donner de mauvaiſes impreſſions de noſtre Religion. Il

est vray que depuis quelque temps ils sont plus reservez en cette matiere, parce qu'ils ont souvent éprouvé que la fermeté & la capacité mesme de nos Chrestiens leur ostoient toute esperance de pouvoir les ébranler. I'en rapporteray quelques exemples, qui feront voir tout ensemble & l'impieté de ces Heretiques, & la pieté de nos Chrestiens.

Vn iour que ces ennemis de la Foy s'apperceurent qu'vne bonne femme portoit par tout où elle alloit, vne image de la sainte Vierge, pour ne perdre iamais de veuë celle en qui elle avoit apres IESVS-CHRIST, toute son esperance; ils firent tout l'imaginable pour la destourner de cette sainte pratique: & comme ils virent en mesme temps que la pieuse coustume de nos Chestiennes estoit de porter un Chapelet au col, pour faire vne profession publique de leur Religion, ils tâcherent de les en détourner par des paroles artificieuses, & colorées d'vne fausse apparance de pieté. N'est-ce pas idolatrer, leur disoient-ils, que de rendre à vne creature l'honneur, qui n'est deu qu'à Dieu seul:

& que vous eſtes mal-heureuſes d'eſtre tombées entre les mains de gens, qui au lieu de vous retirer de l'idolatrie, vous y engagent tout de nouveau ? En quel lieu de l'Eſcriture ont-ils veu que Dieu nous ordonne de le prier ſur quelque petits morceaux de bois, tels que vous les portez ſur vous ? Ces choſes ſont des ouvrages de l'eſprit humain, & non des loix du Seigneur.

Vne de nos Chreſtiennes qui eſtoit preſente, ne pût ſouffrir un diſcours ſi impie vne iuſte indignation luy fit prendre auſſi-toſt la parolle pour toutes les autres, & la porta à répondre aux Heretiques en ces termes. Certainement vous montrez ou que vous auez bien peu d'eſprit, ou que vous croyez que nous ſommes bien peu éclairées dans noſtre foy. Penſez-vous que nous honnorions la ſainte Vierge comme la Maiſtreſſe de nos vies ? Vous vous trompez : nous ſçavons trop bien le culte que nous devons à Dieu, pour le rendre à vne creature. Nous n'ignorons pas que c'eſt luy ſeul qui a creé toutes choſes ; & qu'ainſi c'eſt luy ſeul que nous devons honnorer com-

me nostre souverain Seigneur: Mais comme il a voulu se faire homme, pour nous sauver, & qu'il a choisi Marie pour estre sa Mere, n'est il pas raisonnable que nous l'honnorions en cette qualité. Si IESVS-CHRIST son Fils la luy mesme honnorée, si les Anges & les Saints luy rendent leurs respects dans le Ciel; pourquoy ne luy rendrons-nous pas nos devoirs sur la terre? Au reste ce Chapelet que nous portons, nous sert pour luy rendre tous les iours un nombre reglé de nos hommages. Son image que nous avons si souvent devant les yeux, la represente elle mesme à nostre esprit, & renouvelle dans nos cœurs l'amour, la confiance & le respect que nous devons avoir pour la Mere de nostre Sauveur.

C'est ainsi que le zele de cette bonne Chrestienne triompha de la malice de ces Heretiques, qui n'oserent plus s'exposer vne autre fois à la confusion qu'ils venoient de recevoir.

La mesme chose arriva à quelques autres Hollandois, qui s'efforcerent de decrediter dans l'esprit de nos bonnes Sauvages, l'usage qu'elles avoient de

porter un Crucifix à leur col. Vous estes bien simples, leur disoient-ils, de croire qu'il faille honorer du bois & de l'airain: comme si c'estoient les maistres de nos vies. A quoy vne des plus zelées de nos Chrestiennes répondit en ces termes. Quād nous prions prosternez devāt cette Croix, nous ne nous adressōs pas à ce bois, ou à ce cuivre, comme à celuy qui nous a fait ce que nous sommes: car nous sçavons trop bien que Dieu qui est l'auteur de nos vies, est un pur esprit, qui ne se peut voir des yeux du corps, que nous ne verrons comme il est, que dans le Ciel. Nous n'ignorons pas que le bois & le cuivre sont bien moins que nous, & qu'ils ne peuvent rien: mais nous portons ce Crucifix, parce qu'en le voyant nous nous ressouvenons que IESVS-CHRIST a esté attaché à vne Croix, & qu'il y est mort pour nous donner la vie, & nous meriter le Paradis: c'est pour ce suiet que nous l'aimons & l'adorons en cette Croix, comme nous l'adorons dans le Ciel.

Vne réponse si sage, & si pleine de pieté, toucha quelques-vns de ces He-

retiques, & ferma la bouche aux autres, & ils furent tous contraints par la force de la verité, de leur dire qu'elles avoient raiſon d en agir ainſi, & qu'elles eſtoient fort bien inſtruites.

Nos Chreſtiennes neantmoins ne ſe contenterent pas d'avoir ainſi vaincu les ennemis de noſtre Foy; mais pour les empeſcher de leur tenir vne autre fois de tels diſcours, la plus fervente d'entre-elles, nommée Marie, les entreprit hautement, & leur dit avec vne force digne de ſon zele; vous nous preſſez de ne pas écouter la voix de ceux qui nous portent la parole de Dieu. Eſt-ce vous que nous écouterons? Vous dis-ie, qui ne nous avez iamais enſeigné qu'à mal faire? Vous qui ne cherchez que nos Caſtors & non pas le ſalut de nos ames? Vous qui nous chaſſez meſme du lieu de vos prieres, lorſque nous y voulons entrer, comme ſi nous le devions profaner? Vous enfin que le ſeul intereſt attire en ce païs, & non le zele de la Foy? Les Peres qui nous inſtruiſent n'eſtant venus chez nous que pour nous enſeigner la verité, & le chemin du Ciel, n'ont quit-

té leur païs & leurs amis, que pour travailler au ſalut de nos ames : c'eſt ce qu'ils cherchent vniquement : ils ne nous parlent iamais ny de Caſtor, ny de Pourcelaine, ny de tout ce que nous eſtimons le plus, ſinon pour nous porter à les mépriſer, & à n'eſtimer que le Ciel. C'eſt dans cette veüe qu'ils nous diſent ſi ſouvent, que tous les biens de cette vie ſont peu ſtables, qu'il les faudra quitter à la mort, & qu'il faut deſirer vniquement vne vie eternelle, & les biens du Paradis que nous ne perdrons iamais. Ils nous traitent meſme avec reſpect, & iamais ils ne ſont plus aiſes que quand nous allons à la Chapelle pour nous y faire inſtruire : ainſi comme ils nous donnent les biens du Ciel, ſans nous demander ceux de la terre; il eſt clair que nous devons leur donner toute creance, plûtoſt qu'à vous. Nous ſommes tous reſolus de leur obeïr, & de croire tout ce qu'ils nous diront; parce qu'ils ne nous diront rien qui ne ſoit pour le ſalut de nos ames; & que nous voulons eſtre bien-heureux avec eux dans le Ciel. Pour vous autres, vous ſerez tous damnez; car ie ſçay que

vous ne valez rien, & que vous ne tâchez qu'à nous corrompre. Sçachez donc qu'apres vostre mort, l'Enfer sera vostre partage, comme il est l'eternelle demeure des méchans que vous imitez.

Ces Heretiques surpris de la fermeté de cette femme, se contenterent de luy dire, que s'ils faisoient des fautes, ils en demandoient pardon à Dieu. Oüy mais, adjousta cette Chrestienne, vous ne vous confessez pas : & c'est neantmoins le seul remede qui efface les pechez.

Dans le temps de cette dispute, comme la Cloche eût sonné pour aller au Presche cette femme y entra avec les Heretiques qu'elle venoit de vaincre, & s'estant placée au milieu de l'assemblée , elle se mit aussi tost à genoux , à la veuë de tout le monde : commença de reciter son Chapelet, ce qu'elle fit avec vne grande devotion tout le temps que le Ministre prescha : en suite dequoy, comme elle vit qu'on alloit par le Temple recueillir les charitez du peuple, elle y contribua comme les autres.

Vne conduite si sainte & si genereuse ravit tellement les Holandois, que les

uns la prioient de leur enseigner la maniere dont elle prioit Dieu : d'autres la prioient instamment de leur vendre la petite statuë de Nostre-Dame qu'elle avoit, & que la Mere Superieure des Vrsulines de Quebec luy avoit envoyée : mais elle protesta tousiours qu'elle ne s'en deferoit iamais, qu'auec la vie : & comme on la pressoit de dire comment elle honoroit la Sainte Vierge ; Voicy, répondit-elle, ce que ie luy dis : Marie, qui es Vierge, tu as IESVS-CHRIST pour Fils : ainsi exhorte-le de nous accorder ce que nous luy demandons. Remarquez, adjoûta-t'elle, que par là ie ne dis pas qu'elle soit Dieu ; mais seulement qu'elle prie Dieu pour nous, afin qu'il nous fasse la grace de bien mourir. Or Dieu ne luy refusera rien, parce que c'est sa Mere, & une Mere qu'il aime seule, plus que tous les hommes ensemble. Ainsi Marie s'adresse à son Fils IESVS-CHRIST, & luy dit, mon Fils, ie veux faire du bien à ceux qui implorent mon assistance : c'est pourquoy ie vous prie de me donner ce que ie vous demande pour eux. Alors le Fils dit, ma Mere,

disposez de mes graces en faveur de qui vous le voudrez : tout est à vous.

Comme elle eut dit ces choses, à ces Heretiques : une femme Hollandoise, qui l'avoit écoutée, la mena dans sa maison, & luy dit, continuë comme tu fais, à bien deffendre la foy Catholique : c'est l'vnique creance & la veritable. Ie n'ay point d'autre Religion que la tienne : écoute tousiours celuy qui t'enseigne. En suite elle luy montra des Images, des Crucifix & des Chapellets qu'elle auoit. C'est pour te faire voir, luy dit elle, que ie prie comme toy, & que ie croy ce que tu crois. Aprcs ce petit entretien, qui combla de joye cette bonne Sauuage, la Hollandoise la regala de quelques fruits.

Il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns ayant menacé nos Chrestiennes, que leur zele dans la foy leur pourroit bien couster la vie ; elles répondoient toutes avec une generosité égale à celle des Martyrs ; Que la vie ne leur estoit plus rien depuis qu'elles l'avoient consacrée à Dieu dans le Baptesme.

Marie Tsiaoüentes adjoûta, que quant on devroit luy couper les bras & les jam-

bes, on luy arracheroit pluſtoſt la vie, que la foy; elle donna bien-toſt aprés des preuves d'une ſi genereuſe reſolution.

Quatre determinez reſolurent de l'enyvrer. On l'invite pour cet effet à un feſtin qui ſe faiſoit dans le Bourg, & où l'on devoit boire de l'eau de vie: elle y va, ſans rien ſçavoir du mauvais deſſein qu'on avoit concerté. Tous les conviez eſtans aſſis à terre ſur des nattes, à leur ordinaire, on commence à boire. Son tour vint: elle refuſa de prendre de l'eau de vie. I'ay fait, adjoûta-t'elle, aſſez de follies en cette matiere, avant mon bapteſme: Ie ſuis reſoluë d'eſtre plus ſage, que je ne l'ay eſté ſur ce point. On la preſſe: elle refuſe conſtamment de le faire. On la menace de la maltraiter: elle dit qu'elle ne craint rien au monde que le peché. Des menaces on en vient aux effets: elle ſoûtient toutes les inſultes avec vn courage invincible: enfin ces quatre débauchez la prennent, l'un par les bras, l'autre par la teſte, & le troiſiéme par le milieu du corps, pendant que le dernier tâche de luy verſer de l'eau de vie dans la bouche; mais elle tint les dents

si serrées qu'il leur fut impossible de luy en faire avaller une seule goute.

Ce n'est pas la seule occasion où cette genereuse Chrestienne a donné des preuves de son courage; & son exemple a tellement animé toutes les autres, qu'il n'est point d'insultes ny de violences qui puissent ébranler leur fermeté.

Vn iour quelques-unes ayant esté invitées à un festin, où elles avoient tout sujet de croire que tout seroit dans l'ordre, & que l'on ne souffriroit rien qui pût blesser l'innocence & la pureté du Christianisme; parce que ce festin ce faisoit chez une Chrestienne desia avancée en âge. Mais elles furent bien surprises d'entendre que le Sorcier qui présidoit à ce festin, declara d'abord qu'il estoit ordonné pour retablir la santé d'une personne malade. Au mesme tẽps Marie Tsiaoüentes se leve, & dit tout haut, qui est vray Chrestien qu'il me suive, & qu'il sorte avec moy: Pour ceux qui ne le sont que de nom, ils peuvent demeurer à ce festin superstitieux. Elle fut suivie de quatre ou cinq des conviées. Vne resolution si ferme & si extraordinaire en ce païs, donna de l'étonnement

& de l'admiration à toute la compagnie, qui ne pouvoit assez s'étonner comme des femmes avoient osé faire une chose qui passe chez ces Peuples pour une faute capable de diffamer celuy qui y tombe; c'est pour ce sujet qu'on les traite comme des personnes qui n'ont ny jugement ny honnesteté dans leur conduite, & qui ne sçavent pas vivre : On dit qu'elles ne doivent pas s'étonner si elles sont pour la plus part, ou pauvres, ou captives, ou abandonnées de tout le monde: mais ces bonnes Chrestiennes n'opposent à tous ces reproches qu'une patience & une fermeté qui surprend tous ceux qui tâchent en vain de les ébranler.

On nous a appris, disent-elles ordinairement en ces occasiõs, que I. Christ & les premiers Chrestiens, n'ont pas esté mieux traitez que nous; il ne nous peut rien arriver de si fascheux, que nous ne soyons prestes de le recevoir de la main de Dieu, il nous suffit que nostre pauvreté ne luy déplaist pas, & qu'elle ne nous empeschera pas d'estre bonnes Chrestiennes : cela seul nous la rend agreable. Nous n'attendons pas de ceux qui nous instruisent, &

qu'ils nous donnent les richesses de la terre ; nous nous contentons qu'ils travaillent à nous mettre en possession de celles du Ciel. Pour ce qui est des Coustumes de nostre païs, nous ne refusons pas de nous accommoder à celles qui sont conformes à la raison, & à la Loy de Dieu : mais nous ne pouvons nous resoudre d'observer celles qui blessent l'une & l'autre.

Il n'est pas concevable combien le zele de ces bonnes Chrestïennes, m'a donné de consolation, & combien il m'a animé à les ayder, au peril mesme de ma vie.

Il semble mesme que les meres inspirent cette grandeur d'Ame à leurs petits enfans. Vn d'entr'eux recemment baptisé tenant un iour un Crucifix en la main, & se ressouvenant des insultes & des outrages que sa mere recevoit ordinairement pour la Foy Chrestienne, disoit à nostre Seigneur : O Iesus, toy qui est le maistre de nos vies, tu as bien souffert ; car on t'a cloüé à une Croix, on t'a couronné d'épines, & enfin on t'a fait cruellement mourir ; la mesme chose qui t'a causé la mort, est ce qui cause à ma mere

de ſi grans déplaiſirs. Cette bonne mere eſtoit dans un coin de la cabanne, d'où ſans eſtre veuë de l'enfant, elle entendoit avec une joye incroyable le pieux entretien qu'il avoit avec ſon Dieu; & ce fut elle-meſme qui me le rapporta peu de jours apres.

Ie ne baptiſay qu'à Paſque dernier cette femme Chreſtienne; & comme ie faiſois difficulté d'accorder la meſme grace à ſes enfans; elle, & ſa mere qui eſtoit preſente, m'en firent des prieres ſi preſſantes, que ie me laiſſay vaincre à leur pieté. Tu voy, me diſoient-elles, nos enfans, que nous aimons comme nous meſmes, & à qui nous ne voulons pas moins de bien qu'à nous, tu ſçais les dangers de mort où nous ſommes tous les iours à cauſe de l'ennemi qui nous tuë par tout où il nous rencontre, & qui peut eſtre viendra bien-toſt nous aſſieger iuſques dans noſtre Bourg: tu fais cependant de la difficulté de baptiſer ces petits innocens: ſçache que s'il arrive qu'ils meurent ſans bapteſme, tu en répondras devant Dieu, & que nous nous éleverons alors contre toy pour te le reprocher: parle, qu'eſt-

ce qui t'empesche de leur faire le mesme bien qu'à nous ? tu sçais qu'ils le meritent mieux que nous; car nous avons peché; & eux n'ont point encore assez de raison pour estre capables d'offenser Dieu. Si tu nous as aimé iusqu'à nous procurer un si grand bien, tu dois aimer encore plus ces innocens, & ne le leur pas refuser. Ce discours me surprit, & me toucha également; de maniere que ie fus contraint de baptiser les deux plus jeunes de ses enfans, & de differer les autres, iusqu'au temps où ils seroient suffisamment instruits.

Le premier de ces jeunes enfans, âgé de quatre ans, qui est celuy dont ie viens de parler, fut nommé Athanase ;& l'autre âgé seulement de deux ans, receut le nom d'André, & il fait desia paroistre tant d'ardeur pour la Foy, quecomme il ne peut pas encore parler, il fait suppléer sa main au defaut de sa langue, allant luy-mesme prendre le bras de ceux qu'il voit manquer à faire le signe de la Croix, & le leur portant au front, il les oblige à s'acquiter de ce devoir, Ie l'ay veu de mes yeux avec plaisir.

§. VI.

§. VI.

Du nombre des Agniés baptisez ; des moyens dont on se sert pour leur conversion, & des grandes esperances qu'ils en donnent par le changement tout extraordinaire qui s'est fait dans leurs esprits.

NOVS ne sommes pas au temps des Apostres, & de l'Eglise naissante, lors que pour établir la foy de IESVS-CHRIST dans l'esprit des peuples, Dieu operoit des prodiges dans toute la nature, & que les graces du Christianisme trouvoient des cœurs disposez par les miracles à recevoir vne loy si merveilleuse. Vn Sermon de saint Pierre fut suiuy de la conversion de trois mille hommes ; & les discours des Apostres auoient tant de force & de pouvoir sur les esprits, qu'il n'estoit rien de plus ordinaire, que de voir des gens convaincus & touchez de ce qu'ils avoient entendu, se dépoüiller de tous leurs biens pour suiure IESVS-CHRIST.

Nous ne sommes plus dans le temps ny des grands miracles, ny des conversions si merveilleuses. La Foy s'insinuë doucement dans les esprits, sans les éblouïr. C'est-ce qui est cause que des peuples aussi barbares & aussi grossiers que le sont nos Sauvages, ne se rendent pas tout d'un coup aux veritez qu'on leur presche ils n'y voient rien qui ne soit la proscription de tous leurs attachemens criminels, rien qui ne soit au dessus des sens & de la raison : de maniere qu'ils ont bien de la peine à s'en laisser convaincre, & à se soûmetre aux loix du Christianisme.

Le plus grand miracle que puisse faire un Missionaire en ce païs, c'est de ioindre au zele qu'il apporte d'Europe, vne douceur qui entre avec adresse dans l'esprit de ces barbares, & vne patience qui ne se rebutte iamais de leur mauvaise humeur. Sans ces deux qualitez il ne luy est pas possible, ny de faire aucun fruit dans ces Missions, ny d'y perseuerer mesme long temps. Il faut sçavoir ménager ces esprits, il faut attendre de Dieu seul le fruit de nos travaux, c'est à luy à rendre

feconde la terre que nous cultivons, & que nous arousons de nos sueurs & de nos larmes. Quand il luy plaist, il nous donne la consolation de voir que nos peines ne sont pas inutiles; & il prend plaisir d'adoucir l'amertume de nos travaux par quelques miracles de sa grace.

Depuis huit mois i'ay baptisé seulement cinquante trois personnes, qui sont presque toutes allées au Ciel. Quant ie n'aurois contribué qu'au salut d'vne seule ame, ie m'estimerois trop bien payé de toutes mes peines, puisque IESVS-CHRIST a donné son sang pour elle.

Ie n'ay baptisé que trois femmes adultes, apres les avoir long-temps éprouvées. I'espere qu'elles seront de ferventes Chrestiennes. Peut estre que les hommes resentiront dans quelque temps les mesmes impressions de cette grace, qui ne peut souffrir d'atache volontaire au peché: sans quoy nous ne conferons iamais le Baptesme aux adultes, de crainte qu'ils ne tombent dans l'apostasie. Et bien que presentement il y en ayt un assez grand nombre qui demandent le Baptesme, & qui ont esté suffisamment instruits

dans les mysteres de nostre Foy; Ie differe cependant de leur accorder cette grace, iusqu'à ce que ie les voye hors du peril où ils sont de s'engager tout de nouveau dans leurs debauches, & dans les superstitions du païs.

Ie me suis serui de toutes les industries que Dieu m'a inspiré pour les obliger de renoncer à leurs mauvaises habitudes: car pour convertir ces peuples, il faut commencer par toucher leurs cœurs, avant que de pouvoir convaincre leurs esprits. C'est dans ce dessein que i'ay fait des peintures spirituelles tres-devotes, qui ont puissamment serui à leur instruction. I'ay fait des Catechismes deux fois le iour, avec tout le succez que l'on pouvoit attendre de ces pauvres Sauvages: & souvent mesme i'estois surpris des impressions tout extraordinaires que la parolle de Dieu faisoit sur leurs ames.

I'ay attaqué l'yurognerie & la debauche, qui sont comme les Divinitez de ce païs, parceque ces peuples y sont furieusement attachez. I'ay combatu ces vices par la crainte du Iugement de Dieu, & tout ensemble par la terreur des armes

d'un grand Roy, dont le ſeul nom eſt capable de les tenir dans leur devoir. I'ay tâché de les gagner par toute la douceur, & toute la familiarité imaginable. Ie leur ay repreſenté cent fois, avec toute la force que Dieu m'inſpiroit, les peines & les recompenſes eternelles de l'autre vie. Ie les ay ſouvent menacez que Dieu ſe laſſeroit enfin, de leur dureté, & que ſa iuſtice eſtoit preſte de leur faire reſſentir, meſme dés cette vie, les calamitez dont il a couſtume de punir les peuples obſtinez dans leur aueuglement, & dans leurs vices. Ie leur ay fait craindre que s'ils ne ſe convertiſſoient bien-toſt, Dieu leur ſuſciteroit quelque puiſſant ennemy pour les exterminer. Enfin i'ay employé la douceur & la force, les menaces & les prieres, les travaux & les larmes, pour baſtir cette nouvelle Egliſe, & pour convertir ces pauures Sauvages. Il ne reſte plus qu'à verſer mon ſang pour leur ſalut, ce que ie ſouhaite de tous les deſirs de mon cœur.

Mais apres tout, ie ne remarque pas encore en eux ces grands changemens que le ſaint Eſprit opere en ceux des

Payens qu'il veut mettre au nombre des Fideles. Ie loüe Dieu de ce qu'il me fait voir que la convetsion des hommes est son ouvrage; & que nous n'y devons rien pretendre, que le bon-heur de le servir avec fidelité. Il y a d'heureux momens qui ne sont connus qu'à luy seul, dont dépend le salut des hommes. C'est à luy à mênager leurs cœurs, pour triompher de leur dureté.

Ie suis bien aise de remarquer icy un moyen que i'ay reconnu estre fort vtile & fort efficace pour convertir ces Barbares.

D'abord j'avois iugé que pour établir solidement le Christïanisme parmy ces peuples, il estoit necessaire d'y employer la lecture & l'escriture, qui sont deux choses dont les Sauvages n'ont aucune connoissance; ie m'estois donc appliqué l'espace d'un mois, à enseigner l'un & l'autre, aux petits enfans de nos Iroquois, & quelques uns avoient desia profité de telle sorte, qu'ils écrivoient & lisoient assez bien: mais le peu de moyens que i'ay de fournir aux petites recompenses qu'il faut donner à ces enfans pour les attacher

à cét employ, & le peu de temps qui me reſtoit pour les devoirs eſſentiels de ma Miſſion, m'ont enfin obligé de penſer à quelque autre induſtrie, qui ne fut pas moins efficace, & qui me laiſſaſt plus de temps pour m'employer aux obligations de mon miniſtere.

Dieu m'en inſpira vne quelques iours apres, qui eſt beaucoup plus facile, & qui fait un grand fruit parmy ces peuples.

C'eſt un jeu, pour prendre nos Sauvages, par ce qu'ils ayment le plus; car le jeu fait toute leur occupation, lors qu'ils ne ſont point à la guerre: & ainſi i'eſpere leur faire rencontrer leur ſalut, dans la choſe meſme qui contribuoit ſouvent à leur perte.

Mon deſſein eſt de détruire par ce moyen l'étrange ignorance où ils vivent pour tout ce qui regarde leur ſalut, & de ſupléer au defaut de leur memoire. Ce jeu parle efficacement par ſes peintures, & inſtruit ſolidement par les embleſmes, dont il eſt remply. Ceux qui veulent s'y diuertir, n'ont qu'à le voir, pour apprendre tout ce qu'ils doivent faire

afin de vivre chrestiennement, & pour retenir tout ce qu'ils auront appris, sans le pouvoir iamais oublier.

Il n'est rien de plus aisé que d'apprendre ce jeu. Il est composé d'emblêmes, qui representent tout ce qu'vn Chrestien doit sçavoir. On y voit les sept Sacremens, tous depeints, les trois Vertus Theologales, tous les Commandemens de Dieu, & de l'Eglise, avec les principaux pechez mortels; les pechez mesme veniels qui se commettent ordinairement y sont exprimez dans leur rang, avec des marques de l'horreur qu'on en doit avoir. Le peché originel y paroist dans vn ordre particulier, suivy de tous les maux qu'il a causez. I'y ay representé les quatre fins de l'hõme, la crainte de Dieu, les Indulgences, & toutes les œuvres de misericorde: La Grace y est depinte dãs une Cartouche separée: La conscience dans une autre; la liberté que nous auons de nous sauver ou de nous perdre; le petit nombre des Eleuz: en vn mot, tout ce qu'un Chrestien est obligé de sçavoir, s'y trouve exprimé par des emblêmes qui font le portrait de chacune de ces cho-

ſes. Tout y eſt ſi naturel, & ſi bien depeint, que les eſprits les plus groſſiers n'ont nulle peine de s'eſlever à la connoiſſance des choſes ſpirituelles, par des Images corporelles qu'ils en ont devant les yeux.

C'eſt ainſi que nos Sauvages apprennent en joüant, à ſe ſauver; & que i'ay tâché de ioindre ce qu'ils aymoient avec tant de paſſion, à ce qu'ils devoient aimer encore davantage, afin qu'ils ne trouvaſſent aucune peine à ſe faire inſtruire.

Ce jeu s'appelle du Point au Point, c'eſt à dire du point de la naiſſance au point de l'Eternité. Nos Iroquois le nomment, Le chemin pour arriver au lieu où l'on vit toûjours, ſoit dans le Paradis, ſoit dans l'Enfer.

L'adreſſe & la methode de ce jeu ſe pourra voir au bas de la carte, où il ſera imprimé. Ie pretens le faire graver, afin d'en avoir pluſieurs exemplaires, & de pouvoir rendre de la ſorte nos myſteres intelligibles à ceux meſmes à qui ie ne pourray pas me faire entendre.

Il y a de nos Iroquois à qui ie ne l'ay

enſeigné que deux fois, & qui l'ont appris parfaitement; d'autres à qui ie l'ay monſtré quatre fois ſeulement & qui s'y ſont rendus ſi habiles, qu'ils m'ont obligé d'y joüer avec eux. Nous paſſames agreablement les Feſtes de Paſques à ce jeu, également ſaint & profitable. Tous nos Sauvages ont une extréme paſſion de l'apprendre, & d'y joüer; ſoit par ce qu'ils y font paroiſtre de la vivacité à concevoir aiſément des choſes ſi difficiles, ſoit à cauſe qu'ils voient bien que ce jeu les inſtruit ſans peine, de ce qu'ils doivent ſçavoir pour ſe ſauver.

L'experience que i'ay de cette nouvelle methode, & l'approbation que pluſieurs perſonnes tres-ſages luy ont donnée, font que ie l'eſtime beaucoup. Peut-eſtre que les Miſſionnaires de la France s'en pourroient ſervir avec bien du fruit à l'égard des gens de la campagne; tant pour leur faire paſſer ſaintement quelques heures des Dimanches & des Feſtes, & agreablement tout enſemble, que pour leur enſeigner d'vne maniere également aiſée & ſolide, toutes les vertus du Chriſtianiſme.

Chaque cartouche & chaque emblême peuvent fournir de tres profitables discours qu'on feroit au peuple : ainsi que ie le fais voir dans le petit Livre que i'en ay fait, & que i'aurois envoyé en France dés cette année, sans une maladie qui m'a empesché de le mettre en estat. I'espere l'envoyer l'année prochaine; avec vn autre Ieu du monde, que i'ay inventé, pour détruire toutes les superstitions de nos Sauvages, & leur donner de tres-beaux sujets d'entretien, qui les degouteront du plaisir qu'ils prennent à s'entretenir de leurs fables.

Nos anciens m'ayant invité à leur ceremonie des morts, qui se devoit faire à Gandaoüagué; ie m'y en allay à dessein de les gratifier. L'assemblée estoit composée des Onnontagué, de quelques Onneiouts, & de tous les plus considerables d'Agnié. Les uns estoient separez des autres selon la coustume. En attendant que l'Onnontagué parlast, nos Agniés s'entretenoient de leurs fables, & de leurs superstitions. Ie me joignis à eux; & meslant adroitement à leurs mensonges, quelques discours de la verité;

ie leur fis voir clairement combien leurs ſuperſtitions eſtoient ridicules. Vn Capitaine de mes amis ayant de la peine à ſouffrir cette eſpece d'inſulte, me voulut impoſer ſilence : mais ie crûs qu'en matiere de Religion, & dans une conionсture de cette importance ie ne devois pas ſouffrir que qui que ce fuſt me fermaſt la bouche : & d'ailleurs comme ie n'ignorois pas l'autorité que j'avois parmy ce peuple, ie dis à ce Capiraine avec aſſez de fermeté ; Sçais-tu bien que tu me fais un affront le plus ſenſible que ie puiſſe recevoir iamais ? mais qui es-tu, pour me commander de me taire ? & ſuis-ie venu icy pour t'obeïr ? ſi ie t'avois traitté de la ſorte à Quebec, n'aurois-tu pas ſuiet de t'en plaindre ? mais en quoy ay-ie mal parlé pour me fermer ainſi la bouche ? & ſi ie dis la verité, pourquoy ne veux-tu pas qu'on l'écoute ?

Ce Capitaine fut fort ſurpris de ce que ie témoignois eſtre choqué d'vne parolle, dont il ſe ſervoit aſſez ordinairement, meſme à l'égard de ſes amis : & il ne me répondit autre choſe, ſinon que c'eſtoit leur couſtume en ces occaſions de

s'entretenir de leurs fables. Ie repris encore cette parolle, & luy dis avec toute la force qui me fut inſpirée, c'eſt voſtre couſtume de vous enyurer : de bonne foy, cette couſtume eſt-elle bonne ? & la dois-je approuuer ? C'eſt voſtre couſtume de dérober ; dois-ie dire que vous faites bien? C'eſt voſtre couſtume de vous abandonner à toutes ſortes de debauches, de violer toutes les loix de la raiſon, & de viure comme des beſtes ; Penſez-vous qu'il n'eſt pas de mon devoir de vous reprendre de tous ces vices, & de tâcher de vous en donner de l'horreur ? & cependant vous m'impoſez ſilence, lorſque ie veux vous en parler. Cela eſt-il raiſonnable ? Si ces couſtumes eſtoient ſaintes & honneſtes ; on auroit du reſpect pour elles, & ie ferois tout l'imaginable pour vous obliger de les retenir. Mais de vous voir paſſer toute voſtre vie dans des crimes ſi execrables, c'eſt à quoy ie ne puis me reſoudre.

Le meſme Capitaine me donna encore vne autre occaſion de luy parler un peu fortement, en me diſant aſſez bruſquement, que i'euſſe à me retirer de leur com-

pagnie; parce qu'ils alloient chanter ſelon leur couſtume. Il eſt vray que ie n'entendois rien à leur chant, & que ie ne voulois pas meſme y contribuer : mais neantmoins comme ie n'eſtois pas homme à troubler leur muſique, ie crûs qu'il avoit tort de me faire ainſi retirer : & comme d'ailleurs il ne faut rien pardonner à ces ſortes de gens, lors qu'ils font des fautes, qu'ils doivent eux-meſmes iuger eſtre telles, ie leur dis que ie ne troublerois pas la feſte en demeurant paiſible au lieu où i'eſtois ; qu'au reſte il n'eſtoit pas de la bien-ſeance que ie quitaſſe le cercle des hommes, pour me mettre en celuy des femmes, ou parmy d'autres perſonnes que ie ne connoiſſois pas. Cependant comme ie vis qu'on me preſſoit fort de ſortir, ie le fis, de crainte de les choquer, & me retiray au cartier des Onnontagué, au Capitaine deſquels ie témoignay mon mécontentement, qu'il iugea eſtre tres-raiſonnable.

Apres la ceremonie qui dura l'eſpace de cinq heures, ie m'en retournay au Bourg, ſans attendre le reſte de cette ſolennité, qui ſe devoit terminer par nos

Agniés; ils ſceurent mon deplaiſir, & ils creurent le devoir craindre, dautant plus que quelque temps auparavant i'avois fait courir le bruit que ie voulois aller à Quebec. Tout ce qu'ils eſtoient d'Agniés blaſmerent l'imprudence du Capitaine qui m'avoit choqué, & furent extrémement fachez de l'affront qu'il m'avoit fait; & luy-meſme ayant bientoſt reconnu ſa faute, il ne tarda guere à me venir voir pour m'en faire des excuſes.

Mon frere, me dit-il, ie ne veux pas croire, bien que tout le monde l'aſſeure, que tu aye l'eſprit irrité & le cœur plein d'amertume à mon égard, puiſque tu ne peus ignorer l'amour que i'ay pour toy, & l'eſtime que i'ay touſiours faite de ton merite. Iuſqu'à cette heure nous n'avons eu tous deux qu'un cœur, & qu'une ame; & nous nous ſommes traitez iuſqu'à preſent comme les deux meilleurs amis du monde. Alors me mettant la main ſur le cœur; dis-moy donc franchement, m'adioûta-t-il, en quelle diſpoſition eſt ton ame? au reſte ne me deguiſe rien. On dit que tu vas à Quebec, & que tu ne

veux plus venir demeurer avec nous. Quoy qu'il en ſoit, ie te cõjure de ne nous point attirer de mauvaiſes affaires aupres d'Onnontio, car ce ſeroit une confuſion pour toy-meſme, ſi tant de vieillars & de ieunes gens qui t'aiment & t'honnorent ſi fort, venoient à eſtre mal traitez à ton occaſion. Dis-moy donc, en quel eſtat eſt ton cœur, & quels ſont tes ſentimens.

Durant tout ce diſcours, ie me tenois ſur un grand ſerieux, contre mon ordinaire, & voyant qu'il attendoit ma réponſe avec impatience, ie luy parlay en ces termes. On t'a dit que i'avois l'eſprit irrité, & le cœur plein d'amertume. Cela eſt veritable; & tu ſçais bien que c'eſt toy qui en es la cauſe. Si i'ay aſſiſté aux ceremonies de ton païs; ce n'a eſté que pour te complaire, & pour ſatisfaire au deſir que tu me témoignois en avoir: & cependant tu m'as traité toy-meſme avec la derniere indignité. Tu as bien osé m'impoſer ſilence, lorſque ie parlois de la Foy, qui eſt la choſe du monde que tu n'ignore pas que i'ay le plus à cœur. Si tu m'euſſe voulu donner quelque marque de

de ton amitié, tu m'euſſe écouté du moins avec patience : où tu y euſſe pris plaiſir, ce qui m'euſt eſté infiniment agreable. Et bien loin d'avoir pour moy cette bonté, tu m'as commandé de me taire. De plus, pouvois-tu me faire un affront plus ſenſible que de me chaſſer honteuſement de la compagnie de ceux que ie ſuis venu chercher de ſi loin, & chez qui ie me ſuis étably, pour tâcher de les obliger à ſe rendre eternellement heureux. N'as-tu pas eu de la confuſion, de me voir ſi bien receu des Onnontagué que ie ne connois point, & chaſſé par ceux qui veulent paſſer pour eſtre de nos amis ?

Ce reproche eſtoit un peu fort : mais Dieu s'en eſt ſervy pour en tirer un bien que ie n'oſois eſperer. Ce Capitaine m'ayant écouté avec aſſez de patience, prit en ſuite la parole , & me dit avec beaucoop de ſincerité ; mon frere, ie vois bien quel eſt le fond de cette querelle ; C'eſt que nous ne ſommes pas encore Chreſtiens : mais ſi tu veux me confier le ſoin de cette grande affaire , ie t'en promets un ſuccez favorable. Voi-

cy la maniere dont il faut que tu t'y conduise. Premierement, tu nous assembleras tous, & en suite nous ayant offert trois brasses de Pourcelaine pour nos trois familles, sur chacun de ces presens tu nous diras ce que tu as dans l'ame. Apres quoy laisse-moy faire; ie me charge de tout le reste; & i'espere que tout ira bien.

Ie luy témoignay qu'il ne pouvoit pas me faire uu plus sensible plaisir, qu'il estoit entré parfaitement dans le fond de mes pensées, & que ie suivrois le bon conseil qu'il venoit de me donner. Nous nous quittasmes en suite fort contens l'un de l'autre.

Ce Capitaine qui avoit une fort grande autorité parmy les Sauvages, & qui estoit capable de ménager adroitement une grande affaire, embrassa celle-cy avec tant d'ardeur, qu'il va luy-méme trouver les plus considerables du païs, pour leur faire ouverture de ce grand dessein: mais comme il luy falloit passer un torrent qui pour lors n'estoit pas gayable, il differa d'y aller jusqu'au lendemain: mais il vint le méme iour me

trouver pour m'asseurer qu'il pensoit fort serieusement à executer ce qu'il m'avoit promis : Ie iugeay par la diligence qu'il venoit de faire, qu'il poursuivroit l'affaire avec chaleur. Car un vieillard âgé comme luy de soixante cinq ans, n'avoit qu'à commander à ses neveux d'aller trouver les Anciens de sa part, sans se donner luy-méme cette peine. Le lendemain il retourna au torrent, le passe, & m'ameine tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Bourgades des Agniés. On s'assemble dans ma cabanne. Ie commençay alors à leur faire un discours le plus fort qu'il me fut possible, sur leurs fausses Divinitez, sur leurs Sorciers, & sur toutes leurs superstitions. Mes freres, leur dis-ie, ie suis ravy de joye de vous voir icy tous assemblez. On vous a rapporté que ie m'en allois à Quebec, & il est vray : mais ie ne veux pas vous dérober mon corps, en me retirant à vostre insceu ; ny mon ame, en vous celant mes pensées : ie veux vous découvrir tout le fond de mon cœur. Ie n'ignore pas que vous n'apprehendiez que ie ne retourne plus avec

vous, & que vous souhaiteriez fort que i'y restasse, pour maintenir la paix que vous avez avec les François: Ie ne suis venu ici que pour y mourir: vous sçavez que depuis trois ans que nous vivons ensemble, hors des troubles de la guerre, ie n'ay épargné ny mes peines, ny ma santé, ny ma vie pour vous asseurer un bonheur eternel. I'ay quitté toutes mes commoditez que i'avois en France, pour vous enrichir des biens du Ciel; & IESVS qui est le Seigneur de nos vies, m'ayant inspiré de vous instruire, & de vous rendre dignes du Paradis. I'ay sacrifié toutes choses pour vous procurer ce grand bien. Vous sçavez tout ce que i'ay fait pour vous delivrer de l'Enfer, où vous vous precipitiez par un aveuglement & une opiniastreté invincibles. Apres tant de travaux, tant de courses & tant de fatigues, dans le dessein de vous instruire du moyen d'estre eternellement heureux. Apres tant de soin que i'ay pris de vous assister dans vos maladies, & de vous faire tout le bien que i'ay pû: Apres m'estre privé moy-méme de ce qui m'estoit necessaire pour en accommoder

ceux de vos freres qui estoient dans la necessité ; Ie voy que ie n'ay pû rien gagner sur vos esprits, & que vous ne pouvez vous resoudre de consentir à vostre bonheur. C'est ce qui m'a donné la pensée de chercher quelque autre païs, & des peuples plus dociles, qui feront comme i'espere, plus d'estat & plus de profit de mes paroles, & qui recevront la Foy que vous refusez depuis tant de temps. Vous avez veu les Loups vos ennemis se faire instruire, & qu'ils trouvoient chez vous un bonheur que vous méprïsez. Quoy les seuls Iroquois seront-ils eternellement malheureux ? ne pourront-ils se resoudre d'ouurir les yeux à la verité ? de quitter cette vie de beste, qui les deshonore, & de suiure les lumieres de la raison. Vous souhaitez que ie demeure icy avec vous, afin de maintenir la paix, & vous m'apportez souvent pour m'y obliger, que vous ne faites plus qu'un corps & une ame avec le Gouverneur des François, & avec moy. Avez-vous raison de parler ainsi ? vous qui n'avez ny les mémes sentimens, ny les mémes inclinations, ny la méme conduite que

nous. Comment eſt-ce que mon ame pourroit eſtre la voſtre ? moy, qui ſuis perſuadé que la mienne eſt un pur eſprit immortel, & ſemblable au Maiſtre de vos vies: & vous, qui croyez que la voſtre eſt, ou un ours, ou un loup, ou un ſerpent, ou un poiſſon, ou un oyſeau, ou quelque autre ſorte de beſte que vous avez véu en ſonge. De plus, voſtre ame & la mienne ont des ſentimens bien oppoſez. Vous penſez que le Maiſtre de la vie eſt un Demon, que vous appellez Agreſkoüé; & moy, ie dis que voſtre Agreſkoüé eſt un eſclave, que Dieu qui eſt le Maiſtre de nos vies tient enchaîné dans l'Enfer, comme un eſprit ſuperbe & méchant. Vous croyez une infinité de fables, comme autant de veritez, & ie les regarde comme autant de menſonges. Si donc nos ames ont de ſi grandes oppoſitions, comment eſt-ce qu'il peut y avoir une paix ſolide & veritable entre l'ame des François, & l'ame des Agniés? Les François voyant que vous ne croyez pas ce qu'ils croyent, auront tout ſujet de ſe défier de vous, & de penſer que l'Agnié eſt un trompeur & un perfide,

puiſqu'il ne croit pas avoir les mémes obligations d'eſtre fidele, & qu'il n'a point de loy qui l'empeſche de rompre la paix, avec la méme infidelité qu'ils la rompoient autrefois. Si vous n'avez point de Foy pour Dieu, qui eſt le Maiſtre de nos vies, comment en aurez vous pour les hommes ? Soyez donc perſuadez que nous ne croirons iamais que vous voulez toûjours vivre de bonne intelligence avec nous, iuſqu'à tant que vous ſerviez le méme Maiſtre que nous ſervons: & que tant que vos eſprits n'entreront pas dans tous les ſentimeus que nous avons de la vertu & du Ciel, nos cœurs ne peuuent eſtre unis.

Ainſi, mes freres, pour avoir une paix ſolide & inébranlable comme vous la ſouhaitez, il faut que vous ſoyez comme moy, & que vous croyez ce que ie croy, & pour lors Onnontio dira; c'eſt maintenant que ie croy que l'Agnié eſt ſincere & fidele, & que ie l'aime comme un de mes enfans: tous les François ſe réjouïront de ſçavoir que vous eſtes leurs freres, & par tout où ils vous trouueront ils vous feront mille amitiez & mille ca-

resses ; toute la France prendra part à vostre bon-heur ; toute la terre le sçaura, & tout le Ciel en sera comblé de joye: Dieu mesme, oüy, ce grand Maistre de nos vies, qui a son Palais dans le Ciel, ne manquera pas de preparer à l'Agnié, s'il se fait Chrestien, un bonheur qui ne finira iamais.

Apres ce discours, ie ietté une grande brasse de Pourcelaine, disant, Agnié, mon frere, s'il est vray que tu veüille m'écouter, voila ma voix, qui t'avértit & te prie tout ensemble de renoncer à l'Agreskoüé, & de ne iamais plus parler de luy, d'adorer le vray Dieu, & de suiure sa Loy. Cette premiere parole fut receuë avec vn grand cry d'applaudissement, & il me sembla que ces Sauvages estoient touchez de mon discours.

Ie iettay en suite une autre brasse de Pourcelaine, pour obliger les Iongleurs de ne plus invoquer les Demons pour la guerison de leurs malades : mais de se servir des remedes naturels, dont ie leur avois souvent montré la force & la vertu. Ie m'étendis fort sur ce poinct, parce que c'est une des superstitions à laquelle

ils donnent plus de creance. Apres quoy i'entendis un ſecond cry de joye, par lequel toute l'aſſemblée, & les Iongleurs mêmes, qui eſtoient preſens, me témoignerent qu'ils eſtoient diſpoſez à faire ſur ce ſujet tout ce que ie voudrois.

Le dernier preſent que ie fis pour exterminer la ſuperſtition des Danſes, fut receu avec la méme acclamation.

Apres quoy on me dit en deux mots, que l'on me feroit réponſe dans un conſeil. Ce fut ainſi que ſe paſſa cette premiere enrreveuë, qui nous donna de grandes eſperances de la converſion de ce peuple.

Quelques iours apres on fit deux réponſes à ce que i'avois dit, en deux differentes aſſemblées, qui ſe tinrent ſur le meſme ſuiet. La premiere fut en la preſence de tous les Onnontagué, qui retournoient de la Colonie des Holandois, où ils eſtoient allez en traite. On me vint donc querir, de la part des Anciens, pour écouter ce qu'on avoit à me répondre, & pour le voir confirmer plus ſolennellement, en preſence de leurs nouveaux hoſtes.

Dés que ie fus entré dans la Cabanne où le Conseil se tenoit, on me presenta un gros morceau de viande, pour me regaler & me bien disposer à cette grande action. Ie le partageay aussi-tost entre mes voisins. Apres quoy l'Iroquois qui estoit le plus considerable & le plus habile de tout le païs, s'estant levé pour parler, s'adressa en ces termes au brave Garakontié, qui venoit de leur parler.

Mon frere, luy dit-il, tu nous dis dernierement des merveilles, & tu vis quel applaudissement nous donnasmes à ton discours. Aujourd'huy ie suis obligé de te dire que nous ne t'écoutons plus ; & que ce ne sont point tes paroles qui nous ont touché. Voicy un François (dit-il en me montrant) qui a changé luy seul nostre cœur & nostre ame ; de sorte que ses pensées & ses desirs sont maintenant les nostres, & que nous n'avons plus qu'un mesme esprit. En suite il repeta avec une fidelité & un effort de memoire admirable tout ce que ie leur avois dit dans le Conseil : il adjousta à mon discours tant d'eloquence naturelle, & des embelissemens si agreables pour re-

futer les meſmes erreurs que i'avois condamnez, que i'en eſtois charmé. Apres quoy il fit en peu de mots les preſens qu'il avoit à faire.

Gararontie Capitaine des Onnontagué ſe levant à ſon tour, luy répondit en ces termes: Mon frere, tu me iette dans la confuſion de reieter ainſi ma voix, eſt-elle de ſi peu de conſideration que tu luy doiue preferer celle de ce François qui eſt venu t'enſeigner? Que penſeront mes Onnontagué, lorſque ie leur feray raport du mépris que tu fais de leur parole? Mais tout d'un coup, changeant le ton de ſa voix, il adiouſta fort obligeamment. Ne penſe pas, mon frere Agnié, que ie ſois fâché de ce que te as dit: au contraire, ie te remercie de mépriſer ainſi ma voix, & de luy preferer celle d'un homme qui ſe ſacrifie pour ton ſalut, & qui t'aporte la voix de Dieu. Ce qu'il ta dit, & ce qu'il t'enſeigne, ſont des veritez importantes, à ton bon-heur; elles ſont entrées dans mõ cœur: ſi tu es ſage, tu ne les negligeras pas; & ſi tu veux eſtre eternellement heureux, tu ſuiuras tout ce qu'elles te preſcrivent.

Ce que Garakontié disoit, auoit d'autant plus de poids, qu'outre la grande autorité & la reputation d'un excellent esprit qu'il s'est acquise parmy toutes les Nations Iroquoises, il se declaroit encore hautement pour la Foy de IESVS-CHRIST, & ne faisoit nulle difficulté de prier en public, & devant tout le monde. Il y a tout suiet d'esperer, qu'estant zelé autant qu'il est, il ne contribuera pas peu à l'avancement de la Religion Chrestienne dans tout le païs.

Ie sortis de l'assemblée comblé d'une joye qui ne se peut pas expliquer : & comme c'estoit le iour de l'Annonciation que ce Conseil se tenoit, ie tiray de là un fort bon augure de la conversion de ces Infideles, de laquelle ie voyois naistre de si beaux commencemens, au iour mesme que le Sauveur s'estoit incarné pour le salut des hommes.

Le lendemain nos Anciens s'estant assemblez une seconde fois, me rendirent une seconde réponse, qui me parut estre encore plus precise que la premiere; & le mesme Capitaine dont i'ay parlé cy-devant me parla en ces termes. Mon

frere, c'eſt une affaire d'importance que nous traitons preſentement, Tu nous demande des choſes qu'il nous eſt bien rude de t'accorder ; car enfin n'eſt-il pas bien fâcheux de rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons eſté nourris ; de quitter abſolument des choſes dont nous ſommes en poſſeſſion dés le commencement du monde : Comme neanrmoins nous ſommes reſolus de te contenter en toutes choſes, & de te faire voir le grand deſir que nous avons de t'écouter, Nous te faiſons le Maiſtre abſolu de nos corps & de nos ames ; il n'eſt point d'obſtacle que nous ne ſurmontions, pour nous rendre dignes du bonheur que tu nous veux procurer. Ainſi nous te ſupplions de nous inſtruire, & de croire que tu trouveras en nous des eſprits ſoûmis à tout ce que tu voudras leur ordonner. Nous te témoignons que nous te parlons avec ſincerité ; nous te declarons que nous croyons ce que tu crois, que nous condamnons ce que tu condamne, & que nous renonçons à tout ce que tu nous as averty de quitter. Au reſte s'il arrive que quelque eſprit mal

fait invoque l'Agreſkoüé, ou contrevienne à ce que nous te promettons de garder, ſçache que ce ne ſera pas de noſtre conſentement. Si nous avions autant de pouvoir ſur les eſprits de nos jeunes gens, que des anciens en doivent avoir, nous pourrions t'aſſeurer que tes ordres y ſeroient univerſellement ſuivis de tout le monde. Au reſte, nous te recommandons nos malades, puiſque tu nous oſte tout ce que nous avons crû iuſqu'à preſent pouvoir ſervir à leur ſanté. Diſpoſe de ta Chapelle de telle ſorte que nous y puiſſions tous aller pour recevoir tes inſtructions ; que nous ſçavons eſtre l'explication des volontez de Dieu.

Apres ce diſcours, on me preſenta autant de Pourcelaine que ie leur en avois donné. Ie témoignay à toute l'aſſemblée combien ie leur eſtois obligé de la reſolution qu'ils venoient de prendre, & que ie leur ferois tout ce qui me ſeroit poſſible pour faire reüſſir un deſſein qui leur eſtoit ſi avantageux. Et apres que ie les eus quittez, i'allay rendre graces à Dieu d'une faveur ſi ſignalée.

Quelques iours apres, ie vis que les

Sorciers de ce Bourg iettoient au feu leurs tortuës, & les autres instrumens de leur mestier; que les femmes n'appelloient plus les Iongleurs dans leurs maladies, & qu'on ne souffroit plus aucune Danse que celle que i'approuvois; & que tous les Sauvages de ce païs se declaroient ouvertement pour la Foy. Les Anciens portoient la Ieunesse à se faire instruire, à se servir de la priere, & à faire une profession publique de la Religion Chrestienne: & pour les animer par leur exemple à se procurer un si grand bien; ils venoient en foule à la Chapelle, & se rendoient assidument à la priere. Il n'est pas possible de desirer une plus grande disposition à la Foy, que celle qui paroist dans nos Sauvages; & quoy que leur inconstance naturelle partage encore mon cœur, entre la crainte & la joye; i'espere neantmoins que Dieu aura la bonté d'achever l'ouvrage qu'il a commencé.

Si les choses continuent dans l'estat où ie les ay laissées, en partant pour aller faire un voyage à Quebec; il y aura chez les Agniés dequoy occuper plusieurs ser-

vens Missionnaires. Ce qui me donne encore de plus fortes esperances de voir bien tost tout ce peuple converti, c'est que depuis ce grand changement, y ayant demeuré encore quatre mois parmy eux, iusqu'à mon voyage de Quebec ; ie ne croy pas, ny qu'aucun d'eux ayt invoqué le Demon durant tout ce temps, ny qu'il s'y soit fait aucunes danses que i'avois deffenduës : & comme il arriva qu'vn homme qui n'estoit pas du païs, & qui s'estoit enyvré, eut invoqué l'Agreskoüé, on luy imposa silence, & on l'avertit qu'on n'invoquoit plus ce Demon parmi les Agniés. Ainsi ie puis dire que nous avons presentement dans cette Province, un champ bien vaste qui est ouvert à l'Evangile, & qui demande, pour en retirer tous les fruits dont il donne de si belles esperances, & le zele de plusieurs fervens Missionnaires, & les prieres de ceux qui ne peuvent pas le venir cultiver.

On y a envoié de renfort deux Prestres, le Pere Thiery Beschefer, & le Pere Louys Nicolas.

CHAPITRE VI.

De la Miſsion de S. François Xavier à Onneiout.

C'Eſt la ſeconde Nation des Iroquois, tirant vers leur grand Lac, nommé Ontario.

Le Pere Bruyas qui a ſoin de cette Miſſion en a écrit un Iournal, dont ce qui ſuit a eſté extrait.

Le 14. Aouſt 1669. Nouvelle arrive de Montreal que quelques François ont tué traitreuſement des Onneiout au retour de leur chaſſe, pour ſe rendre maiſtres des peaux de Caſtor & d'Orignac qu'ils avoient pris. On adjoûte que l'Onneiout mis en priſon par les François de Montreal, eſt encore aux fers : & qu'un autre y a eſté battu de telle maniere, qu'il en eſt mort peu de temps apres. Toutes ces nouvelles vrayes ou fauſſes ne laiſſent pas d'irriter les eſprits, & aiſement le contrecoup en tombera icy ſur nous.

Le 16. on retourne de traite avec soixante barils d'eau de vie apportez de la nouvelle Hollande. Vn yvrogne rompt la porte de ma Chapelle, en me reprochant l'insolence de nos François. Vn autre frappe si rudement mon compagnon, qu'il en porte les marques. De ces desordres qui sont dans ce Bourg, ie prens occasion d'aller faire un tour vers nostre Lac, où il y a quelques pescheurs, quoy que ie sois encore bien foible d'une fievre tierce, qui par la grace de Dieu ne m'a pas arresté, ny empesché d'agir pour l'instruction de mon petit troupeau. La plus pesante croix que i'aye, est celle des yvrognes, i'ay besoin de toute ma petite vertu pour la supporter patiemment : cela rompt tout nos exercices, toutes nos instructions, & empesche que l'on ne puisse venir dans la Chapelle y faire les prieres soir & matin, chacun ne pensant qu'à fuir, & à se cacher pour éviter la violence de ces furieux.

Le 20. Vn Ambassadeur d'une certaine Nation des Loups, qui ont la païx avec les Iroquois, arrive icy avec vingt colliers, dont il fait ses presens pour ar-

rester les actes d'hostilité. Cela enfle bien le cœur à nos Onneiout, de se voir ainsi recherchez, quoy que tout fraichement ils eussent esté en guerre ce Printemps, contre cette Nation-là, nonobstant la paix faite avec eux. Ils en amenerent un homme captif.

Le 23. l'Ambassadeur s'enfuit, épouventé par les yvrognes.

Le 25. la disette d'assaisonnement, qui donne quelque goust a leur farine de bled de Turquie boüillie dans l'eau, oblige une grande partie du Bourg d'aller chercher du poisson à dix lieuës d'icy; où ils dardent le Saulmon à coups d'espée, lorsqu'il nage dans l'eau.

Le 26. de deux ieunes hommes, qui estoient allez en guerre à Andastogué, l'un y a esté pris & a esté brûlé: car ils sont si ardens à faire quelque meurtre dans le païs ennemy, que quelquefois mesme un seul homme ira faire un coup de proüesse, entrant de nuit dans une Bourgade ennemie, & y massacrant un ou plusieurs de ceux qu'il y trouvera endormis, se sauvant aprés à la fuite, quoy qu'il soit poursuivy de trente & quaran-

te ennemis, qui se seront réveillez au bruit du meurtre. Les chevelures qu'ils en rapportent, qu'ils arrachent promptement de la teste de ceux qu'ils auront tué, sont les marques asseurées de leur victoire. Mais souvent aussi ils y sont pris, & y sont brûlez cruellement.

Le 28. le Pere Pierron arrive d'Agnié, pour me prendre en passant, pour nous rendre à Onnontagué, où nous arrivâmes le lendemain, tous les Missionnaires des Nations Iroquoises s'y estant rendus en mesme temps. Quelle joye de nous revoir & de nous embrasser, & de conferer par ensemble des moyens d'avancer le salut des ames, & la gloire de Dieu en nos Missions. Cette assemblée nous estoit necessaire, & à moy particulierement.

Le sixiéme iour de Septembre, ie retourne avec le Pere Pierron à Onneiout, qui passa outre dans sa Mission d'Agnié. I'apprens que les yvrognes durant mon absence ont si mal traitté l'homme qui est avec moy, qu'il s'est veu obligé de sortir, & de demeurer à la campagne pour éviter leur insolence. Il faut que

nous ſoyons icy diſpoſez à tout,à la mort autant qu'à une vie toûiours perſecutée: mais c'eſt une grande conſolation que ce ſoit pour l'amour de Dieu, & le ſalut des ames.

Le 8. vn Onneiout retourne des Ontoüagannha qui ſont à deux cent lieuës d'icy. Il nous apprend que deux de ſes camarades, avec un Onnontagué & un Tſonnontoüen, ont eſté faits priſonniers par quelques guerriers de la Nation des Nés-percez. Ces quatre Iroquois retournoient de leur petite-guerre, où ils avoient pris deux ennemis; mais ayant eſté rencontrez par ſoixante Outaoüaks, ils furent vaincus dans leur victoire, & eux-meſmes furent pris captifs. Voila bien des ſemences de guerre, ſi Dieu n'y met ordre. Sagocchiendageté retourne de Montreal aſſez content: les Outaoüaks luy ont donné dix peaux de vaches ſauvages bien enrichies de leurs peintures, pour aſſeurer les Anciens qu'au Printemps ils ſe trouveront à Montreal, pour y planter l'arbre de paix, afin d'arreſter tous ces actes d'hoſtilité.

Le 9. une bande de huit guerriers part

vers Andaſtogué : une autre bande de cinq les avoit devancez il y a quinze iours.

Le 10. i'ay trouvé un enfant mort,qui heureuſement avoit eſté baptiſé. Le ſalut de cette petite ame adoucit toutes mes amertumes, & me fait oublier tout le mal que m'ont fait les yvrognes.

Le 20. nos guerriers partent au nombre de ſix-vingts, y compris cinquante Onnontagué, & dix Oiogoüen qui s'eſtoient ioints à eux. Si nos Onneiout eſtoient ramaſſez, ils pourroient mettre ſur pied cent ſoixãte hommes de guerre.

Le 21. il y a grand nombre de malades. Vn enfant baptiſé s'en va en Paradis, ioindre la troupe innocente de ceux qui y ſont déja. C'eſt le vingtiéme depuis que ie ſuis à Onneiout. Que cela eſt conſolant: ie ſuis aſſeuré d'avoir autant de protecteurs aupres de Dieu.

Le ſecond iour d'Octobre, un Onneiout yvre tuë un de ſes camarades à Agnié.

Le 3. ie croy que Dieu a receu en ſon Paradis une femme âgée de trente ans, qui vient d'expirer, ayant receu ſainte-

ment le Baptesme depuis quatorze iours.

Le 6. un enfant baptisé s'envole au Ciel. La mere veut suivre son enfant, me pressant de la baptiser, y ayant un an que ie l'instruits, & son cœur estant dit-elle, où est son fils.

Le 11. voila encore un petit Ange qui s'en va au Ciel. Il y a une providence de Dieu particuliere sur ces petits innocens. Comme i'ouvrois ce matin la porte de ma Chapelle, deux femmes s'y estant rencontrées passant chemin, l'une a demandé à l'autre en quel estat estoit le malade de sa Cabanne: il va mourir, luy a-t'elle répondu: i'ay appris que c'estoit un enfant, i'y suis allay, & i'ay trouvé ce petit innocent qui sembloit m'attendre pour recevoir le saint Baptesme, apres lequel il est mort.

Le 25. I'apprens la mort d'un ancien Chrestien, baptisé il y a plus de vingt ans dans le païs des Hurons. Il estoit icy depuis environ dix ans, toûjours malade. Ie le confessay avant qu'on l'emportast aux pesches, où Dieu l'a pris à soy. On m'a dit qu'estant proche de la mort, il ne disoit autre chose, sinon ie vais au Ciel;

il y a long-temps que ie ſuis Chreſtien; & qu'il fit lever le toict de la Cabanne au deſſus du lieu où il eſtoit couché, afin de donner paſſage à ſon ame vers le Ciel.

Le 20. Novembre. Il me ſemble que je ſuis maintenant dans un Paradis terreſtre. Le manque de boiſſon me fait ioüir d'un grand repos, & donne à ceux qui ſont de bonne volonté la liberté entiere de venir prier Dieu. Le nombre de ceux qui ſe font inſtruire augmente tous les iours ; ſur tout depuis que i'ay commencé à faire le Catechiſme. Si i'avois une Cloche, cela me ſoulageroit beaucoup, ie ſuis contraint, pour y ſuppleer, d'aller faire le cry par les ruës de ce Bourg.

Vn Onneiout yvre a tué un Agnié. S'ils ne s'épargent pas entre eux, que ne devrions-nous pas craindre, ſi Dieu n'eſtoit noſtre deffenſe?

Le 5. Decembre. I'ay baptiſé un enfant d'une Chreſtienne : c'eſt la fille de Felicité, qui continuë de bien faire.

Toute la Ieuneſſe va à la chaſſe du Cerf du coſté d'Andaſtogué. Cependant

les femmes qui reſtent ſe rendent aſſiduës au Catechiſme ; où ie les interroge ſouvent, ſans qu'elles ayent honte de répondre. Il m'en couſte quelque choſe; mais cela n'eſt pas mal employé. Qui ſçait repeter le Dimanche tout ce qui s'eſt dit pendant la ſemaine, a pour recompenſe une corde de raſſade, ou deux petits tuyaux de verre, ou deux bagues de leton.

Le 20. I'ay baptiſé un enfant qui ſe meurt.

La neige commence à tomber. Il a fait juſqu'à maintenant un temps doux comme en Automne.

Le 25. iour de Noël, i'ay baptiſé une femme mariée avec les ceremonies ordinaires. C'eſt le premier bapteſme ſolemnel que i'ay fait icy. I'eſpere qu'elle ſera une bonne Chreſtienne; il y a deux ans qu'elle m'en a donné des preuves ſi fortes, que ie n'ay pû differer plus longtemps ſon bapteſme ; ſur tout depuis la mort de ſon enfant. I'ay eſté obligé de preſcher quaſi tout le long du iour, à cauſe du grand concours des Sauvages dans noſtre Chapelle : où il m'a fallu conten-

ter la devotion de quelques-uns, & la curiosité des autres.

Le 28. I'ay donné le Baptesme à un enfant, dont la mere est fort assiduë à la priere.

Le premier iour de Ianvier 1670. Pour bonne Estrenne, un petit enfant d'un an est allé au Ciel.

Le 10. le Demon voyant le fruit de nos instructions, a suscité une femme de ce Bourg pour les interrompre. Elle asseure avoir veu le grand Dieu des Iroquois Teharonhiaoüagon, qui luy a revelé, dit-elle, que les Andastogué viendront assieger ce Bourg au Printemps; qu'un des plus considerables de leurs ennemis, nommé Hochitagete, sera pris & brûlé par les Onneiout: On asseure avoir oüy la voix de cet Andastogué, qui du fond d'une chaudiere iettoit des plaintes semblables aux cris de ceux qui sont brûlez. Cette folle ou possedée est cruë en tout ce qu'elle dit: tous les iours on s'assemble chez elle, ce ne sont que danses, chanteries & festins; ce qui détourne puissamment nos prieres.

Le 27. deux Anciens d'Onontagué

apportent la nouvelle du retour de leurs guerriers, avec neuf captifs d'Andaſtogué ſurpris à la chaſſe. On en a donné deux à Ouneiout ; un ieune homme de vingt ans, & une femme. Cete femme-cy a eſté baptiſée à Onnontagué par le Pere Millet.

Le 30. on commence à la brûler à petit feu, & l'on prolonge ſon ſuplice l'eſpace de deux iours & de deux nuits ; par, ce que celuy pour qui elle a eſté donnée, a eſté brûlé à Andaſtogué pendant autant de temps.

Le premier iour de Fevrier ayant trouvé l'occaſion d'inſtruire ce pauvre ieune homme captif, ie le fis tout publiquement, en preſence des Anciens & de beaucoup de monde, qui m'écouroient volontiers ; mais plus qu'aucun, celuy qui eſtoit condamné à eſtre brûlé. Ie le baptiſay heureuſement. Quelques Anciens vouloient m'empeſcher de luy procurer ce bonheur : mais ie leur ay dit, que c'eſtoit noſtre couſtume de prier Dieu avec ceux que l'on faiſoit mourir, & qu'ils devoient ſe contenter de le faire ſouffrir en cette vie. L'eſperance du Pa-

radis est une douce consolation à ces pauvres miserables.

Le lendemain matin i'y retournay, & ie le trouvay tres-bien disposé pour le Ciel ; On âcheva de le brûler, & ie luy vis rendre son ame à Dieu. On m'a dit qu'il me reclamoit le soir precedent, au milieu des flammes, mais on luy refusa cette consolation que i'aurois pû luy donner.

Le 4. ie baptisay il n'y a que deux iours une ieune fille de six à sept ans, qui aujourd'huy est allée au Ciel.

Le 5. quatorze guerriers vont chercher leurs ennemis de la Nation des Loups, qui font leur chasse vers Montreal. I'apprens en mesme temps que six cents, tant de Tsonnontoüen que d'Oiogoüen, sont allez en guerre vers le païs des Outaoüak, où le Pere Alloües doit hiverner.

Le 3. iour de Mars. I'ay baptisé un ieune homme de vingt cinq ans, à l'extremité. Au commencement de sa maladie il avoit refusé tous les remedes superstitieux, où les Demons sont invoquez : mais enfin sa mere luy ayant per-

ſuadé d'y avoir recours ; les Sorciers du païs, ou pour mieux dire les Iongleurs éprouverent ſur luy tous les ſecrets de leur Art ; mais ſans aucun effet : ce qui les obligea eux-meſmes d'abandonner le malade ; que ie n'abandonnay pas, & que Dieu me fit la grace de gagner & de le diſpoſer à mourir chreſtiennement.

Le 4. Garakontié Capitaine d'Onnontagué eſt venu icy, avec quarante ſix beaux colliers, pour aſſeurer l'Onneiout qu'il ſera touſiours uny avec luy. Il a parlé avantageuſement de la Foy, & a exhorté nos Anciens à venir à la priere à ſon exemple. Il a auſſi fait un preſent pour les inviter à allumer le feu de paix à Montreal, au temps que les Outaoüaks y ſeront deſcendus.

Le 16. vn petit enfant eſt allé aujourd'huy au Ciel croiſtre le nombre des Predeſtinez.

Le 3. d'Avril. Nos traitteurs retournerent avec quarante barils d'eau de vie. C'eſt pour troubler noſtre devotion les Feſtes prochaines de Paſque.

Le 4. vn yvrogne met le feu à une Cabane, tout y fut brûlé en moins d'un

quart d'heure : & ſi le vent euſt donné d'un autre coſté, la moitié du Bourg auroit eſté reduit en cendres. Quand nos Sauvages ont receu quelque tort d'un autre, ils s'enyvrent à demy, & font impunément tout ce que la paſſion leur ſuggere. Toute la ſatisfaction qu'on en reçoit, ce ſont deux mots ; il eſtoit yvre, il avoit perdu la raiſon.

Voyant tous ces deſordres, i'ay eſté paſſer les Feſtes de Paſque avec le Pere Millet à Onnontagué.

Le 20. ie trouve à mon retour vne vieille Chreſtienne que Dieu avoit appellé à ſoy.

Le premier iour du mois de May, ie donne le Bapteſme à un enfant, qui s'envola incontinent en Paradis, trois autres le ſuivirent de prez.

Le 26. i'ay paſſé les Feſtes de la Pentecoſte à Onnontagué où le Pere de Carheil s'eſtoit auſſi rendu de ſa Miſſion Doiogoüen.

Le 6. iour de Iuin, un enfant mort apres ſon Bapteſme, va iouïr de Dieu.

Le 17. vne pauure femme vient d'expirer deux iours apres ſon Bapteſme. Ie

n'en ay pû rien tirer qu'à l'extremité, i'allois la visiter trois & quatre fois le iour, & la trouvois toûjours indisposée au saint Baptesme. Enfin heureusement ie trouvay le moment que Nostre Seigneur luy voulut faire misericorde. La patience & la longanimité sont bien necessaires à un Missionnaire, & la confiance aux merites de IESVS-CHRIST.

CHAPITRE VII.

De la Mission de saint Jean Baptiste à Onnontagué.

C'EST la troisiéme Nation des Iroquois.

On connoistra l'estat de cette Mission par vne Lettre du Pere Millet qui en a eu le soin, enuoiée au R. P. le Mercier Superieur general des Missions de la Nouvelle France.

MON R. Pere,

Pax Christi.

V. R. m'a commandé dans sa derniere Lettre de l'informer de ce qui s'est passé de plus considerable en cette Mission : Ie luy obeïray autant qu'il me sera possible, & que le peu de loisir que i'ay presentement me le peut permetre.

Le lendemain du depart d'Ateriata qui vous a porté mes premieres Lettres, ie commençay de faire le cry ordinaire le matin, par lequel on avertit le peuple de venir à la Chapelle ; & comme ie suis dans la Mission de saint Iean Baptiste, ie crûs que Dieu demandoit de moy que i'imitasse ce grand Saint, en criant comme luy dans ces deserts & dans ces bois. Ie continuay ce mesme cry les iours suivans au soir & au matin, principalement durant l'Advent. Ie criois tantost au feu, au feu d'enfer, qui ne s'esteint iamais : tantost au Ciel, au Ciel, ou on trouve toutes sortes de biens, avec un bon-heur eternel. Quelquefois ie leur criois, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un

Dieu

Dieu, qui eſt le Maiſtre de nos vies. D'autres-fois, IESVS eſt le Maiſtre, IESVS eſt le Maiſtre de nos vies, venez l'adorer, venez à la priere. Ces cris, & d'autres ſemblables, ſelon que ie les iugeois plus propres à diſſiper l'aſſoupiſſement de nos Sauvages en ce qui regarde leur ſalut, eſtoient ſuivis d'vne petite inſtruction que ie tâchois de leur rendre ſenſible, & tout enſemble facile à retenir.

Durant vne ſemaine ie leur mettois devant les yeux diverſes cordes de pourcelaine, pour marquer le nombre & la diverſité des choſes que ie leur enſeignois. Et pendant la ſemaine ſuivante i'etendois vne corde, & i'y attachois divers colliers de fil, dont les Sauvages lient & enchaînent les captifs qui ſont pris en guerre, pour les conduire ainſi au feu qui leur eſt preparé; & par ce ſymbole ie leur repreſentois les chaînes cruelles des pechez, dont le Demon les chargeoit pour les entrainer dans les feux d'enfer. D'autres fois ie ſuſpendois à la meſme corde un beau collier de pourcelaine devant l'Autel de ma Chapelle, pour leur enſeigner qu'il n'y avoit qu'un Dieu ?¹ Vne carte

de tout le mõde, pour montrer qu'il avoit tout fait ; 3 Vn petit miroir pour marquer qu'il connoissoit tout ; 4 Quelques cordes de rassade, pour exprimer la liberalité dont il use à recompenser toutes les bonnes actions ? & quelques instrumens de la Iustice des hommes, pour leur exprimer celle que Dieu exerce dans les flammes de l Enfer : Ie tâchois sur tout de leur faire concevoir par l'excez des souffrances de IESVS-CHRIST combien la Iustice de Dieu est terrible, & quelles peines doit attendre un pecheur pour le chastiment de ses crimes, puisque le Fils de Dieu en avoit souffert de si grandes pour l'expiation des nostres. En suite ie leur montrois que le Sauveur & le Maistre de nos ames ne pouvoit pas nous donner des marques plus éclatantes de son amour, qu'en se chargeant de nos peines, & en nons achetant de tout son sang un bonheur eternel.

I employay la premiere semaine de l'Advent à leur parler de la maniere dont Dieu a creé le monde, la deuxiéme, ie les entretins des trois personnes de la tres sainte Trinité. La troisiéme du Ver-

be incarné, & des grandeurs de l'Homme-Dieu; La quatriéme, de sa naissance; & pour leur rendre sensibles ces mysteres ineffables, ie les leur representois sous des symboles differens, que ie portois mesme quelque fois dans les ruës, pour les leur rendre familiers; & que les enfans interpretoient le Dimanche suivant à tous ceux qui se trouvoient à l'instruction.

En mesme temps que ie tâche de faire connoistre le vray Dieu à nos Sauvages, ie m'étudie particulierement à decrediter dans leurs esprits leurs fausses Divinitez, sçavoir le Songe, l'Agriskoüé; afin d'establir la verité sur la ruïne du mensonge & des fables, & comme ie crus que ie devois moy-mesme travailler à détruire cette coustume detestable, m'estant trouvé un iour à un festin où i'avois esté convié, ie me levay au commencement, & dis d'une voix haute le *Benedicite*, dans le langage du païs; & comme ie vis qu'une action si extraordinaïre les avoit tous surpris, ie leur adjoûtay que dans les festins qu'on faisoit en France, la coustume estoit que les Prestres

qui s'y trouvent commençassent par ces sortes de prieres: & pour me mettre en possession d'une si sainte coustume qui les empeschoit d'invoquer le Demon, ainsi qu'ils font dans tous leurs festins, celuy où i'estois estant finy, ie dis les Graces, & les priay de ne point faire d'oresnavant d'autres prieres dans leurs festins. Vn des Anciens leur dit que i'avois raison; & depuis ce temps-là ils sont convaincus que de m'inviter au festin, c'est m'inviter à faire la priere.

Il arriva un iour qu'un de leurs Capitaines m'ayant voulu prevenir, commença d'invoquer ce Demon : mais ie m'y opposay fortement, & i'asseuray que l'Agriskoüé ne pouvoit rien de tout ce qu'il luy avoit demandé, que i'allois moy-mesme en prier le vray Dieu, qui est le createur de l'Vnivers; & de qui seul ils devoient esperer toutes choses : apres quoy ie dis *Benedicite*, & les Graces en suite, à la fin du repas, sans que personne osast m'interrompre; & le Capitaine qui avoit parlé d'Agriskoüé vint le soir mesme à la priere,

Mais Dieu qui sçait ménager toutes

les occasions favorables à nostre salut, m'en fit naistre une aussi avantageuse que ie la pouvois souhaiter pour l'instruction de nos Anciens & de nos Capitaines.

Garakontié me representa un iour en la presence de quelques autres dont il estoit accompagné, qu'il n'estoit pas iuste que ie donnasse tout mon temps & tous mes soins à l'instruction des enfans, sans que leurs peres y eussent part; qu'il falloit commencer par instruire les anciens, afin qu'ils pûssent par leurs paroles, & par leurs exemples, contribuer eux-mesmes à former les ieunes gens: & qu'ainsi il estoit à propos que ie prisse les Dimanches pour leur parler des mysteres de nostre Foy & des devoirs d'un Chrestien. Ie luy témoignay que i'estois ravy de l'ouvérture d'un si beau dessein; que la chose du monde que ie souhaittois davantage estoit de travailler pour le salut de tout ce qu'ils estoient; qu'il y avoit déja long-temps que ie concertois le dessein d'assembler les Anciens, & leur parler; & que s'ils le vouloient bien, nous commencerions dés le Dimanche suivant: & comme il estoit important de

les gagner, ie priay Garaκonkié de les inviter à un feſtin que ie leur voulois faire ce iour là, ce qu'il me promit d'executer fidellement.

Pour m'accommoder en quelque ſorte à la couſtume des Sauvages, qui chantent en preparant leur feſtin; le matin du Dimanche aſſigné ie chantay, en diſpoſant celuy que ie leur allois faire, les miſericordes de Dieu, la venuë du Sauveur au monde, & la victoire qu'il a emportée ſur les Demons : & pour fraper leur imagination par quelque eſpece d'appareil, i'attachay un beau grand collier de pourcelaine au milieu de la Cabanne, & ie l'accompagnay d'un coſté d'une carte du Monde, & de l'autre de l'Image de Saint Louïs Roy de France; ie plaçay dans un autre endroit les portraits du Roy & de Monſieur le Dauphin. Au deſſous du collier de pourcelaine i'avois mis la Bible ſur un pulpitre couvert d'une belle étoffe rouge, au deſſus duquel on voyoit l'Image de Noſtre Seigneur, qui avoit à ſes pieds tous les ſymboles des ſuperſtitions & des deſordres dans ces païs; comme pour marquer qu'il les avoit vaincus.

Tout le monde s'eſtant aſſemblé, Garakonkié leur ayant declaré l'occaſion & le ſujet du feſtin, ie leur fis quelques complimens, avec les preſens ordinaires, & aprés avoir fait publiquement une priere au milieu de la Cabanne; ie leur fis connoiſtre que ce collier que i'avois là ſuſpendu, eſtoit pour leur marquer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui eſtoit le Souverain Maiſtre de nos vies, le createur du Ciel & de la terre, le Dieu de la guerre & de la paix, de la chaſſe & de la peſche; que c'eſtoit une verité que toutes les creatures nous preſchoient; & que les Demons avoient tâché par toute la terre d'obſcurcir, pour ſe faire adorer en la place du vray Dieu. Mais que pour ſe faire mieux connoiſtre aux hommes, il s'eſtoit rendu viſible & s'eſtoit fait homme comme eux, pour les inſtruire du deſſein qu'il avoit de les ſauver, qu'il avoit pris le nom de IESVS, qu'il leur avoit monſtré par ſes miracles qu'il eſtoit vrayment Tout-Puiſſant, & le Fils de Dieu, rendant la veuë aux aveugles, gueriſſant les maladies de toutes ſorres, reſuſcitant les morts par une ſeule de ſes

paroles, & apres avoir enseigné aux hommes le chemin du Ciel, il y estoit monté à la veuë de cinq cens personnes, pour les y recevoir : que nous conservions les Escritures saintes où ses exemples & sa doctrine nous estoient merveilleusement exprimées ; que toutes les Nations de la terre l'avoient receuë avec respect, & que c'estoit ce que nous venions leur enseigner : Que nos Roys adoroient ce mesme Dieu, suivoient sa loy, embrassoient sa doctrine, observoient ses commandemens. En suite ie les leur expliquay en détail, & ie les exhortay à rendre leur païs florissant & paisible par la conformité de Religion qu'ils auroient avec les François ; & à se rendre eux-mesmes heureux en renonçant à toutes leurs superstitions, & aux pechez que Dieu a deffendu, sous des peines si terribles. Ie leur marquois chaque chose par son symbole, afin de les instruire d'vne maniere plus sensible ; & enfin ie terminay ce discours par la priere & par la Benediction que ie donnay au festin; apres lequel nous remerciasmes Dieu : & nos Anciens me témoignerent qu'ils

m'eſtoient fort obligez du bon accueil que ie leur avois fait, & du ſoin que ie prenois de leur ſalut.

Garakonkié eſtoit ſi ravy de joye, qu'il ne ſçavoit en quels termes me témoigner la part qu'il prenoit au ſuccez d'une ſi grande affaire : & pour moy ie crûs que ie devois tout à l'heure-meſme remercier Dieu d'une faveur ſi ſignalée, & le ſupplier de nous continuer ſes graces, pour achever ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé.

Cinq ou ſix iours devant Noël, noſtre Chapelle n'eſtant pas aſſez vaſte pour recevoir le monde qui venoit en foule aux inſtructions, ie fus obligé de les partager en deux bandes, & faire deux Catechiſmes le meſme iour. I'empruntay pour cet effet une Cloche qu'ils avoient euë il y a treize ou quatorze ans, de ceux de nos Peres qui eſtoient en cette Miſſion lorſque la guerre s'y r'alluma. Cette Cloche me ſervoit pour aſſembler les Anciens ; comme ie me ſervois d'une plus petite, pour appeller les enfans.

Ie remarquay que nos Sauvages s'eſtoient un peu reueillez de l'aſſoupiſſe-

ment où ils estoient, par le bruit des Cloches, des cris, & des Catechismes: on entendoit perpetuellement les petits enfans chanter dans les ruës & dans les cabannes, ce qu'ils m'avoient entendu dire aux Catechismes: par tout où on alloit, on entendoit ces parolles: Il n'y à qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies; On trouve dans le Ciel toutes sortes de biens, & un bon-heur qui ne finit iamais; & dans l'Enfer, des feux & des tourmens eternels.

I'avois eu quelques iours auparavant un demeslé avec quelques Sorciers ou Iongleurs du païs, que i'avois rencontré dans la cabanne d'un malade, pour lequel ie me suis donné bien de la peine, mais que ie n'ay iamais pû gagner à Dieu. Quelques anciens avoient pris le parti de ces Iongleurs, & m'avoient fait fermer par deux diverses fois la porte de cette cabanne. Ie m'en plaignis à quelques-uns des principaux de la Nation, qui m'y firent eux-mesmes entrer, & blâmerent ouvertement dans le Conseil, l'emportement & le peu de conduite de ceux qui m'avoient choqué: Mais comme ie té-

moignay n'eſtre pas encore ſatisfait de cette reparation, parce qu'apprehendant les ſuittes de cette inſulte, & qu'on ne ſe mit en poſſeſſion de me refuſer l'entrée des Cabanes où i'allois viſiter les malades, pour tâcher de les porter à ſe rendre dignes du Paradis; Garakonkié comme le Capitaine general de cette Nation, tint le Conſeil, où m'ayant appellé il me fit preſent de deux colliers, l'un pour m'appaiſer, & l'autre pour me prier de ne pas faire mes plaintes à Onnontio, dont le mécontentement ne pourroit eſtre que funeſte.

Toutes choſes me paroiſſoient eſtre dans une fort bonne diſpoſition pour celebrer avec pieté la Feſte de Noël qui s'approchoit; & pour paſſer ce ſaint iour avec toute ſolemnité, i'ornay la Chapelle autant qu'il me fut poſſible, & preparay un thrône à IESVS-CHRIST, afin qu'il y receut au moment de ſa naiſſance l'hommage de ces nouveaux ſujets qui devoient y venir l'adorer. Sur le minuit nos Chreſtiens & nos Chreſtiennes luy rendirent leurs devoirs, tandis que i'allay chanter quelques Motets en leur

langue, & ſonner la Cloche pour éveiller le monde par tout le Bourg, & l'inviter à venir à la Chapelle. La preſſe fut grande tout le matin, & les Anciens s'y rendirent comme en corps, pour honorer par leurs reſpects & par leurs hommages le Fils de Dieu. Nous venons, me dit un d'entre eux, à la porte de la Chapelle, ſaluer & adorer IESVS qui vient de naiſtre.

Sur le midy ie baptiſay avec les ceremonies ordinaires de l'Egliſe, trois petits enfans, & quelques autres les Feſtes ſuivantes, iuſqu'au nombre de douze, que i'offris à Noſtre Seigneur, comme autant de dépoüilles remportées ſur le Demon, & autant de victimes innocentes qui ſans doute luy eſtoient fort agreables. Il me ſembloit que ie n'eſtois pas parmy des Sauvages, & des Barbares, mais plutoſt parmy un païs de Chreſtiens, tant ie remarquois de pieté & de devotion dans les eſprits. Toutes les Confeſſions que i'avois entenduës devant & apres la Feſte de Noël; le ſaint Sacrement de l'Euchariſtie que i'avoïs adminiſtré; les mariages que i'avois heureu-

ement renoué, la docilité avec laquelle
nos sauvages m'écoutoient sur le suiet
mesme de leurs erreurs & de leurs superstitions, leur assiduité aux prieres & aux
instructions, la charité & le zele de
quelques-uns, qui les portoit à se transporter dans les Cabanes de la campagne
pour exhorter les malades à prier Dieu;
tout cet air & ces actions de pieté me
faisoient voir comme l'image de la ferveur & de la devotion des premiers
Chrestiens.

Mais afin d'affermir encore davantage le bien qu'il avoit plû à Dieu de commencer en ce païs, pour en bannir entierement tout le commerce qu'on y a
avec le Demon; ie resolus de declamer
fortement contre la creance folle & superstitieuse qu'ils ont à leurs songes: Ie
leur montray que ce n'estoit pas le vray
Dieu, createur du Ciel & de la terre qui
leur parloit dans le sommeil, mais que
c'estoient les Demons d'Enfer, des tyrans & des ennemis de leur salut, qui
vouloient se faire obeïr, comme s'ils
estoient leurs legitimes Seigneurs.

Mes freres, leur dis-ie dans un con-

ſeil où i'avois aſſemblé les Anciens,vous n'ignorez pas que ce que vos ſonges vous ordonnent de faire, eſt ſouuent tres-impie & tres-abominable ; eſt-il rien de plus execrable que tous vos feſtins d'impureté, & ceux qui ont pour loy de tout manger, & où il ſe commet des excez qui vous cauſent ſouvent des maladies ? peuvent-ils ſe faire par les ordres d'un bon Genie ? Il eſt clair que l'auteur de tant de crimes ne peut eſtre que tres-méchant. Il ne faut que ſçavoir ce que c'eſt que Dieu, pour iuger qu'il nous deffend des choſes ſi mauvaiſes, & ſi contraires à la raiſon & ſi preiudiciables au bien public. Ce n'eſt donc pas Dieu qui vous parle dans vos ſonges : mais pluſtoſt quelque Demon d'Enfer ? qui vous ſeduit & ſi cela eſt, pourquoy eſtes vous aſſez aveugles que de luy obeïr ? eſt-ce le Demon qui vous a faits ? eſt-ce luy qui eſt le Maiſtre de vos vies ? eſt-ce luy qui vous deſtine un bonheur eternel, ſi vous luy obeïſſez ? n'eſt-ce pas le vray Dieu qui a toutes ces qualitez ? & pourquoy donc aimez vous mieux vous perdre en vous ſoûmettant au premier, que vous

ſauver en obeïſſant au ſecond ? Si un enfant ſongeoit dans ſon ſommeil qu'il doit tuer ſon pere & ſa mere ; me diriez-vous que Dieu qui vous a creez ſeroit l'auteur de ce ſonge ? ne l'auriez vous pas en horreur ? Vn pere voudroit-il tuer ſon enfant ? & une mere voudroit-elle bien l'étouffer, lorſqu'elle le met au monde ? quoy qu'elle l'euſt ſongé. Il eſt donc viſible que d'obeïr à ſon ſonge eſt une folie, ſi nous ſongeons des choſes extravagantes ; & que c'eſt un crime, ſi les choſes que nous ſongeons ſont criminelles.

A la fin ie leur fis un preſent d'un collier de pourcelaine, pour les exhorter à ne plus donner foy à leurs ſonges, mais plûtoſt à les regarder comme les ennemis de leur ſalut ; & à ne plus obeïr qu'à Dieu ſeul, s'ils vouloient eſtre eternellement heureux.

Ie me retiray en ſuite dans ma Chapelle, aſſez incertain de la réponſe qu'ils me feroient : car ceux meſmes des anciens qui eſtoient les plus portez pour la priere, & pour la pieté, avoient apprehendé l'evenement de ce conſeil. Mais ie le iugeois abſolument neceſſaire, tant pour

l'établissement du Christianisme, que pour obliger quelques anciens qui me demandoient le Baptesme, de se declarer ouvertement pour le party de la Foy: car ils se deliuroient par ce moyen d'une infinité d'occasions dangereuses, où ils se trouvoient engagez dans l'exercice de leur charge, qui les oblige de procurer l'execution des choses qui sont ordonnées par le songe.

Apres vne longue conference qu'ils eurent ensemble sur ce sujet, ils me firent appeller: & Garakonkié parlant au nom de tous les autres, me dit que tout le monde recevoit ma voix, qu'on estoit persuadé de la verité de mes paroles, qu'on renonçoit aux superstitions que i'avois prescrites, & qu'on s'engageoit de ne plus obeïr au songe; Que ie sçavois bien qu'ils ne parloient déja plus d'Agriskoüé dans les festins; que lorsque ie m'y trouvois, c'estoit moy qui faisois la priere, & qu'en mon absence ils prioient Dieu comme moy: & qu'ils ne luy demandoient pas seulement les biens de la terre, mais beaucoup plus la grace d'estre bien-heureux dans le Ciel; qu'il n'y auroit

auroit plus d'oresnavant de festin d'impureté, qu'on n'y excederoit plus au boire, ny au manger, que dans les jeux, dans les danses, dans les assemblées publiques, à la pêche ny à la chasse, il ne se parleroit plus de songe : Que si tout le monde ne venoit pas encore prier Dieu comme ie le souhaittois, que i'eusse un peu de patience, que bien-tost ils seroient tous Chrestiens, & pour me donner des asseurances de la verité de leurs promesses, il me fit present d'un collier de pourcelaine, que ie receus, & que i'offris en suite à Dieu, comme le gage de la conversion de nos Barbares.

Il n'est pas possible d'exprimer la ioye que i'ay ressentie d'une victoire si grande que la Foy venoit de remporter sur l'infidelité. Ce n'est pas que ie n'aye encore tout suiet de craindre que ces choses n'ayent esté plus facilement rosoluës qu'elles ne seront executées; soit parce qu'il n'y a pas de police icy comme en France, pour assuietir les particuliers aux resolutions d'un conseil; soit à cause que nos Sauvages ont bien de la peine à

oublier entierement leurs anciennes coustumes, & comme ils sont ordinairement inconstans, & infideles à leurs promesses, i'ay besoin de toutes les prieres des personnes saintes & zelées pour le salut des ames, afin de leur obtenir de Dieu la fermeté necessaire pour ne pas retomber dans leurs anciennes habitudes.

Le succez de cette sainte entreprise ayant aussi surpassé toutes mes esperances, ie crus que ie ne devois point perdre de temps, & qu'il falloit me servir de la bonne disposition où estoient tous les esprits. Ie commençay donc de me declarer ouvertement contre les Iongleurs, ie tâchay de les decrediter, en toutes rencontres, & ie crus que si ie pouvois leur oster la confiance & l'attachement que ces peuples ont pour leurs sortileges, i'établirois bien-tost avec la grace de Dieu le Christianisme sur les ruïnes de l'Idolatrie. Dieu m'avoit déja fourni deux occasions où ie les avois entierement deconcertez, & decouvert leur mauvaise foy.

Voicy ce qui se passa dans la premiere. Vn iour m'estant rencontré dans une

Cabanne, ou dix ou douze de ces Sorciers estoient assemblez autour d'un homme qui n'avoit qu'un mal fort leger à l'oreille, ils me firent d'abord force civilitez, & me firent approcher, bien qu'ils m'eussent voulu voir fort éloigné d'eux. Ie regarday quelque temps sans rien dire, ce qu'ils faisoient, bien que leurs ceremonies ridicules & extravagantes m'indignassent beaucoup. Ils prenoient dans leur bouche une certaine eau mysterieuse, & la souffloient avec de grands efforts, sur les joües & sur les temples du malade : & celuy qui estoit comme le chef de cette bande, leur ordonnoit de jetter encore cette eau sur les cheveux & sur la teste, & mesme sur la natte où ce pauvre homme estoit couché. Il falloit que tout fust arrosé pour chasser le Demon de la maladie qui estoit dans l'oreille de ce Sauvage. Ie remarquay qu'en suite ils beurent tous de cette mesme liqueur, & qu'ils prenoient la medecine qui devoit guerir le malade. Toutes ces sottises me faisoient gemir sur l'aveuglement de ces pauvres Idolatres, qui se laissent ainsi seduire par le Demon. Aprés

que i'eus regardé quelque temps l'operation de ces habiles gẽs, ie m'approchay du malade pour luy demander où eſtoit ſon mal, & en quel eſtat il ſe trouvoit. Les Iongleurs prenant auſſi-toſt la parole me dirent qu'il eſtoit déja ſorti de ſon oreille deux petits Demons, & qu'il n'en reſtoit plus qu'un, qui eſtoit plus opiniaſtré que les autres. Cela eſt merveilleux, leur dis-ie, & ie ſerois bien aiſe de voir ſortir le troiſiéme : continuez donc de le preſſer, car ie veux eſtre ſpectateur d'une cure ſi prodigieuſe. Il y a long-temps que i'ay la curioſité de voir ſortir quelqu'un de ces demons immondes, qui tourmentent ainſi que vous dites, les malades du Canada ; car Dieu mercy ils ne ſont point ſi méchans en France. Mais ie vous aſſeure que ie feray ſi attentif à la ſortie de ces Demons que vous dites avoir des corps & eſtre viſibles, qu'il ne pourra échapper à ma veuë. Ie ne ſçay ſi ces impoſteurs reconnurent que ie me mocquois d'eux, & que ie n'ignorois pas leurs tromperies, mais ils me parurent tellement deconcertez & interdits, qu'ils n'en purent iamais revenir: &

comme ie les pressois d'achever cette merveilleuse operation, qui devoit donner la fuite au Diable ; ils me dirent, montrant quelques petits sacs où estoient des drogues, que c'estoit là ce qui chassoit les Demons des corps malades. He bien, dis ie, à celuy qui estoit comme le Maistre Iongleur, c'est toy qui te vantes d'estre l'exterminateur des grands & des petits Demons; qui t'empesche presentement en ces rencontres de faire sortir de ce malade celuy que tu dis y estre resté. Ie sçavois bien que leur adresse ordinaire estoit qu'ils avoient dans leur bouche ou une petite pierre, ou un morceau de fer, ou quelque piece de cuir; ou un petit os, & qu'en succant fortement la partie du corps où le mal estoit, ils disoient en avoir tiré heureusement ce qu'ils avoient en leur bouche, & qu'ils crachoient aux yeux du malade, asseurant que c'estoit un veritable Demon qui estoit cause de sa douleur : ainsi ie les avertis que i'estois bien informé de leurs fourberies & qu'il estoit difficile de me tromper, & que ie n'estois pas homme à prẽdre du fer ou du cuir pour un Demon.

Ce fut alors que ie vis des gens bien embarrassez. Les uns m'avertissoient qu'il estoit temps d'aller faire la priere; les autres me coniuroient d'aller prier Dieu dans la Chapelle pour la santé du malade; quelques-uns mesme pour se défaire de moy, me promettoient de m'y suivre au plutost, & de se faire Chrestiens. Mais ie n'eus garde de les quitter que ie ne les eusse obligez d'avoüer eux-mesmes qu'ils estoient imposteurs: & pour leur en donner toute la confusion, ie persistay à leur demander qu'ils me fissent voir ce troisiéme Demon qui estoit resté dans le corps de ce malade; & qu'apres qu'ils m'auroient donné cette satisfaction, ie les laisserois en repos. Mais ce fut en vain que ie les pressay, ils n'en voulurent rien faire, & ils furent enfin forcez de m'avoüer que ce troisiéme Demon n'y estoit plus, & que le malade se portoit bien, avant mesme qu'ils l'eussent guery: & ce qui me parut encore plus ridicule, c'est que ce pauvre homme fut assez bon que de croire qu'il avoit esté guery du mal qu'il n'avoit iamais eu; & de me dire en se levant de dessus sa natte, qu'il

estoit guery. Ie racontay en suite cette histoire à quelques-uns de nos Sauvages, & ie leur fis voir manifestement l'erreur & l'enchantement où ils estoient, d'avoir tant de confiance à d'aussi grands imposteurs qu'estoient leurs Medecins.

L'autre occasion que Dieu me fournit de decrediter le Songe, fut celle-cy. Vne fille âgée de quinze ou seize ans, s'estant égarée dans les bois, y avoit dé-ja passé deux nuits, ses parens en estoient fort en peine. On fit venir les Iongleurs pour sçavoir ce qu'elle estoit devenuë. Ces habiles Devins commencerent à faire leurs sortileges pour en apprendre des nouvelles. La premiere chose qu'ils font est de sauter, de danser & s'agiter de telle sorte qu'ils sont bien-tost tout en sueur. Apres cela ils battent du baston & de la tortuë ; ils chantent, ils crient, ils consultent & interrogent leur Demon qui ne leur répond iamais: & apres avoir bien sué, apres s'estre bien tourmentez pour apprendre en quel estat pouvoit estre cette fille ; ils disent hardiment qu'elle avoit esté tuée par trois Andastoguez, qui luy avoient

enlevé la chevelure, d'une grandeur égale à un petit cercle qu'ils tracerent de leurs doigts sur une écorce, aux yeux des assistans; & qu'elle estoit expirée iustement au lever du Soleil. Apres une prophetie aussi exacte & aussi bien marquée comme celle-là, nos Sauvages eussent fait scrupule de douter de la mort de cette fille : c'est pourquoy la Cabanne de ses parens & tout le Bourg en suite fut remply de pleurs & de gemissemens: tout le monde estoit en dueil, hors les Iongleurs, qui pour se dédommager des peines extraordinaires qu'ils avoient euës à consulter leur Demon, mangeoient de tres-bon appetit tout ce qu'on leur avoit preparé pour les regaler, comme on a de coustume de le faire en ces rencontres. Ils estoient pleins du succez qu'avoient eu leurs iongleries, & de l'estime qu'on faisoit de leur habileté : mais ils furent bien surpris, lors qu'estant à peine sortis de la Cabanne où on les avoit si bien traitez, ils y virent entrer la fille qu'ils avoient fait morte si constamment, sans qu'elle eust rencontré d'Andastoguez, ny receu des blessures : s'ils eussent

eſperé pouvoir convaincre ces bonnes gens, que ce n'eſtoit qu'un fantôme, ils n'euſſent pas épargné les menſonges pour ſouſtenir leur credit, que cette impoſture eſtoit capable de ruïner. Mais les parens ayant reconnu leur fille, changerent leur triſteſſe en joye, & les gemiſſemens de tout le Bourg en des acclamations publiques.

Cette hiſtoire me fut rapportée par la mere meſme de cette fille qui s'eſtoit égarée : & comme elle avoit reconnu en cette occaſion la fourberie de ces Iongleurs : elle m'en découvrit encore pluſieurs autres auſquelles cét accident luy avoit fait faire reflexion. Elle me dit que ces habiles Medecins ordonnoient quelquefois à un malade de faire un bon feſtin qui le gueriroit, pourveu qu'ils fuſſent bien regalez ; & qu'il arrivoit cependant aſſez ſouvent que le lendemain il mouroit.

Ie me ſervis avantageuſement de toutes ces tromperies, dans le conſeil que ie fis tenir contre les Iongleurs, quelques iours apres la promeſſe ſolennelle que nos Sauvages m'avoient faite de re

noncer à toutes ces superstitions. Ce fut là que ie découvris toutes leurs fourbes & toutes leurs impostures, le peu d'intelligence qu'ils avoient dans la Medecine, l'inutilité de leurs remedes superstitieux, & pour la conclusion du discours ie fis un present de pourcelaine, pour obliger les anciens d'apporter un prompt remede à ces desordres qui ruinoient leur païs, par la mort de leurs enfans & de leurs nepveux, & qui leur faisoient en mesme temps perdre le bon-heur de la vie eternelle.

Quelque temps apres que ie fus sorty du conseil, pour luy laisser la liberté de deliberer sur mes demandes, on me rappela, & Garakonкié qui parloit au nom de tous les autres, apres m'avoir renouvellé la protestation solennelle qu'ils avoient faite, de renoncer absolument aux songes, l'Agriskoüé, & aux festins de debauchers; me dit qu'ils reconnoissoient de bonne foy qu'ils avoient esté iusqu'à present dans l'erreur, qu'ils m'estoient fort obligez de ce que ie les avois detrompez, qu'ils entroient dans rous mes sentimens, & qu'ils estoient resolus

de porter les Iongleurs à se servir seulement des remedes naturels, ainsi que ie le souhaitois, sans y méler aucune superstition. En suite, pour marque de leur engagement & de la parolle qu'ils m'en donnoient; ils me firent un present de pourcelaine. Ie leur témoignay à quel point ie me sentois obligé d'une réponse si favorable; & comme ie commençois de leur faire concevoir combien cette resolution leur estoit avantageuse; Garakonкié m'interompant: Nous sommes, me dit-il, dans la tristesse & dans l'abatement pour vne fâcheuse nouvelle que nous venons de recevoir; qui porte que le Pere Garnier vient d'estre assassiné. D'abord ie fus frappé d'estonnement pour vne si triste nouvelle; & pour m'éclaircir de ce qui en estoit, ie voulus parler moy-mesme à celuy qui l'avoit apportée: mais comme ie reconnus qu'il n'en avoit que des coniectures assez foibles, i'allay promptement dire à nos anciens pour les rassurer, que ce n'estoit qu'vne fausse allarme; Ils témoignerent m'estre tout à fait obligez du soin que ie prenois de l'inquietude & du chagrin

qu'un accident si funeste leur avoit causé: en effet on sçeut peu de temps apres que cette nouvelle estoit fause a l'égard du Pere Garnier; mais qu'il s'en estoit peu fallu qu'elle n'eust esté veritable dans la personne du Pere Fremin, qui faillit à estre tué par un yvrogne à Tsonnontoüen, qui est un Bourg éloigné de celuy-cy de quelques iournées, & qui a long-temps porté au visage les marques de la fureur de ce Sauvage.

C'est à quoy nous sommes tous les iours exposez en ce païs de Barbares, qui se portent souvent à de semblables excez, dans leurs debauches: mais i'ose dire que c'est en cela mesme que nostre condition nous paroist fort heureuse, puis qu'elle nous engage à porter durant toute nostre vie un estat de victimes toutes prestes d'estre sacrifiées, pour l'amour de celuy qui s'est luy mesme immolé pour nostre salut. C'est dans de semblables perils que les Apostres & les Chrestiens de l'Eglise naissante se trouvoient tous les iours; & c'est ce qui nous rauit de ioye de pouvoir mener comme eux vne vie exposée à mille morts.

Nos Onnontagnez ne ſont pas ſi emportez ny ſi brutaux dans leur yurognerie. La pluſpart, lors meſme qu'ils ſont en cét eſtat, ne nous font que des careſſes; & ſi quelques-uns font des plaintes, c'eſt pour me reprocher que ie ne les aime pas aſſez.

Aprés que i'eus fait quelques prieres dans la Chapelle, pour remercier Dieu du ſuccez tout extraordinaire qu'il avoit donné à noſtre deſſein; Ie me retiray dans ma cabanne, où ie trouvay encore pluſieurs anciens, qui me prierent d'achever ce que j'avois ſi heureuſement commencé, & de les affermir dans la reſolution où ils eſtoient de renoncer à toutes leurs ſuperſtitions: que ie ſçavois bien que des erreurs dans leſquelles on a vieilly ſont tres-difficiles à quitter; qu'ils apprehendoient que le Demon ne les iettaſt tout de nouveau dans leurs anciennes réveries; qu'ils venoient à moy pour s'armer contre cét ennemy, & qu'ainſi ils me prioient de les inſtruire ſur la fauſſeté de deux ou trois des vieilles idees, dans leſquelles ils avoient eſté nourris: Comme par exemple que leur ame ſe ſeparoit du

corps durant le sommeil ; que le songe estoit l'arbitre de la bonne ou de la mauvaise fortune qu'ils avoient dans la guerre, ou à la chasse; & pourquoy ayant eu un songe qui leur marquoit qu'ils auroient du succez dans l'vn ou dans l'autre de ces exercices, il ne leur avoit presque iamais manqué : & au contraire ayant souvent prié le vray Dieu pour un pareil succez, ils avoient souvent esté frustrez de leur attente: Ie répondis à tout le mieux qu'il me fut possible, & ils demeurerent si satisfaits de mes réponses, qu'ils m'asseurerent en m'en remerciant, que i'avois chassé de leur esprit tous les nuages que le Demon y avoit répandus pour les perdre, & que i'y avois rendu la verité victorieuse du mensonge. Ie leur fis entendre que c'estoit à Dieu à qui toute la gloire en estoit deuë, & que c'estoit uniquement son ouvrage.

Durant tout l'hyver ie n'ay presque point eu d'autres entretiens avec nos Sauvages, que sur ce qui regardoit les veritez du Christianisme ; & sur l'horreur qu'ils devoient toûjours entretenir pour les superstitions, & pour les mau-

vaiſes couſtumes du païs. Ie ne ſuis pas encore tout à fait ſçavant dans leur langue ; ie marquois ſouvent par mes geſtes ce que ie ne pouvoïs exprimer par paroles, & lorſque ces peuples me faiſoient comme des reproches que ie ne me faiſois pas aſſez bien entendre à mes auditeurs ; ie recevois ces bons advis comme autant de convictions du peu que ie contribuois de ma part à tout le bien que Dieu operoit dans l'eſtenduë de ma Miſſion, & ie me diſois à moy-meſme : O mon ame ! quand ſçauras tu parler de Dieu, ainſi qu'il en faut parler, & quand ſeras-tu ſi penetrée des veritez de la Foy, que tu n'auras plus de peine à me ſuggerer des paroles capables de porter tout enſemble, & les lumieres de la Foy dans les eſprits de nos Sauvages, & le feu de la charité dans leurs cœurs.

Ie veillois avec un ſoin extraordinaire à l'execution des promeſſes que l'on m'avoit faites, & meſme ratifiées par quelques preſens, lors que la nouvelle arriva icy que les guerriers y retournoient victorieux. On les attendoit il y avoit long-

temps; & les Devins qui vſent de la pyromantie en ces rencontres, avoient publié diverſes predictions ſur leur retour. Vn ancien m'avoit rapporté en bonne compagnie un de leurs oracles, ſçavoir qu'vne de leurs brigades devoit infailliblement retourner dans trois iours, & qu'elle ſeroit ſuiuie des autres; qu'ils reviendroient ſans avoir eu aucun avantage ſur l'ennemy; Comme ie ſuis l'ennemy declaré de ces faux Prophetes, ie remarquay les circonſtances de cette prophetie, & i'adiouſtay qu'auec le temps on connoiſtroit ſi elle eſtoit veritable. Les trois iours eſtant paſſez, & rien n'ayant encore paru, de ce qui avoit eſté predit, i'embaraſſay furieuſement celuy qui m'avoit cité cét oracle, lorſque ie luy en demanday l'explication en preſence de beaucoup de perſonnes: il me répondit froidement que cette bande qui devoit revenir le troiſiéme iour, ſelon l'oracle, reviendroit peut-eſtre le lendemain. Ie luy répondis que la prophetie ſeroit également fauſſe quand ils ne ſeroient de retour que dans un an, & quand ils reviendroient le cinquiéme iour: mais que

pour

pour le convaincre pleinement de l'imposture de son Prophete, nous attendrions encore un iour l'effet de sa prediction. Il se passa pres de quinze iours, sans que personne revint; & les guerriers en suite estant retournez victorieux, ils firent voir doublement la fausseté de l'oracle.

On entendoit de loin retentir les cris de victoire, tout le monde estoit dans l'attente, & dans l'impatience de sçavoir si c'estoient ou des chevelueres ou des captifs de guerre, & combien il y en avoit. Enfin les avanrcoureurs qui en apportoient la nouvelle, entrent dans le Bourg : on leur fait une longue haye de part & d'autre, depuis la porte où ils s'arrestent, iusqu'au feu où les anciens estoient assemblez. Ils reïterent là les cris de victoire, & ils en font iusqu'à neuf, pour marquer qu'ils avoient neuf captifs, six hommes & trois femmes. Ce fut pour lors que la ioye de tout le monde éclata. On commence de joüer une espece de Comedie : les personnes avancées en âge dansent un Ballet, qu'ils representent par des postures tres-bien

concertées, & des pas fort bien mesurez. En suite on va au devant des ieunes guerriers, qui avoient porté les bonnes nouvelles, & on les mene comme en triomphe au feu des anciens. Dés qu'ils sont arrivez on les regale de plusieurs milliers de pourcelaine, & on fait raconter au plus considerable de la bande, tout le détail de l'expedition; la cause de leur retardement, la prise des captifs, par qui chacun d'eux a esté pris, & combien ils avoient perdu de leurs gens. La narration estoit interrompuë par des cris de ioye, & des acclamations qu'on faisoit de temps en temps aux victorieux; & tout se termina par des marques d'une réjoüissance publique.

En suite on prepara le theatre, ou l'échafaut où l'on disoit que tous les captifs devoient estre brûlez; & ie remarquay que quelques-uns portoient leur vengeance jusqu'à cét excez de brutalité, qu'ils me prioient de ne point instruire ny baptiser ces captifs, afin qu'ayant esté brûlez en cette vie, ils le fussent encore eternellement en l'autre. Vne telle inhumanité me fit horreur : & ie leur fis

voir qu'il n'y avoit rien de si déraisonnable que de pousser son réssentiment iusqu'au delà des bornes de cette vie ; en quoy Dieu me donna un tel succez, que ie ne leur persuaday pas seulement de ne point mettre d'obstacle au bonheur eternel de ces miserables, mais de les exhorter eux-mesmes à se faire instruire, & à se rendre dignes du Paradis.

On receut les captifs selon la coustume, au milieu d'une haye composée de tous les habitans, qui les chargerent en passant de coups de baston. En suite on les fit monter tout sanglans, & tout couverts de blessures sur l'échafaut : qui leur estoit preparé, pour servir & de spectacle à ces Barbares, & de suiet à leur cruauté.

Ces captifs estoient tous des hommes bien faits. On les revestit des plus riches habillemens du païs, & on couronna ces pauvres victimes, selon la coustume, des plus rares plumes, & des plus beaux colliers de pourcelaine qui se purent trouver. On les obligea mesme de se peindre le visage des couleurs les plus fines & les plus vives, afin que rien ne pût manquer

à l'ornement de ce triomphe. Estant parez de la sorte on les faisoit marcher sur le theatre où ils devoient estre brûlez, pour servir auparavant de spectacle à tout le peuple. Ces miserables pour donner des preuves de leur intrepidité, & pour faire voir qu'ils n'apprehendoient pas la mort, chantoient & dansoient sur l'échafaut à la cadence de quelques airs de guerre, où ils faisoient vanité de leurs exploits, & témoignoient fierement à leurs ennemis, que toute leur conduite ne seroit pas capable de leur arracher le moindre soûpir. Ie vous avoüë qu'une brutalité poussée iusqu'à cét excez, me faisoit horreur. Mais l'action toute barbare que deux Iroquois exercerent à l'heure-mesme, sur l'un de ces captifs, me toucha de pitié, au delà de tout ce que i'en puis dire.

Ces deux Sauvages qui vouloient faire une cruelle épreuve de la braverie de ce guerrier, luy ayant passé une petite corde autour du bras, commencerent de la tirer chacun de son costé, avec une telle violence, qu'estant entrée bientost dans la chair, & ayant penetré ius-

qu'aux nerfs; la douleur qu'elle causa à ce miserable captif, en les luy coupant, fut si excessive qu'il en tomba pâmé, & à demy-mort sur la place. Ie m'estois trouvé-là pour tâcher d'instruire & de disposer au Baptesme tous ces captifs; mais ie iugeay plus à propos de differer ce dessein à un temps plus commode, & apres que nos Barbares auroient passé le premier feu de leur vengeance.

Aprés cette premiere montre, les captifs furent conduits dans les cabannes qui leur estoient preparées, pour y attendre l'Arrest ou de la vie ou de la mort. Ie les visitay tous les uns apres les autres, avec toute la tendresse & toute la compassion que me donnoit l'estat miserable où ie les voyois : & tâchant de ietter dans leur esprit quelques semances saintes de leur salut, i'y laissay pour cette premiere fois, quelques dispositions à la grace du Baptesme.

Le lendemain ie recommençay mes visites avec un succez si heureux, que ie baptisay tous ceux que ie crûs devoir estre brûlez, & qui le furent en effet bien tost apres.

Le Pere Bruyas a baptisé dans sa Mission, un de ceux à qui i'avois parlé; & qui fut envoyé à Onneiout, avec une des trois femmes captives : les deux autres ayant esté menées à Goiogoüen.

Des cinq captifs qui resterent icy, on donna la vie à deux: mais quelques iours apres l'un fut tué à coups de cousteau, à mon insceu: C'estoit un de ceux qui m'écoutoit avec plus d'application, & qui me donnoit de plus belles esperances de sa conversion. Mais les secrets de la Providence sont impenetrables; & nous devons nous contenter de les adorer avec une humble frayeur.

On avoit donné la vie à un des deux autres qui resterent ; mais ce malheureux qui estoit affligé de ce qu'on ne faisoit pas la mesme grace à son compagnon, ne pût dissimuler sa douleur : de maniere qu'il obligea par ses plaintes, & par ses menaces, ceux qui l'avoient adopté, de l'abandonner quelques iours apres. Vn rare exemple d'amitié, puisque ce Barbare ayma mieux se mettre en danger de perir dans les tourmens que de souffrir la mort de son amy. Ayant appris

cette nouvelle, i'y cours au plustost, ie monte sur l'échafaut, & apres avoir fait quelque priere en peu de mots, ie m'adresse à nos Onnontagués, pour les prier de ne trouver pas mauvais que i'apprisse à ce miserable le chemin du Ciel; que puis qu'il estoir prest de sortir de cette vie, il estoit de mon devoir de luy en procurer vne qui seroit eternellement heureuse : & que ce bonheur estoit si grand, que ie souffrirois tres-volontiers les mesmes suplices dans lesquels ce captif finissoit sa vie, afin de le leur procurer.

Aussi-tost i'approche du captif, ie l'instruits, ie l'exhorte, ie le presse : nos anciens m'animent eux-mesmes à cette bonne œuvre. Le pauvre homme qui estoit à demy mort, écoute avec attention, il me prie de rester aupres de luy, & de ne le point abandonner. On renouvelle les tourmens, on le brûle en tous les endroits de son corps, en y appliquant des fers tout rouges : dés qu'on les retiroit pour les remettre au feu, ie m'approchois de luy, & luy faisois faire les actes necessaires pour se disposer au Baptesme.

Le froid eſtoit alors tres violent, & un des Sauvages qui eſtoit preſent à ce cruel ſpectacle, luy ayant preſté auparavant ſa couverture pour le couvrir, la luy oſta pour ſe deffendre de la rigueur de la ſaiſon : de ſorte que le captif demeura tout nud, & tout tremblotant de froid, quoy qu'aſſez proche de là il y euſt quantité de feux, où l'on faiſoit rougir les haches & les fers qu'on luy appliquoit ſur toutes les parties du corps. Il faut avoüer que ie fus touché ſenſiblement d'un objet ſi pitoyable, & ne pouvant luy apporter plus de ſoulagement, ie le couvrois d'une caſaque que ie porte icy ordinairement. I'eſtois obligé de la retirer lors qu'on luy appliquoit les fers rouges, & ie l'en enveloppois auſſi-toſt qu'on les retiroit. Nos Sauvages parloient differemment de la charité que ie rendois à ce pauvre homme, quelques-uns l'approuvoient, d'autres y trouvoient à dire, & pluſieurs s'en mocquoient.

Apres qu'on eut brûlé le captif en pluſieurs endroits, on le detacha, & on le mena couvert de ma caſaque dans une cabanne où eſtoit celuy de ſes compa-

gnons qu'on avoit commencé de brûler dés le iour auparavant, & qui avoit esté assez heureux pour recevoir le baptesme. Ie le suivy, & ie me plaçay aupres d'eux, pour leur suggerer de temps en temps quelque pensée du Ciel & de l'eternité, & pour baptiser celuy que i'avois commencé d'instruire. On faisoit foule dans la cabanne pour remarquer les seruices que ie rendois à ces pauvres victimes.

Et comme on me fit alors plusieurs questions, ie pris suiet en y répondant d'instruire tout ensemble les captifs, & tout le monde qui les environnoit. On me demanda, entre autres choses, quel estoit le bonheur de ceux qui sont au Ciel: ie le leur expliquay de la maniere la plus sensible & la plus intelligible que ie pûs le faire : & comme les captifs interrompoient mes instructions des chansons qu'ils estoient obligez de dire, on me pria aussi de chanter. Ie le fis, & ie chantay le Pseaume qui commence par ces mots, *Laudate Dominum omnes gentes.* Bien que nos Sauvages ne comprissent rien du sens de ces paroles ; ie remarquay que l'air ne leur avoit pas déplû : & il est

souvent arrivé depuis ce temps-là, qu'ils m'ont prié de dire ma chanson de mort. Ie voulus une fois les contenter, & leur montrer que la chose du monde que ie souhaittois avec plus de passion, estoit de mourir, mesme dans les flammes, en travaillant pour les sauver.

Enfin ie baptisay le soir de ce mesme iour ce captif, que i'estime infiniment heureux dans son malheur, puisqu'il trouve le Ciel dans les fers de l'Iroquois. Ils donnerent l'vn & l'autre toutes les marques d'une sainte disposition à faire une mort vrayment Chrestienne. Ie les assistay encore le lendemain matin, qu'ils expirerent, apres qu'ils eurent passé toute la nuit dans les tourmens.

Quelques iours apres dans un grand conseil, où estoient assemblez les anciens & les guerriers, ie leur fis un present de deux brasses de pourcelaine, pour me conjouïr avec eux de l'heureux succez de leur derniere guerre : car il est à propos qu'ayant à vivre parmy ces Barbares, ie leur marque la part que ie prends à leur ioye & à leur tristesse, afin qu'ayant ménagé leur amitié, ie puisse

plus aisément les engager dans mes ſentimens, & les convertir.

I'exhortay en ſuite les ieunes gens à ſuivre l'exemple des anciens, qui avoient déja renoncé au ſonge, & à tout ce qui eſtoit deffendu par la loy de Dieu. Les anciens me renouvellerent leurs promeſſes, & me donnerent aſſeurance qu'ils porteroient la ieuneſſe, qui depuis peu de iours eſtoit revenuë de la guerre, à ſe conformer à tout ce que i'avois arreſté avec eux dans leurs conſeils.

Mais depuis ce temps-là, le ſuccez de ces guerres quelque peu conſiderable qu'il fuſt, leur a tellement enflé le courage, qu'ils en ont paru moins dociles & moins traitables pour toutes les choſes de la Foy : & il eſt hors de doute que le plus grand obſtacle qu'elle ayt en ces païs, c'eſt la corruption de ces ieunes guerriers : comme ils ſont toute la force & tout l'apuy de leur Nation, ils donnent aiſement la loy aux autres, & leur mauvais exemple a toûjours des ſuites tres-funeſtes. Les anciens meſme qui devroient ſe ſervir de toute l'autorité que leur donne leur âge, & leur experience,

pour regler cette ieunesse débauchée, y entretiennent souvent ces desordres, ou en flatant le mal, ou en le dissimulant: & ce qui est encore de plus deplorable, c'est que quelques-uns n'ont pas gardé cette année dans les occasions toute la fidelité qu'ils m'avoient protestée. Il s'en est mesme trouvé qui voyant que le devoir d'un Chrestien les engageoit en beaucoup de choses qui leur estoient bien rudes, & qu'il falloit ou cesser d'estre adonné à l'yvrognerie, aux debauches & aux superstitions, ou ne pas embrasser le Christianisme, ont esté assez lâches pour se degouster d'une loy qui proscrivoit tous leurs plaisirs.

I'appris qu'un ancien avoit fait un festin de debauchés, quoy qu'en suite il m'ait protesté que i'en avois esté mal informé: qu'un autre avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique, & que deux en suite avoient dit en plein conseil, qu'il ne falloit plus souffrir que ie leur parlasse de la Foy, & de quitter leurs anciennes coustumes. Tout cela me fit resoudre de leur en faire mes plaintes. Garakonkié approuva fort mon des-

ſein, & me dit que ie ne l'epargnaſſe pas luy-meſme : & qu'apres leur avoir reproché publiquement leur inconſtance, ie leur fiſſe preſent d'un collier de pourcelaine, pour les porter à ſe rendre dignes par leurs actions du nom de Chreſtien, pour lequel ils faiſoient paroiſtre tant d'inclination ; & à perſuader meſme aux peuples vers leſquels ils eſtoient deputez, de reconnoiſtre & d'adorer le vray Dieu.

Ie fis donc ſonner la Cloche, pour avertir les anciens de me venir trouver : & comme ils furent tous aſſemblez chez-moy, ie leur dis que ie leur parlois de la part de Dieu, de noſtre grand Roy, & de Monſieur noſtre Gouverneur, qui les exhortoient d'embraſſer la Foy Chreſtienne ; Que c'eſtoit pour leur bien, & non pas pour mes intereſts, que ie les portois à faire le bien & fuir le mal ; Que tandis que Dieu me donneroit de la voix ils devoient s'attendre à n'eſtre pas ſeulement avertis de leur devoir, mais repris auſſi de leurs fautes : & qu'au reſte ils ne devoient pas le trouver mauvais: qu'il eſtoit de noſtre devoir d'en agir ainſi, puis que nous eſtions les Predicateurs

de la verité, & les dispensateurs de la parole de Dieu; Ie commençay donc par reprendre Garakonkié, de quelque foiblesse qu'il avoit fait paroistre l'an passé: car il ne meritoit que des loüanges pour cette année, & il s'est montré aussi ferme pour les interests de Dieu, & pour ceux des François, que ie le pouvois souhaitter. En suite ie blâmay hautement l'impieté de celuy qu'on disoit avoir fait un festin de debauchez; & ie finis par l'autre qui avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique.

Mes reproches furent suivies d'un present que ie fis aux Ambassadeurs, pour les exhorter de ne rien relâcher de la resolution qu'ils avoient prise de renoncer à toute superstition, & de porter mesme les peuples vers lesquels ils estoient deputez, à se declarer ouvertement pour la Foy, & à proscrire tous les desordres qui les empeschent de se procurer ce bonheur.

Les anciens parurent d'abord un peu surpris de la liberté que ie m'estois donnée de les quereller, bien qu'ils ne me témoignassent pas en estre choquez: Ils

ne me donnerent pas neantmoins toute la ſatisſaction que i'en avois eſperé : car ayant eſté quelque temps partagez ſur le ſuiet de la Feſte qu'ils nomment Onnonhoüaroia, que ie voulois empeſcher, parce qu'elle eſt la ſource d'une infinité de deſordres, enfin ceux qui l'opiniaſtroient à vouloir qu'elle fuſt celebrée, s'eſtant joints à toute la ieuneſſe, l'emporterent ſur ceux qui eſtoient bien intentionnez.

Du reſte on me répondoit que ie parlerois quand ie le iugerois à propos: & pour le collier de pourcelaine que i'avois preſenté afin qu'ils invitaſſent les autres Nations à la Foy ; l'on me dit que i'en aurois réponſe lorſque ceux qu'ils envoioiēt en Ambaſſade, en ſeroient de retour. Mais i'ay ſceu que quelques-uns de ces Ambaſſadeurs ne firent rien de ce que ie leur avois demandé, & qu'il n'y eut quaſi que Garakonkié, qui porta dans Onneiout & dans Agnié les intereſts de la Foy Chreſtienne, avec toute la fermeté & tout le zele imaginable.

Si ie me fiois à leurs réponſes, i'aurois ſuiet d'eſperer qu'ils ſeroient bien-toſt Chreſtiens: mais il faut qu'ils ſoient aupa-

ravant assuietis, & tout à fait humiliez; sans cela il n'y a guere ny d'esperance pour le Christianisme, ny de seureté pour la paix.

Nostre petite Eglise est composée d'un assez grand nombre de Chrestiens, qui sont presque tous, ou des Hurons, ou de quelque autre Nation que les Iroquois ont destruite. Nous y avons aussi quelques naturels du païs, qui ont receu le Baptême par ceux de nos Peres qui estoient établis icy avant les troubles. I'admire à l'égard des uns, les routes écartées & secretes par lesquelles la providence de Dieu les a conduits pour leur faire connoistre le souverain bien: dans les autres, la force merveilleuse de la grace du Baptesme à les conserver dans la pureté de la Foy, & dans l'innocence des mœurs au milieu d'vne corruption si generale. Il paroist en eux un certain caractere de pieté, & vne conduite si sainte, qu'on voit bien que Dieu les anime de son esprit, & qu'il les forme de sa main. Leur assiduité à se trouver dans la Chapelle pour y faire la priere publique, lors qu'ils y peuvent venir, & leur fidelité à s'en acquiter dans les

Cabanes

Cabanes, ou dans les champs, lors que la neceſſité, le travail, ou la vieilleſſe les empeſche de pouvoir venir à l'Egliſe, ſurpaſſe tout ce qu'on en peut dire.

Nous avons entr'autres vne Cabane toute Chreſtienne, & toutes femmes Hurones, qui s'eſtoient venuës autrefois eſtablir dans ce païs, lors que nos Peres y demeuroient; & qu'on peut dire eſtre de triſtes reſtes de la trahiſon & de la cruauté de nos Iroquois. Elles ſe ſont toûjours conſervées parmy tous les deſordres de ce païs, dans vne regularité & vne innocence qui charme nos Barbares; & Dieu qui veille ſans ceſſe ſur ceux qui le ſervent avec fidelité, pour couronner meſme dés cette vie la vertu de ces bonnes Chreſtiennes, les a protegées contre les attaques des maladies contagieuſes: de maniere qu'au temps qu'elles faiſoient d'eſtranges ravages aux environs de leurs Cabannes, iamais elles ne leur ont fait de mal. On peut dire que comme ces Huronnes ayant fait autrefois partie de l'Egliſe de Quebec, & qu'elles ont eſté dans le ſein de la pieté; elles ont eu ſoin de ſe former & de s'eſtablir ſi

ſolidement dans la pratique de toutes les vertus, que ny les peines de l'extréme pauvreté, où ſouvent elles ſe trouvent, ny le mauvais exemple des Idolatres, ny tous les efforts du Demon n'ont iamais pû les ébranler, ny les porter à faire une ſeule demande contre ce qu'elles devoient à Dieu.

I'ay baptiſé quarante perſonnes, dont la plus part ſont de petits enfans, ou des moribonds. Il en eſt mort quatorze, avec deux autres enfans baptiſez par le Pere Garnier, lors qu'il eſtoit icy, & quelques adultes baptiſez par nos Peres.

I'oubliois de rapporter une action toute ſainte d'une petite fille âgée ſeulement de ſept ou huit ans. Elle m'apporta peu de iours avant Noël, vne petite cruche pleine d'huile, me diſant qu'elle en vouloit faire un preſent à Noſtre Seigneur; & qu'elle me prioit de l'employer à la lampe qui brûle devant l'Autel. Ie luy demanday ſi cette huile eſtoit à elle. Elle m'aſſura qu'elle luy appartenoit, & que c'eſtoit-là tout ſon threſor. I'acceptay ſon offrande, & ie la preſentay

au petit IESVS, le iour de Noël, & ie ne doute point que ce preſent ne luy ait eſté beaucoup plus agreable que tout l'or des riches du ſiecle. Elle euſt bien ſouhaité que ie l'euſſe baptiſée avec les autres petits enfans, à qui ce meſme iour ie conferay ce Sacrement: mais ie luy dis que ie ne pouvois pas encore luy faire cette grace, parce que ſa mere ne venoit pas à la Priere: Ie l'exhorte aſſez, me dit cet enfant, en gemiſſant de la dureté de ſa mere; Ie luy dis que les anciens prient, mais elle s'opiniaſtre toûjours à ne le vouloir pas faire. Elle l'a neantmoins depuis quelque temps, aſſez ſouvent amenée iuſqu'à la Chapelle, & il y a lieu d'eſperer que la mere & la fille ſeront un iour tout à Dieu.

Nos anciens ont tenu icy pluſieurs fois le conſeil ſur ce que ie leur avois parlé d'envoyer quelques deputez à Montreal, pour aſſiſter au conſeil qui ſe devoit tenir dans le deſſein de ratifier & de bien eſtablir la paix entre eux & les Algonquins: d'autant qu'on apprehendoit quelque rupture. On reſolut de le faire, d'envoyer meſme quelques-uns de leurs

gens à Tsonnontoüen, pour obliger les anciens de cette Bourgade à se joindre à nos deputez ; ils eurent aussi ordre de les prier de la part de toute la Nation, de ne plus faire d'actes d'hostilitez dans le païs des Outaoüaks, & de donner les mesmes advis en passant par Goiogoüen. On m'assura en mesme temps, qu'au premier iour il en partiroit d'autres, pour porter la mesme nouvelle aux Onneiouts & aux Agniés. Garakonkié me dit qu'il faisoit estat de partir dans six iours, & qu'il attendroit les autres Nations Iroquoises sur le chemin, pour alles toutes de compagnie.

Nos Onnontaguez m'ont prié d'écrire en leur faveur à Onnontio ; ce que i'ay fait avec ioye, parce que i'ay eu cette année tout suiet d'estre satisfait de leur conduite, & de la bonté avec laquelle ils m'ont traité. Mais s'ils meritent quelques loüanges, on peut dire que Garakonkié seul doit estre plus estimé & plus consideré que tous les autres. Il faut avoüer que c'est un homme incomparable, il est l'ame de tout le bien qui se fait icy: il y soûtient la Foy par son

credit ; il y maintient la Paix par ſon autorité : il ménage les eſprits de ces Barbares avec vne adreſſe & une prudence qui égale celle des plus ſages de l'Europe : il ſe declare ſi hautement pour la gloire & pour l'intereſt de la France, qu'on peut iuſtement l'appeller le Protecteur de cette Couronne en ce païs. Il a un zele pour la Foy comparable à celuy des premiers Chreſtiens : enfin il ſçait ſe conduire de ſorte, qu'il ſe ſoûtient toûjours dans l'éclat & dans l'autorité que luy donne ſa Charge de Capitaine general de cette Nation, & qu'il ne s'en ſert que pour faire du bien à tout le monde. I'eſpere un bon ſuccez de ce voyage, & s'il nous eſtoit auſſi aisé d'exterminer l'yvrognerie de tout ce païs, qu'il le ſera à Monſieur noſtre Gouverneur d'affermir la Paix entre l'Iroquois & l'Algonquin, nous verrions bien-toſt nos Barbares ſe faire Chreſtiens.

Il n'eſt pas poſſible de conceuoir de combien de deſordres & de maux ces debauches ſont accompagnées. Il n'eſt rien icy de plus ordinaire que de voir par les ruës & dans les cabannes, des

hommes pris de vin ; & ce qui est de plus deplorable, c'est qu'ils n'ont plus de honte d'un vice si infame, & qu'estant abrutis par ces excez, ils se rendent presque tous incapables d'estre instruits dans la Foy.

Quelque deplaisir que i'aye de voir un mal si universel, & si dangereux pour le salut de ces pauvres ames : ie tâche de me consoler par cette pensée, que plus on trouvera icy d'obstacles au Christianisme, & plus il y aura à travailler : & que Dieu couronne les peines & les soins d'vn Missionnaire plustost que ses succez.

I'espere neantmoins beaucoup de la resolution qu'ils ont prise de quitter leurs superstitions, & de l'inclination qu'ils témoignent avoir pour la Foy Chrestienne. Ils ont soin de me faire apporter les petits enfans malades dans la Chapelle; ils me font prier Dieu sur eux, quand ils sont nouvellement nés, pour les consacrer au Seigneur du Ciel & de la terre. Ils sont bien aises qu'on les anime, & qu'on les reveille de l'assoupissement & de l'insensibilité que l'yvrognerie leur

cauſe. Ils ſont ravis quand ils entendent la Cloche qui les appelle à la Priere, & ſi i'obmets de ſonner, ils m'en font des reproches.

En un mot, tout le monde paroiſt icy fort porté pour embraſſer l'Evangile : & il ne reſte à ces pauvres Barbares pour ſe rendre dignes du ſaint Baptême, qu'à renoncer à des vices auſquels beaucoup de Chreſtiens s'abandonnent apres le Baptême. Ie puis dire que cette Miſſion eſt la moins rude de toutes celles des Iroquois : & le ſeul déplaiſir que i'y ay, c'eſt de ne trouver pas ces occaſions de ſouffrir pour Dieu, que ie m'eſtois perſuadé y devoir rencontrer.

Mon Reverend Pere,

Voſtre tres-humble & obeïſſant ſerviteur en N. S.
PIERRE MILLET.

d'Onnontagué ce 15.
Iuin 1670.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Saint Ioseph à Goiogoüen.

CETTE Mission est dans une quatriéme Nation d'Iroquois, dont le Pere de Carrheil a le soin. Nous en connoistrons l'estat, par un extrait des chosses les plus remarquables que nous avons tiré d'une de ses lettres, qui est du mois de Iuin 1670.

Cette Nation n'a que trois Bourgs. Goiogoüen, à qui nous avons donné le nom de Saint Ioseph, Patron de toute la Mission; Kiohero, que nous nommons Saint Estienne; &Onnontaré, qui s'appelle le Bourg de Saint René. Voicy comme le Pere en parle.

I'ay baptisé depuis l'Autonne dernier vingt cinq enfans, & douze adultes : le Ciel en a pris une bonne partie; & entre autres neuf enfans, dont le salut est asseuré. La Providence toute aimable de

Dieu m'a paru ſi viſible ſur quelques-uns, dont ie n'eſperois quaſi rien, que ie l'ay appris par ma propre experience, qu'un Miſſionnaire ne doit iamais deſeſperer de la converſion de perſonne, quelque reſiſtance à la Grace qu'il puiſſe trouver dans ſon eſprit.

I'avois comme il me ſembloit, employé fort inutilement mon temps, mes peines & mes ſoins, pour gagner à Dieu un homme & une femme déja fort avancez en âge, & qui ne pouvoient pas encore vivre long-temps. Ces cœurs n'avoient que de la dureté pour les choſes du Ciel. La Foy & le Baptême leur donnoient de l'horreur, en ce qu'ils croyoient que l'un & l'autre ne ſervoit qu'à avancer le temps de leur mort. Car c'eſt une opinion qui eſt receuë de la pluſpart de ces peuples, & qui leur paroiſt fondée ſur l'experiẽce qu'ils diſent avoir, que depuis plus de trente ans, que nos Peres travaillent à la converſion des Sauvages du Canada, on a remarqué que les familles, & les Nations entieres qui ont embraſſé la Foy, ſe ſont veu quaſi auſſi-toſt deſolées & eſteintes, qu'elles

ont esté Chrestiennes ; & que la plus grande partie de ceux à qui on a conferé le saint Baptême sont morts peu de temps apres l'avoir receu. Ces pauvres gens se laissent preoccuper à tel point sur ce suiet, par la crainte & par les artifices du Demon, qu'ils ne considerent pas que l'extremité de la maladie, & de la mort prochaine dont nous voyons une personne estre menacée, est ce qui nous porte à la baptiser ; & qu'ainsi le Baptéme ne peut pas estre la cause de leur maladie, ny de leur mort. Cette erreur commune effrayoit tellement ces deux pauvres Sauvages ; que non seulement ils ne vouloient pas entendre parler du Baptême pour eux, mais qu'ils ne nous permettoient pas mesme d'approcher de leurs amis, lorsqu'ils estoient malades. Neantmoins quand ils se sont veus l'un & l'autre frappez d'une maladie mortelle, ils ont cherché nos instructions, ils ont demandé le Baptême avec tant d'ardeur & d'empressement, qu'il n'a pas esté possible de le leur refuser. Dieu sçait bien ménager en faveur de ses Predestinez, les momens favorables, où ses gra-

ces doivent infailliblement operer.

La personne de tout le païs, qui m'a donné le plus de peine pour son Baptême, & en suite le plus de consolation, est une femme de Tsonnontoüen qui estoit malade depuis neuf ou dix mois. La quantité extraordinaire de personnes qu'elle avoit veu mourir, depuis que le Pere Fremin y estoit arrivé, tant d'hommes que de femmes & d'enfans, & le bruit qui couroit par tout qu'il estoit uniquement l'auteur d'une desolation generale, & que par ses sortileges, sa magie & ses empoisonnemens il portoit la mort par tout où il alloit; avoit donné à cette femme une telle horreur de nos personnes, & de nos remedes, de nos instructions & du Baptême, que ie ne pouvois avoir aucun accez aupres d'elle, ny trouver l'occasion de luy parler de son salut: elle avoit mesme communiqué cette aversion à tous ceux qui estoient dans la mesme Cabanne, leur disant qu'ils estoient morts, s'ils me laissoient approcher d'eux. Elle les avoit intimidez de telle sorte, qu'aussitost que i'entrois dans la Cabanne tout le monde demeuroit

dans un profond ſilence, & ne me regardoit que d'un œil affreux, ſans vouloir ny m'écouter, ny me faire aucune autre réponſe, ſinon que i'euſſe à ſortir au pluſtoſt : & comme elle eut changé de Cabanne, & que par bonheur elle fut allée demeurer avec des perſonnes qui m'eſtoient tres-affectionnées, elle conſerva touſiours dans ſon cœur une furieuſe averſion de moy juſqu'à l'extremité ; & me regardoit touſiours comme un homme empeſté, qui portois un poiſon mortel avec moy, & qui l'inſpirois par les yeux & par les oreilles. Mais plus cette pauvre femme avoit d'averſion, pour moy, plus N. S. me donnoit de charité pour elle, & i'eſperois ſon ſalut, meſme contre toute eſperance, & quoy que ie n'y viſſe aucune ouverture. Nuit & iour ie penſois à elle, & la recommandant à Dieu, & à ſon Ange gardien, & à celuy qui a ſoin de moy, & à ceux qui veilloient pour le ſalut des perſonnes qui eſtoient aupres d'elle. La nuit de ſa mort ie me ſentis fortement inſpiré de dire la Meſſe uniquement pour elle. Ie le fis en proteſtant à Noſtre Seigneur

qu'il n'y avoit rien au monde que ie ne luy ſacrifiaſſe, pourveu qu'il me vouluſt accorder cette ame, pour le ſalut de laquelle il avoit mille fois plus donné, que ie ne pouvois luy offrir ; puiſqu'il l'avoit rachetée de ſon ſang & de ſa vie. Apres ma Meſſe ie l'allay viſiter cinq ou ſix fois : mais le Demon l'entretenoit touſiours dans le funeſte aveuglement où elle eſtoit ; elle me regardoit touſiours avec un œil de colere & d'indignation, & me chaſſoit au pluſtoſt du lieu où elle eſtoit. Vne fois meſme ſon reſſentiment luy donnant des forces dans ſon extreme foibleſſe, elle prit un de ſes ſouliers & me le ietta à la teſte. Ie la quittay, & ſortis de ſa Cabanne : Mais Dieu qui vouloit ſauver cette ame, me preſſa de rentrer auſſi-toſt, & m'inſpira de faire en ſorte, qu'en parlant tout haut à quelques perſonnes de cette maiſon, & leur diſant toutes les choſes dont ie voulois inſtruire la malade, comme ſi c'euſt eſté pour eux, elle conçeuſt & apprehendaſt fortement le mal-heur eternel des damnez en enfer, dont elle eſtoit menacée, & fuſt tou-

chée du bon-heur infiny du Paradis, qu'elle pouvoit meriter avec tant de facilité. Ie me servis de cette adresse, & parlay devant elle à d'autres personnes de toutes ces choses, ausquelles j'adioustay quelques considerations sur les misericordes de IESVS-CHRIST Fils de Dieu, & fait Homme pour nous sauver; luy faisant entendre qu'il auroit un amour eternel pour elle, si elle avoit recours à luy avec confiance. Ie passay ainsi la iournée sans pouvoir rien gagner sur son esprit. Enfin i'y retournay le soir comme pour la derniere fois: mais ce fut aussi la premiere que i'entray dans son cœur. Ie ne luy parlois plus que des yeux, la regardant avec douceur, témoignant estre sensiblement touché de son mal, & tâchant de luy rendre quelques petits services pour la soulager. Ie m'aperçeus qu'elle n'avoit plus pour moy tant d'aversion, & qu'elle commençoit de me souffrir: mais Dieu se servit d'vne brave femme qui l'assistoit pour achever de la gagner à luy: Il est temps luy dit-elle, que tu écoute ce que ce Pere te veut enseigner, afin que tu sois bien-heureuse durant toute l'eterni-

té. I'en ſuis contente, répondit la malade; qu'il m'inſtruiſe ie l'écouteray volontiers. En effet elle m'écouta avec vne attention & vne docilité admirable; elle adioûta foy à toutes les veritez que ie luy enſeignay: & comme ie voulus luy faire dire quelques prieres. Tu vois bien, mon frere, me dit-elle, que ie ne puis plus preſque parler, mon mal m'acable la poitrine, & m'étouffe la voix: mais ie te prie de croire que mon cœur dit tout ce que tu dis, & ce que ma langue ne peut dire. Baptiſe-moy au plûtoſt, ie veux mourir Chreſtienne afin que IESVS aye pitié de moy. Ie la baptiſay ſur l'heure; & la meſme nuit Dieu l'apella au Ciel. O que nous ſommes bien payez de toutes nos peines par ces ſortes de converſions merveilleuſes; & qu'un Miſſionnaire eſt heureux, lors qu'atendant de Dieu ce qui paroiſt impoſſible à ſa foibleſſe, il éprouve combien ſont veritables ces paroles de l'Evangile, Dieu peut faire naiſtre de ces pierres meſme des enfans d'Abraham; c'eſt à dire faire des Predeſtinez de ces cœurs durs & impenetrables à ſa grace.

I'advoüe que ce m'eſt vne conſolation

bien ſenſible de nous voir preſentement environnez de tant de ſepulchres de ſaints, dans un lieu où en arrivant, ie n'avois veu que des tombeaux de reprouvez: & comme ce ſpectacle de morts a eſté la premiere veuë qui m'affligea lors que i'arivay icy, ainſi c'eſt maintenant la penſée qui me donne le plus de ioye.

Dés le premier Hyver que ie fus dans ce Bourg, Dieu m'avoit fait la grace de donner le Bapteſme à deux bonnes femmes, dont l vne m'avoit appellé expres pour la baptiſer le iour de la Purification: elles ont ſurveſcu vne année entiere à leur Bapteſme, & comme elles ont eſté fideles à leurs promeſſes, & frequenté la Priere & les Sacremens avec ferveur, ie ne doute point qu'elles n'aiẽt acrû le nombre des Predeſtinez dans le Ciel.

Vn Chreſtien & vne Chreſtienne de l'ancienne Egliſe des Hurons m'ont auſſi comblé de conſolation, ayant eſté témoins de la pureté de leur foy & de leurs mœurs, iuſqu'à la mort, à laquelle ils ſe ſont ſaintement diſpoſez par l'vſage des Sacremens de l'Egliſe.

Lorſque ie commençay de faire icy mes

mes Catechiſmes comme i'apprehendois de ne trouver perſonne qui me vouluſt répondre en public, i'inſtruiſis auparavant quelques enfans en particulier; afin de m'en ſervir pour inſtruire les autres par leur exemple, de la maniere dont il falloit répondre : mais ie fus bien ſurpris lorſque ie vis trois ou quatre femmes des plus âgées ſe lever les premieres, & prevenir les enfans pour me répondre. Dés le premier iour nous y comptaſmes quatre-vingts huit perſonnes, ſans ceux qui écoutoient à la porte, & qui eſtoient en grand nombre. Vn iour ayant expliqué la creation du monde, & le nombre des années que nous comptons depuis ſon commencement iuſqu'à nos temps, & pour le leur faire comprendre plus aiſement, l'ayant marqué ſur de petites pierres qui me ſervoient comme de iettons; comme ie craignois que cela ne les embrouillaſt & qu'ils ne puſſent pas bien repeter cette ſupputation, un guerrier ſe leva tout d'un coup de ſa place, & repeta fidelement ce que ie leur avois dit ; mais il ne manqua pas de me demander comme en payement,

le prix que ie donne aux enfans lorſqu'ils répondent bien.

I'ay fortement combatu leurs ſuperſtitions, & particulierement la Divinité du Songe, qui eſt le principe de toutes leurs erreurs, & comme l'ame de leur Religion; i'ay cependant reconnu deux choſes en le combatant.

La premiere, que ce n'eſt pas à proprement parler le Songe qu'ils adorent comme le Maiſtre de leur vie, mais un certain des Genies qu'ils appellent Agatkonchoria, leſquels à ce qu'ils penſent leur parlent quelque fois dans le ſommeil, & leur commandent d'obſerver exactement leurs ſonges. Le principal de ces Genies eſt Taronhiaouagon, qu'ils reconnoiſſent comme une Divinité, & auquel ils obeïſſent comme au grand Maiſtre de leur vie: & lorſqu'ils parlent du ſonge comme d'un Dieu, ils ne veulent pas dire autre choſe, ſinon que c'eſt par luy qu'ils connoiſſent les volontez de Dieu; & ce qui eſt neceſſaire à la conſervation de leur vie, & que l'accompliſſement des choſes qu'ils ont veu en ſonge, eſt un moyen qui contribuë à l'eſta-

bliſſement de leur ſanté, & de leur fortune. Ils donnent auſſi quelque fois ce meſme nom de Maiſtre de leur vie, à l'obiet de leur ſonge; par exemple à une peau d'ours, ou à une peau de cerf, & à d'autres choſes ſemblables qu'ils auront veuës en dormant, parce qu'ils les enviſagent comme des remedes auſquels Dieu a attaché le bonheur d'une longue vie: & en effet ils ont un ſoin merveilleux de les conſerver dans cette veuë: & lorſqu'ils ſont malades ils s'en couvrent, ou ils les mettent aupres d'eux, pour ſe deffendre contre les attaques du mal.

La ſeconde choſe que i'ay reconnu en combatant l'obeïſſance qu'ils rendent à leurs ſonges, c'eſt que ne pouvant pas concevoir la maniere dont l'ame opere durant le ſommeil, lorſqu'elle leur repreſente des obiets éloignez, & abſens, ils ſe perſuadent que l'ame quitte le corps lorſqu'il eſt endormy, & qu'elle va elle meſme chercher les obiets en ſonge aux lieux où ils les voient, & qu'elle retourne dans ſon corps vers la fin de la nuit lorſque tous les ſonges ſe diſſipent.

Pour refuter des erreurs si grossieres ie leur faisois trois sortes d'interrogations. 1. Ie leur demandois si le corps de ceux qui songeoient estoit mort, ou vivant. Il est vivant, me disoient-ils: C'est donc son ame qui le fait vivre, leur repliquois-ie: car si elle estoit sortie du corps, il seroit mort; & ainsi il n'est pas vray que l'ame quitte le corps dans le sommeil.

2. Dites-moy, leur disois-ie, est-ce avec les yeux que nous voyons les choses qui se representent à nous dans nos songes? comme par exemple un ennemi qui viendra m'attaquer; un amy que ie rencontreray dans le chemin, un cerf que ie poursuivray à la chasse? Ce ne peut estre avec les yeux que nous voyons pour lors, me disoient-ils: car durant le sommeil nos yeux sont fermez, & couverts de tenebres, ils ne voyent rien. C'est donc nostre ame, leur repliquois-ie, qui nous fait voir pour lors, ce que nous voyons dans nos songes: & par consequent il faut qu'elle nous soit presente, & qu'elle soit dans nostre corps lorsque nous dormons, de mesme que nos yeux

ſont à noſtre teſte, & dans leur place ordinaire, lorſque par leur moyen nous voyons les obiets qui ſe preſentent à nous durant le iour.

3. Ma troiſiéme interrogation eſtoit celle-cy. Si l'ame ſort du corps durant le ſommeil, où va-t-elle ? va-t-elle en guerre dans le païs ennemy ? va-t-elle à la chaſſe dans les foreſts ? que fait-elle durant ſon abſence ? avez-vous iamais trouvé à voſtre réveil, ou une chevelure de vos ennemis qu'elle ait miſe entre vos mains, & qu'elle vous euſt apportée de cette guerre ? ou un ours ſur voſtre natte, qu'elle vous euſt tué à cette chaſſe pendant voſtre ſommeil. Souvent en meſme temps ie me vois & en France, au delà da la mer, & icy parmy vous : mon ame eſt-elle en meſme temps, & icy, & en France ?

Ils n'avoient point de repartie à ces demandes, & ils demeuroient convaincus de leurs erreurs.

Il n'eſt pas ſi facile de leur faire comprendre la maniere dont ſe forment les Songes, & comme les images de ce que nous voyons par les ſens, s'impriment

dans nostre imagination, & se representent à nostre esprit pendant le sommeil. I'ay tâché toutefois de leur expliquer ces choses-là d'une maniere assez sensible, en comparant l'ame lorsqu'elle se souvient hors du sommeil des choses passées & éloignées, avec elle-mesme, lorsqu'elle se les represente dans le sommeil. Vous sçavez bien, leur disois-ie, que nostre ame se ressouvient durant le iour de ce qui s'est passé depuis long-temps, & dans les lieux fort éloignez de nous. N'est-il pas vray que presentement elle vous represente le païs des Andastogués & des Outaoüaks, Quebec & Montreal, à ceux de vous autres qui y ont esté comme si vous y estiez maintenant? Vostre ame n'est pas sortie hors de vostre corps pour y aller, car vous estes encore en vie; & elle n'a point passé pour cela la grande Riviere, & n'a point fait aucun voyage. La mesme chose arrive durant les songes de la nuit: Mais encore, leur disois-ie, pourquoy la representation des obiets qui se fait dans nostre ame pendant le sommeil, seroit-elle plustost le Maistre de nos vies, que l'image des

mesmes obiets qui se depeint dans la mesme ame hors le sommeil ? car ce qui s'appelle un souvenir durant le iour, on le nomme un songe pendant la nuit.

Ie leur demandois en suite si les enfans qui sont encore dans le ventre de leur mere n'avoient pas quelqu'un qui fust Maistre de leur vie. Oüy, disoient-ils. Or il n'est pas possible que ce soit le Songe, leur disois-ie: car ils ne peuvent pas encore en avoir : en effet à quoy songeroient-ils ? à des cousteaux ? à des haches ? à des espées, & à des choses semblables ? Ils n'en ont iamais veu. Ce n'est donc pas le Songe qui est le Maistre de leur vie avant leur naissance, ny mesme long temps apres qu'ils sont venus au monde, puisqu'ils sont plusieurs années avant que d'avoir aucun songe ? il faut donc qu'ils ayent un autre Maistre de leur vie, & un autre Dieu que le Songe durant tout ce temps-là ? Mais lorsqu'ils commencent de songer la premiere fois, leur songe ne peut faire en sorte que celuy qui estoit auparavant le Maistre de leur vie, cesse de l'estre : ils ne sçauroient le degrader, ny luy oster cette qualité

& ce pouvoir qu'il avoit ſur cet enfant, avant qu'il euſt des ſonges. Il continuë donc de l'eſtre comme auparavant : & ainſi il eſt leur Maiſtre avant leur naiſſance, & quand ils ne ſongent pas encore : il eſt leur Maiſtre apres leur naiſſance, & quand ils ſongent : il l'eſt également au temps de leur ieuneſſe, & de leur vieilleſſe, & enfin iuſques à leur mort, & meſme apres leur mort : & ſçachez que ce Maiſtre dont le pouvoir eſt immuable & eternel, eſt le Dieu que nous adorons, qui nous recompenſe, ou qui nous punit ſelon nos merites. Ce n'eſt pas le ſonge, qui ſouvent comme vous experimentez tous les iours, ne vous ordonne que des choſes impies & déraiſonnables, & qui vous a trompé cent fois en voſtre vie. Ces Barbares montrent qu'ils ſont capables d'écouter la raiſon, & de penetrer ſes lumieres dans toute leur pureté : car quelques-uns des plus éclairez advoüoient qu'ils eſtoient convaincus de ce que je leur diſois, & qu'ils revenoient de la vanité de leurs ſonges.

Les penſées de tous ces peuples ne les portent qu'à la chaſſe, ou à la guerre :

Ce ne ſont parmy eux que partis de vingt, de trente, de cinquante hommes; de cent, & quelque fois de deux cens; rarement ils vont iuſqu'à mille dans vne ſeule troupe : & ces brigades ſe partagent pour aller en queſte; les uns des hommes, & les autres des beſtes : ils font la guerre pluſtoſt en voleurs, qu'en ſoldats : & leurs expeditions ſe font plutoſt par des ſurpriſes, que par des iuſtes batailles. Ils mettent toute leur gloire à revenir accompagnez de captifs, d'hommes, de femmes & d'enfans : ou chargez des chevelures de ceux qu'ils out tuez dans le combat.

Au reſte on peut dire qu'il n'y a rien de plus contraire à nos Miſſions, que les victoires qu'ils emportent ſur leurs ennemis, parce qu'elles les rendent inſolens, & qu'il n'eſt rien de plus ſouhaitable pour l'avancement du Chriſtianiſme en ce païs, que l'humiliation de ces eſprits qui ne reſpirent que le ſang & le carnage; qui font gloire de tuer & de brûler des des hommes, & dont le cœur brutal & emporté à des oppoſitions ſi formelles au cœur doux & humble de IESVS-CHRIST.

Nous avons passé l'hyver dernier assez paisiblement, & hors de la frayeur où nous iettent pour l'ordinaire les entreprises de Gangastogué, qui estant ennemy de cette Nation, avoit envoié dés l'automne un Ambassadeur avec trois colliers de pourcelaine, pour traiter de paix. Il a esté iusqu'au mois de Mars attendant toûjours réponse pour s'en retourner. Mais ceux d'Onnontagué estant allez en guerre cét hyver vers Andastogué, & en ayant amené huit ou neuf prisonniers, en presenterent deux aux Habitans d'Oiogoüen, avec quarante colliers, pour les porter à continuer la guerre contre l'Andastogué. En suite dequoy l'on cassa la teste à ce mal-heureux Ambassadeur, qu'on retenoit depuis cinq ou six mois, & qui croyoit estre à la veille de son depart. Son corps fut brûlé apres sa mort, & un de ses nepveux qui l'avoit accompagné, receut le mesme traitement de ces Barbares qui ne s'embarassent guere du droit des gens; & qui n'ont point de foy, qu'autant qu'il est de leur interest de la garder. Nous pouvons dire que nous sommes parmy eux comme de perpetuel-

es victimes, puis qu'il n'est point de iour où nous ne soyons en danger d'estre massacrez : Mais c'est aussi ce qui fait le comble de nostre ioye, & le motif de nos plus pures consolations.

CHAPITRE IX.

De la Mission de saint Michel à Tsonnontoüen.

LE Pere Fremin superieur des Missions Iroquoises, a pris pour son partage le soin particulier de cette Mission de saint Michel qui a quatre Bourgs: l'un desquels il a confié au Pere Garnier son compagnon, & s'est reservé pour luy la conduite des trois autres. Nous sçaurons l'estat de cette Mission par les lettres qu'il en a écrit au R. Pere le Mercier superieur des Missions de la Nouvelle France.

Lettre du Pere Fremin.

NOs Missions Iroquoises firent l'année derniere 1669. des progrez fort

considerables. Nous y commençâmes à prescher l'Evangile à Tsonnontoüen, où il y a plus de monde que dans les quatre autres Nations d'Iroquois Inferieurs.

Lors que i'arivay icy sur la fin de l'année 1668. i'y fus tres-bien receu : mais vne espece de contagion estant survenuë en mesme temps, desola à tel point tout le païs, que toute mon occupation fut de visiter incessamment les cabanes, pour instruire & pour baptiser les malades qui estoient à l'extremité. Il plût à Dieu de benir mes petits travaux, de sorte qu'en peu de mois ie baptisay plus de six vingt personnes, presque toutes adultes, dont plus de quatre-vingt dix moururent un moment apres le Baptesme. Mais comme i'estois seul, & que ie ne pouvois estre en mesme temps en plusieurs lieux, plus de cent cinquante moururent en des cartiers fort éloignez d'icy, où ils estoiẽt occupez, les vns à la pesche, & les autres à la chasse.

Vne necessité si pressante m'obligea de demander du secours, & de prier le Pere Garnier qui estoit à Onnontagué, de venir m'aider au plûtost; mais à son arrivée

e mal estoit déja cessé : ainsi n'ayant plus
'occupation aupres des malades, nous
ommencâmes d'annoncer l'Evangile à
e peuple, qui n'avoit iamais entendu
arler de IESVS-CHRIST : & pour le
aire avec plus de succez en divers car-
iers, le Pere Garnier prit le soin du
Bourg nommé Gandachiragou, où en
eu de temps il bastit une Chapelle qui
st tres-commode, & où l'on vient de tous
ostez à l'instruction.

Pour moy le vingt-septiéme Septem-
re 1669. i'entray dans le Bourg qu'on
omme Gandougaraé. I'y fus receu avec
outes les marques d'une ioye publique.
l y avoit déja long-temps qu'on m'y at-
endoit avec impatience.

Ce Bourg est cõposé des débris de trois
Nations differentes; qui ayant esté autres-
ois détruites par l'Iroquois, furent obli-
gées de se rendre à la discretion du vain-
queur, & de venir s'établir dans son païs.
La premiere Nation s'appelle Onnon-
ioga ; la seconde, les Neutres; & la troi-
iéme les Hurons. Les deux premieres
n'ont quasi point veu d'Europeans, ny
entendu iamais parler du vray Dieu. Pour

la troisiéme, c'est comme un ramas de plusieurs Bourgades des Hurons, qui ont tous esté instruits dans la Foy, & dont plusieurs ont esté baptisez par nos Peres avant que cette Nation florissante fust destruite par les armes de l'Iroquois.

Pendant qu'on me batissoit une Chapelle, ie commençay de visiter les cabannes, pour connoistre le monde, & principalement pour chercher les brebis égarées de l'ancienne Eglise des Hurons, & tâcher de les ramener au bercail de IESUS-CHRIST. Ces bonnes gens estoient ravis de me voir, & d'entendre parler de la Foy. Il n'estoit pas possible de satisfaire pleinement l'ardent desir qu'ils en avoient. Les uns me disoient que ce n'estoit pas assez de les faire prier Dieu, une fois par iour; les autres se pleignoient que i'employois trop peu de temps pour leur parler de Nostre Seigneur & du Paradis; quelques-uns mesme me faisoient comme des reproches de ce que ie leur en preferois d'autres, & que ie ne les visitois que les derniers. Enfin ces pauvres ames estoient si affamées & alterées de la iustice & de

leur ſalut, que i'eus de la peine à les contenter, en leur faiſant eſperer que du moment que la Chapelle ſeroit achevée, ils y trouveroient tous de quoy ſatisfaire leurs bons deſirs.

Ma viſite eſtant achevée, ie trouuay environ quarante Chreſtiens adultes, qui avoient conſervé tout enſemble & la priere, & la Foy; qui n'avoient point de part aux deſordres du païs, & qui vivoient dans toute la pureté du Chriſtianiſme; & tout le reſte de la Nation Huronne me témoigna un ſi grand empreſſement pour le ſaint Baptême, & i'ay remarqué en eux une aſſiduité ſi exacte & ſi conſtante à la priere, publique & particuliere, que j'eſpere qu'ils ſeront tous de tres-bons Chreſtiens. Vne fidelité & une conſtance dans la Foy auſſi invincible que celle des Hurons de ce païs, ne ſervira-t-elle pas au iour du Iugement à condamner la lâcheté & la corruption des Chreſtiens de l'Europe. Ces Barbares qui ne faiſoient que de naiſtre dans le Chriſtianiſme, lorſque les Iroquois les obligerent par la force de leurs armes de prendre party parmy

eux, ont neantmoins conservé si long-temps la pureté de leur Foy, au milieu de la corruption d'un peuple abandonné à toutes sortes de vices & de superstitions: & à peine estoient-ils imbus des premiers principes de la Religion Chrestienne, qu'ils se virent transportez comme dans le sejour des desordres & des abominations : & cependant tout destitués qu'ils estoient de l'assistance de leurs Pasteurs, sans avoir ny Predicateurs pour les fortifier dans la Foy, ny Confesseurs pour les reconcilier avec Dieu, ny aucun des secours exterieurs, dont l'Europe est si puissamment assistée; vivre avec une fidelité dans leurs prieres, une innocence dans leurs mœurs, une ardeur pour leur salut égale à celle des premiers Chrestiens: n'est-ce pas dequoy confondre un iour la foiblesse & l'infidelité de tant de Catholiques qui se corrompent & se perdent iusques dans les sources mesmes de la pureté & du salut?

Pour les Onnontioga, Tsonnontoüens & Neutres, comme ils n'ont point presque veu d'Europeans, ny iamais entendu parler de la Foy, c'est dequoy occuper

tout

tout le zele d'un Miſſionnaire, qui n'aura pas peu de peine à défricher & à cultiver une terre que le Demon poſſede depuis tant de ſiecles.

La Chapelle eſtant achevée, les Hurons y venoient prier Dieu avec une grande ferveur; & les Dimanches elle en eſtoit toute pleine. Ie leur diſois la ſainte Meſſe, & ils y aſſiſtoient avec un reſpect & une devotion qui me charmoit, & qui raviſſoit tout le Ciel. Le plus ancien me ſervoit de Catechiſte: & comme il ſçavoit bien les prieres, il les prononçoit d'une voix haute & diſtincte, pour eſtre entendu & ſuiui de tous les autres, & cette ferveur des Hurons paſſa meſme iuſqu'à leurs enfans. On voyoit ces petits Sauvages engager ceux des autres Nations à les accompagner dans la Chapelle pour y prier avec eux. Ce qui obligeoit leurs peres & leurs meres de venir voir ce qu'ils y faiſoient, & de ſuivre quelquefois leur exemple, pour n'avoir pas la confuſion d'eſtre vaincus.

Ce que i'ay le plus admiré dans ceux des Hurons qui ſont Chreſtiens depuis pluſieurs années, c'eſt la profeſſion pu-

blique qu'ils ont souvent faite de leur Foy: ce qui est plus difficile que l'on ne peut croire, parmy un peuple tout infidele & tout Barbare; sans rougir de l'Evangile, ny craindre les insultes & les mocqueries des Payens: & les autres Nations estoient si bien convaincuës de la fermeté qu'ils faisoient paroistre dans leur Foy, qu'elles ne les appelloient plus que les Croyans & les Fideles; & deux entre tous les autres s'estoient acquis dans tout le païs une si haute reputation de vertu, que tout le monde avoit de la veneration pour eux.

L'vn se nomme Iacques Atondo, & l'autre François Teoronhiongo. Le premier est presque dans une oraison continuelle, & ne parle ordinairement que de Dieu aux Chrestiens & aux Infideles. Il est tres-exact à observer tous les Commandemens de Dieu. Si vous sçaviez, leur dit-il, ce que c'est que la Priere, & combien elle est puissante pour nous rendre heureux, vous voudriez tous prier Dieu incessamment. Vous estes si ponctuels à faire tout ce que vos songes vous ordonnent; vous n'épargnez ny fe-

ſtins, ny preſens, ny depenſe aucune pour vous les rendre favorables, & pour en obtenir un heureux ſuccez dans la peſche, dans la chaſſe & dans la guerre, & pour pouvoir vivre long temps : & cependant vous voyez bien que vous eſtes dans la pauvreté & dans la miſere, que les maladies, & l'ennemy vous enleve tant de monde tous les iours. Pour moy, ie prie le Maiſtre du Ciel & de la terre, & le ſouverain Seigneur de nos vies, & il me donne une ſanté forte & vigoureuſe dans un âge fort avancé : ie prens ordinairement plus de poiſſon que vous n'en prenez, ie ſuis par ſa grace plus accommodé que vous n'eſtes ; & ce qui me comble de ioye, eſt que quand ie viendray à mourir, i'eſpere que ie ſeray heureux durant toute une eternité ; & vous autres vous ne ferez que changer les maux d'une vie miſerable en des tourmens & des feux eternels.

Le ſecond qui s'appelle François Tehoronhiongo, & qui a eſté autre fois hoſte du feu Pere le Moyne, c'eſt un vieillard d'une Foy éprouvée, & n'a iamais paſſé un ſeul iour depuis vingt ſept

ans sans faire ses prieres. Il a instruit dans la Foy sa femme & ses enfans, & a rendu sa famille toute sainte. Or comme il est sçavant dans nos mysteres & qu'il sçait quantité d'histoires du Nouveau Testament, son plus grand plaisir est d'en discourir en toutes rencontres, avec les Chrestiens & les Payens : de sorte que quand l'Evangile n'auroit iamais esté publiée en ce païs par les Missionnaires, luy seul en avoit assez parlé pour iustifier au iour du Iugement la conduite de Dieu sur le salut de tous les hommes.

Il m'a dit plusieurs fois que depuis vingt ans qu'il avoit esté separé de nos Peres, il ne s'est quasi passé aucun iour, qu'il n'ait demandé instamment à Nostre Seigneur la grace de ne pas mourir sans s'estre auparavant confessé, & sans avoir prié Dieu avec quelqu'un des Missionnaires. Ah mon Dieu, luy disoit-il, vous avez tant d'indulgence pour moy, vous m'avez déja accordé tant de graces; me refuserez-vous celle que ie vous demande presentement ? Seray-ie si malheureux que de mourir sans me confesser ? M'avez-vous appellé au Chri-

ſtianiſme, pour me laiſſer finir ma vie ſans participer à ſes ſaints myſteres? La fragilité de l'homme eſt ſi grande, & il a un penchant ſi naturel au peché, que i'ay grand ſuiet de craindre d'eſtre criminel devant vous, & digne d'une mort eternelle, & que me ſervira donc d'avoir eſté baptiſé, de vous avoir prié, ſi ie ſuis aſſez malheureux pour eſtre un iour damné? Non, non, mon Dieu, i'eſpere cette grace de voſtre bonté. Vous eſtes tout-puiſſant, quand vous le voudrez nos Peres viendront icy pour nous inſtruire: & i'eſpere de voſtre miſericorde que ie ne finiray pas ma vie, que ie n'aye eu le bien de recevoir les Sacremens. Ie ne doute point que des prieres ſi ſaintes n'ayent contribué beaucoup à l'eſtabliſſement de cette Miſſion. Lorſqu'il eût appris mon arrivée, la premiere choſe qu'il me dit fut, Enfin Dieu m'a exaucé, Confeſſé moy.

Vne autre fois que ie m'entretenois avec luy de ſes parens defunts; Pourquoy les regreterois-ie, me dit-il? ma mere eſt morte auſſi-toſt apres avoir receu le Baptême. Quaſi tous mes plus

proches ont rendu l'ame entre les mains des Peres qui les avoient fait Chreſtiens: ils ſont tous heureux en Paradis ; & i'eſpere bien-toſt les aller trouver. Le plus grand deplaiſir que i'aye eu en ma vie, m'adjouſta-t il, en ſoupirant : eſt qu'vn de mes enfans eſt mort depuis quelques années ſans pouvoir ſe confeſſer: il eſtoit âgé de trente-ans, il avoit aſſez mal veſcu, quelques peines que i'euſſe priſes pour le rendre homme de bien, il mépriſoit également la loy de Dieu & les avertiſſemens de ſon pere : & ce qui m'afflige cruellement, c'eſt qu'il eſt mort en ſi mauvais eſtat, ſans pouvoir ſe reconcilier avec Dieu par la Confeſſion. Ie n'ay plus maintenant qu'un enfant au monde, qui eſt preſentement en guerre ; ſi Dieu en diſpoſe, ie n'auray pas beaucoup de peine à m'en conſoler, puiſque tu l'as confeſſé avant ſon depart.

Ce que ie vas dire fera voir quelle idée nos Sauvages ont du Paradis, lorſqu'ils ne ſont pas encore tout à fait inſtruits de nos myſteres.

Ie baptiſay l'an paſſé une ieune femme

des plus considerables de Tsonnontoüen, qui mourut un iour apres son baptême. La mere ne pouvoit pas se consoler de cette perte, car nos Barbares aiment extraordinairement leurs enfans: & comme ie tâchois de charmer sa douleur en luy representant le bonheur infini dont iouissoit dans le Ciel sa fille; elle me dit assez naïvement : Tu ne la connoissois pas; elle estoit icy la Maistresse, & commandoit à plus de vingt esclaves qui sont encore avec moy : elle ne sçavoit ce que c'estoit que d'aller à la forest pour en apporter du bois, ou à la Riviere pour y puiser de l'eau: elle ne pouvoit se donner le soin de tout ce qui regarde le ménage. Or je ne doute point qu'estant maintenāt seule de nostre famllle en Paradis, elle n'ait bien de la peine à s'y accoustumer: car elle sera obligée de faire elle mesme sa cuisine, d'aller au bois & à l'eau, de tout faire de ses propres mains pour s'aprester à boire & à manger: en verité n'est-elle pas bien digne de compassion, de n'avoir personne qui la puisse servir en ce lieu là? tu vois icy une de mes esclaves qui est malade; Ie te prie de la bien instruire,

& de la mettre dans le chemin du Ciel, afin qu'elle ne s'en écarte pas, & qu'elle aille demeurer avec ma fille pour la soulager dans toutes les affaires de son ménage. Ie me servy de cette occasion, & de la simplicité de cette femme, pour instruire cette esclave malade: Ie luy parlay, je la trouvay toute disposée à m'écouter: Ie l'exhortay, je l'instruisis, elle ouvrit les yeux à la verité, me demanda le Baptesme, que je ne pû luy refuser la croyant en danger de mourir. Mais Dieu en disposa autrement; car sa santé fut rétablie quelque temps aprés, & presentement elle s'aquite des devoirs d'une bonne Chrestienne. Ie m'appliquay en suitte à instruire la maistresse, & luy ayant insensiblement oste lidée basse & grossiere qu'elle avoit du Paradis, pour luy former une image plus juste & plus digne de cette supreme felicité; elle m'assura qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulust faire pour y arriver; qu'elle estoit resoluë d'aller joindre sa fille pour demeurer éternellement avec elle dans ce sejour bien-heureux; & depuis ce temps là elle a toûjours eu beaucoup de fidelité

pour la priere, & d'aſſiduité pour l'inſtruction: elle a meſme le ſoin de faire inſtruire & prier Dieu tous ſes eſclaves; & en elle ſeule on peut dire qu'on a gagné à Dieu plus de vingt perſonnes.

Depuis ſix mois que je ſuis icy, j'ay baptiſay vingt ou vingt-cinq Sauvages, il y en a encore dix ou douze Adultes, qui ſe diſpoſent à ce Sacrement.

Comme on n'a eu icy depuis long-temps de recolte de noix plus abondante que celle de cette année; la ioye de tout ce peuple eſt ſi grande que l'on ne voit par tout que des ieux, des danſes & des feſtins; qui ſouvent vont iuſqu'à la debauche; quoy qu'ils n'ayent pour tous aſſaiſonnement que de l huile: mais ce qui ma extremement conſolé, eſt que parmy tous ces deſordres, il n'y a eu que deux Chreſtiens qui ayent eſté aſſez lâches pour ſe laiſſer aller aux ſollicitations des Iongleurs, qui les preſſoient de faire faire un certain banquet ſupertitieux, où tous ceux qui danſent iettent des cendres chaudes ſur le malade, & croyent que c'eſt un remede ſouverain pour ſon mal.

Les Iroquois n'ont à parler propre-

ment, qu'une seule Divinité, qui est le songe, ils luy rendent leurs soûmissions & suivent tous ses ordres avec la derniere exactitude. Les Tsonnontoüens y sont beaucoup plus attachez que tous les autres : leur Religion sur ce suiet va iusqu'au scrupule ; quoy que ce soit qu'ils ayent crû faire en resvant, ils se croyent absolument obligez de l'executer au plustost. Les autres nations se contentent d'observer ceux de leurs songes qui sont les plus considerables : mais celle-cy qui passe pour vivre plus religieusement que ses voisins, se croiroit coupable d'un grand crime si elle en omettoit un seul. Le peuple ne pense qu'à cela ; il ne s'entretient point d'autre chose ; toutes leurs cabanes sont remplies de leurs songes. Ils n'épargnent ny peine, ny diligence aucune pour luy témoigner leur attachement, & leur folie sur ce point va iusqu'à un tel excez, qu'on auroit de la peine à l'imaginer. Celuy qui a songé durant la nuit qu'il se baignoit, des qu'il est levé court aussi tost, & tout nud, à plusieurs cabanes : en chacune desquelles il se fait ietter sur le corps une chaudiere

leine d'eau, quelque grand froid qu'il
asse. Vn autre qui aura resvé qu'on le
nenoit captif, & qu'on le brûloit tout
rif; se fait lier dés le lendemain &
brûler comme un captif; se persuadant
qu'ayant satisfait de la sorte à son songe,
cette fidelité détournera de dessus luy la
peine & l'infamie de la captivité, & de la
mort, qu'il doit selon ce qu'il en a ap-
pris de sa Divinité, souffrir chez ses en-
nemis. Il s'en est veu qui ont esté iusqu'à
Quebec, & qui ont fait cent cinquante
lieuës, pour avoir un chien qu'ils avoient
songé qu'ils y achetoient: & de là il est
aisé de iuger en quel peril nous sommes
tous les iours parmi des gens qui nous
casseront la teste de sang froid, s'ils ont
resvé qu'ils le faisoient, & comme pour
peu qu'un Barbare soit choqué d'une
personne, il est aisé que son imagination
échaufée ne luy represente en songe
qu'il se venge de celuy qui l'aura offensé.
Nous devons nous envisager icy comme
des victimes qu'on conduit à tous momens
au suplice, & qu'on fait mourir cent fois
par l'image continuelle de la mort: en
quoy certes nous nous estimons heureux,

puisque nous sommes si proches du martyre.

Les femmes infidelles par une inclination qui est comme naturelle à ce sexe, sont les plus Religieuses à observer leurs songes, & à suivre les ordres de cét Idole. Il est vray que le culte que ce peuple luy rend pourroit plustost passer pour une superstition, que pour une Idolatrie formée, parce qu'ils n'adorent pas le songe, & ne luy font aucun sacrifice. Ils croient avec une experience seure & infaillible, que quand ils ont resvé quelque chose, & qu'ils ont manqué de l'executer, il leur arrive tousiours un malheur qui estoit mysterieusement exprimé dans le songe. I'ay remarqué mesme que la plusparț de ces Barbares se mettoient fort peu en peine d'obeïr à leurs songes, lorsqu'ils estoient en santé; mais aussi du moment qu'ils avoient le moindre mal, ils sont convaincus qu'il n'y a point de remede plus souverain pour le guerir & pour leur sauver la vie, que de faire tout ce qu'ils ont resvé. Les Iongleurs qui sont comme les Prestres de leur Divinité, ne contribuent pas peu à les entre-

enir dans cette ſuperſtition : car comme ils ſont touſiours appellez pour expliquer les Songes, & qu'ils ſçavent admirablement bien les tourner à leur profit, ils vivent & s'enrichiſſent de la credulité de ces pauvres gens, qui n'épargnent rien, ſur tout lors qu'ils ſont malades, pour faire ce que le Iongleur aura dit que le ſonge leur ordonnoit.

C'eſt là le plus grand obſtacle que ces peuples ayent à la foy, & l'on peut dire que c'eſt l'écueil du Chriſtianiſme : car pour l'yvrognerie, bien qu'ils y ſoient furieuſement adonnez, cependant les femmes & les vieillards ne s'abandonnent pas à cet excez. On peut eſperer que leur exemple, & le zele des Miſſionnaires modereront l'emportement d'une ieuneſſe guerriere, qui ne reſpire que le ſang & l'eau de vie.

Pour deſtruire la ſuperſtition du ſonge, ie ne voy point de remede plus efficace que de leur faire voir clairement & par induction, comme la fidelité qu'une infinité de gens qu'ils connoiſſent ont apportée à obſerver leurs Songes, ne les a pas pû ſauver, ou de la mort, ou de la

captivité, ou de la destruction mesme entiere de leur Nation. Cette consideration dont ie me suis servy en ce païs pour les détromper, a fait ouvrir les yeux a plusieurs, & les a portez a detester tout ensemble & la vaine superstition du songe, & la mauvaise foy du Iongleur.

L'on peut dire neantmoins en general qu'il n'y a point de moyen plus efficace pour assuiettir les Iroquois à la Foy, que de dompter leur orgueil par la voye des armes, & que tant qu'ils craindront celles des François, ils n'apporteront guere d'obstacle à leur conversion.

Dieu n'a pas seulement ses Predestinez parmy les Iroquois, où il y a des Missionnaires; mais il permet qu'ils aillent porter la guerre iusque dans les cartiers les plus éloignez, & qu'ils en amenent des captifs pour leur faire trouver la liberté sainte des enfans de Dieu, & en suite le Paradis, dans les prisons & les feux de l'Iroquois. C'est enquoy nous adorons icy tous les iours la conduite secrette & merveilleuse de la Providence divine sur ses Eleuz.

Deux captifs de Gandastogué amenez

icy pour y eſtre brûlez ſelon la couſtume; le premier s'eſtant fait inſtruire, & m'ayant donné toutes les marques d'une ſainte diſpoſition pour recevoir le Bapteſme, ie luy conferay: & aprés quinze heures de tourmens épouventables qu'il endura avec une conſtance & une reſignation toute Chreſtienne, laiſſa la terre pour aller au Ciel. Le ſecond d'abord ne m'ayant pas voulu écourer, & m'ayant meſme rebuté pluſieurs fois; enfin ie fus obligé de le laiſſer, pour luy donner le loïſir de faire reflexion ſur ce que ie luy avois dit du Paradis & de l'Enfer: mais peu de temps aprés il me rapella de luy-meſme, me diſant que c'eſtoit tout de bon qu'il vouloit obeïr à Dieu, & ſe ſauver. Ie le baptiſay aprés luy avoir donné les inſtructions neceſſaires, & aprés qu'il m'euſt fait paroiſtre que la foy operoit veritablement dans ſon cœur. Auſſi toſt on le conduit au lieu du ſuplice, & depuis cet heureux moment de ſa converſion, iuſqu'au dernier ſoupir de ſa vie, il chanta toûiours avec un courage invincible, bruſlez mon corps tant que vous voudrez, met-

tez le en pieces, ce tourment passera bien tost, aprés quoy i'iray au Ciel. I'iray au Ciel, & i'y seray eternellement heureux. Mais il prononçoit ces parolles avec tant de foy & tant de ferveur, qu'un de nos bons Chrestiens qui le voioit brusler, & qui ne sçavoit pas que ie l'avois instruit & baptisé ; disoit à ceux qui y assistoient avecluy, Ce Captif a veritablement la foy, il faut assurement qu'il ayt esté instruit par quelqu'un de nos Peres qui seront à Gandastogué.

C'est ainsi que Dieu r'assemble ses Predestinez de toutes les parties du monde.

Vne femme qui avoit esté prise en un païs fort éloigné, quelques iours aprés qu'elle fut arrivée icy, tomba dans une dangereuse maladie. Ie me transporte aussi tost à la cabane où elle estoit pour tâcher de l'instruire ; mais elle n'entendoit pas, parce que i'ignorois la langue de son païs, & que ie ne pouvois trouver d'interprete pour luy parler : ie voyois cependant qu'elle baissoit toûjours, & qu'elle alloit entrer dans l'agonie : ce fut pour lors que mon cœur fut serré de douleur,

douleur de voir perdre une pauvre ame
que Dieu avoit conduite de si loin à l'en-
trée du Paradis. Estant donc sorti de la
cabane tout penetré d'amertume & de
deplaisir, ie me mis en priere, & ie re-
commanday à Dieu le salut de cette ame
avec toute la ferveur qui me fut possible:
i'emploiay pour ce mesme suiet le credit
de la sainte Vierge & de tous les Saints;
enfin aprés avoir long temps sollicité la
misericorde de Nostre Seigneur en fa-
veur de cette femme, ie me sentis forte-
ment inspiré de retourner à sa cabane,
& de la recommander à son bon Ange. A
peine eus-je fait l'un & l'autre, que i'y
voy entrer deux femmes que ie ne con-
noissois point, & qui n'estoient pas du
Bourg où ie demeurois; l'une & l'autre
s'estant approchées de la malade, luy font
cent caresses, l'assurent qu'elles estoient
venuës la consoler, & qu'elles ne l'a-
bandonneroient point. Vne rencontre si
heureuse & si inopinée me surprit à tel
point, que ie crûs que c'estoit deux An-
ges que Dieu avoit envoyés du Ciel pour
donner lieu d'instruire & de baptiser
cette pauvre femme. Ie leur demande si

elles veulent bien me servir d'interpretes pour procurer à la malade qui alloit expirer, un bon-heur eternel. Elles s'offrent toutes deux à luy rendre ce bon office. Ie leur explique les mysteres de nostre foy : elles luy repetent toutes mes parolles en sa langue ; avec une netteté, & mesme une onction qui éclairoit l'esprit de la malade, & touchoit en mesme temps son cœur. I'estois ravi du zele & de l'ardeur avec laquelle ces bonnes catechistes travailloient à l'instruction de cette Payenne : elles l'exhortoient & la pressoient d'ouvrir au plustost les yeux à la verité, par ce qu'il ne luy restoit plus que fort peu de temps à vivre : Elles luy montroient le Ciel ouvert, & prest à la recevoir ; ne se contentant pas d'estre de fideles interpretes de mes parolles, elles y adioûtoient mesme des motifs & des raisons qui obligerent enfin cette pauvre femme, qui ne pouvoit quasi plus parler, de faire un dernier effort pour son salut. Elle me fait donc approcher de son lit, & me donne à connoistre que Dieu venoit de l'instruire luy-mesme, & qu'il avoit en peu de temps operé en elle de

grandes choses. Ie la baptisay aussi-tost la voyant si bien disposée, & quelques momens apres elle expira, pour aller posseder au Ciel une gloire eternelle.

N'est-ce pas là un miracle de la bonté de Dieu ; & ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien se servir de nous pour estre les instrumens de ses misericordes.

Avant que finir cette Relation de nos missions Iroquoises, ie mettray ici comme en forme de Iournal, ce qui me reste à dire de l'estat où elles sont presentement, & de ce qu'on a fait icy cette année.

Comme il n'y avoit plus de malades à Tsonnontoüen, ie me mis en chemin pour aller à Onnontagué, où tous les Missionnaires de ce païs devoient se rendre, pour y conferer ensemble sur les moyens de travailler efficacement au salut de ces peuples ; & de surmonter tous les obstacles qu'on trouvoit à leur conversion.

Le dixiéme d'Aoust 1669. i'eus le bon-heur d'embrasser le Pere de Carheil à Oiogoüen, d'où i'écrivis à ceux de nos

Peres qui ſont chez les Iroquois, de ſe rendre à Onnontagué ſur la fin du mois où nous eſtions: i'eus le loiſir en attendant, de m'arreſter quelques iours dans cette Miſſion là, où ie fus témoin de la foy & de la vertu des anciens Chreſtiens, que le feu Pere Menard avoit autre fois baptiſez plusieurs infideles, meſme n'avoient pas encore oublié les prieres qu'il leur avoit appriſes. Enfin tout ce que ie vis dans cette nouvelle Egliſe me donna une conſolation tres-grande, & une forte eſperance de la converſion totale de ce païs. Le Pere de Carheil y eſt fort aimé; perſonne n'eſt oppoſé à la foy; pluſieurs anciens viennent prier Dieu à ſa petite Chapelle; il en fait faire une autre qui ſera plus vaſte & plus commode, & qui s'achevera dans deux mois. Ie croy qu'à lors on y viendra en foule pour prier Dieu. C'eſt René ſon Compagnon qui en eſt l'entrepreneur & l'executeur tout enſemble: elle n'aura rien de ſemblable aux cabanes des Barbares, ſinon la couverture d'écorces; tout le reſte à cela prés, reſſemble a une maiſon comme on les baſtit en France. On

a pratiqué derriere l'Autel une petite chambre. Dans tout le Bourg on ne parle que de l'adresse de René. Il donne plusieurs medecines qu'il fait luymesme sur le lieu : il pense toute sorte de playes, & les guerrit : il traite tous les malades. Plusieurs Goiogoüen m'ont dit qu'ils seroient tous morts sans luy. On ne peut pas croire à quel point il est aimé de tous les Sauvages. Pleust à Dieu qu'en chaque Mission nous y puissions avoir un homme qui luy fust semblable.

Le vingtiéme Aoust nous arrivasmes le Pere de Carheil & moy à Onnontagué, où en attendant le Pere Bruyas qui est à Onneiout, & le Pere Pierron qui est à Agnié, i'eus le loisir de considerer les restes de nostre ancienne Mission : & tout m'y paroist dans le mesme estat où elle estoit lorsque nous la quittasmes en l'année mil six cents cinquante huit ; hors que les Onnontagué ont esté beaucoup humiliez depuis peu par les Gandastogué : car presque tous leurs braves sont morts à la guerre. Ils nous parlent avec bien plus de douceur, ils

ſont tout autrement traitables qu'ils n'eſtoient auparavant. Il y a une Egliſe d'anciens Chreſtiens, dont le nombre eſt d'environ quarante perſonnes qui vivent bien: pluſieurs ſe font inſtruire. Garakonкié nous aime veritablement. Le Prince & l'Orateur me viſiterent avec toute la civilité imaginable, & nous firent ce nt honneſtetés.

Le vingt-ſixiéme Aouſt les Peres Bruyas & Pierron arriverent icy, & nous euſmes la conſolation de nous voir ſix enſemble, pour deliberer de toutes choſes durant ſix iours que nous concertâmes les biais qu'il falloit prendre pour reüſſir dans nos Miſſions, & les moyens de lever tous les obſtacles qui s'oppoſoient à l'eſtabliſſement de la Foy dans le païs des Iroquois.

Comme nous eſtions preſts de nous ſeparer, voicy qu'vn Iroquois deputé de Monſieur le Gouverneur arrivé icy de Montreal, avec des colliers de porcelaine, & des Lettres de Voſtre Reverence & du Pere Chaumonot, par leſquelles nous apprenons que les François ont maſſacré vers Montreal ſept

Onneiout, avec un des plus conſidera-bles de Tſonnontoüen. Cette nouvelle altera terriblement toute cette Nation. On tient conſeil auſſi-toſt pour deliberer de ce qu'on avoit à faire, où nous y fuſmes appellez. Le deputé raconte aſſez froidement tout ce qui s'eſt paſſé: il oſe bien meſme changer les colliers, prenant le plus beau de cinq mille grains de pourcelaine toute noire, qu'il deſtine pour ſa Nation, & ne donnant aux Tſonnontoüen que celuy qui eſtoit le moins precieux. Mais comme la Lettre du Pere Chaumonot nous inſtruiſoit de toutes choſes, nous nous y oppoſâmes fortement, & nous l'obligeons enfin de ne rien innover de ce qu'il avoit dans ſes inſtructions. GaraKonKié ayant rencontré un de Tſonnontoüen dans le Bourg, il luy donna le collier qui eſtoit pour cette Nation, luy diſant, il y a trop loin pour y aller moy-meſme; tu feras entendre à tes anciens la voix & la penſee d'Onnontio: Pour le collier deſtiné à ceux d'Onneiout, il dit que comme ils devoient bien-toſt venir à Onnontagué,

pour y tenir un conseil general, on leur feroit sçavoir la volonté d'Onnontio. Il est hors de doute qu'une affaire de cette nature est tres-fâcheuse, & capable de r'allumer la guerre entre l'Iroquois & le François.

A peine ce conseil estoit-il achevé, qu'on entend dans le Bourg le cry d'un Onneiout, qui venoit de se sauver tres-heureusement des mains d'une trouppe de guerriers de la Nation des Nez-percez. A ce cry on s'assemble, on le prie de raconter son aventure. Nous estions, dit-il, cinq d'une bande, & nous retournions victorieux avec deux prisonniers Toüagannha : mais ayant malheureusement rencontré une brigade de guerriers de la Nation des Nez-percez, nous en avons esté defaits, & mes quatre Camarades ayant esté tuez, ou pris avec nos deux captifs, ie me suis sauvé moy seul de ce combat. Voilà bien des suiets de querelles, & dequoy animer à la vengeance un peuple aussi fier & aussi indomptable que l'est l'Iroquois. Nous ne sçavons pas encore quelle resolution il prendra sur ce suiet. Ce que

ie vous puis asseurer, est que nous ne craignons point la mort, & que nous sommes par la grace de Dieu, preparez à tout evenement, selon qu'il luy plaira de disposer de nous, & que nous nous estimerons trop heureux de luy pouvoir faire un sacrifice de nos vies.

Estant partis d'Onnontagué, nous arrivâmes le septiéme Septembre à Gandachioragon; & comme nous passions par Gandagaro, un yvrogne saisit d'une main le Pere Garnier, & leve l'autre par deux diverses fois pour le percer d'un cousteau : mais par bon-heur une femme s'estant trouvée assez proche de ce Barbare, luy enleva le cousteau de la main, & l'empescha de porter plus loin sa brutalité. I'admiray en cette rencontre la fermeté & la resolution du Pere, qui ne changea pas seulement de couleur.

Trois iours apres nostre arrivée il prit possession de la Mission de Gandachiorago, où il n'y a encore que trois ou quatre Chrestiens qui fassent profession publique de leur Foy, il n'aura soin que de ce seul Bourg, du moins pour cette année, afin qu'il puisse avoir le temps

d'apprendre parfaitement la langue du païs, & d'en faire luy-mesme des Regles, & un Dictionnaire, pour l'enseigner aux autres : ainsi ie suis obligé de prendre le soin des trois autres Bourgades.

Le vingt-deuxiéme Septembre, comme i'estois sur mon depart pour aller prendre possession de la Mission de Saint Michel, ie tombay malade, & fus contraint de m'arrester quelques iours, iusqu'à ce que la violence du mal fust passée.

Depuis le premier iour de Septembre toute la Ieunesse de ce païs commença selon la coustume de se mettre en campagne, & le reste des habitans qui peuvent porter les fatigues de la guerre, ou de la chasse, defila bien-tost aprés. Ils peuvent estre environ cinq cens pour la guerre; divisez en plusieurs bandes, qui marchent tous contre les Toüagannha : & quatre ou cinq cens pour la chasse du Castor, qu'ils feront vers le païs des Hurons. Ces derniers menent leurs femmes & leurs enfans avec eux, tellement qu'il ne reste icy qu'un tres-petit nombre de personnes avancées en

âge. I'ay ſceu qu'ils faiſoient la meſme choſe à Goiogoüen, & qu'ils s'eſtoient tous partagez, ou en chaſſeurs, ou en guerriers. Ce qui eſt bien deplorable, eſt que pluſieurs de ces gens mourront ſans bapteſme : car ces expeditions ne ſe font point ſans la perte de beaucoup de monde : & ce qui me fait gemir c'eſt que nous ne pouvons remedier à ce mal : mais Dieu qui connoiſt ſes Predeſtinez, ne manquera pas de leur fournir des occaſions favorables de meriter le Paradis. Ces ſortes d'abſences & de voyages, qui ſont ordinaires à tous ces peuples, nous empeſchent de travailler à leur inſtruction avec tout le ſuccés que nous ſouhaiterions. La plus grande partie de ceux qui ſont des Bourgs où nous ſommes eſtablis, eſt à la guerre, ou à la chaſſe, durant neuf mois de l'année : & un mois auparavant que de partir, la ieuneſſe à coûtume de s'abandõner à ces excez de boire, qui vont iuſqu'à la fureur, de maniere que hors les vieillars, & les femmes qui ne ſont point ſuiets à ces deſordres, il eſt bien difficile de ménager les occaſions de leur parler.

Vn Tsonnontoüen passant par Onnontagué a esté chargé du collier de pourcelaine, dont Onnontio faisoit present aux Tsonnontoüens, sur le suiet de la mort d'un de leurs guerriers, qui a esté assassiné par nos François. Ce collier a esté receu icy assez froidement: & bien que le chastiment exemplaire que Monsieur le Gouverneur avoit fait de ces assassins, leur fit approuver sa conduite, & loüer sa iustice, ie croy neanmoins qu'ils eussent mieux aimé dix colliers de Pourcelaine, que la mort de ces trois François; par ce qu'ils ne se voient pas en estat de rendre la mesme iustice, dans une pareille occasion. Ils témoignent cependant se contenter de cette satisfaction, & ie ne pense pas qu'ils osent pousser plus loin leur ressentiment, ny rien entreprendre contre les François.

Le vingt-septiéme Septembre comme ie me trouvay un peu soulagé de mon mal, ie me mis en chemin pour prendre possession de la Mission de saint Michel dans un Bourg apellé Gandagarae. Nostre meilleur Chrestien François Teho-

ronhiongo me vint au rencontre, & me mena dans une des plus belles cabanes du Bourg, chez un des plus conſidera-bles, quoy qu'infidele, afin que ſon au-torité me donne plus de protection con-tre les inſolences des yvrognes.

Le troiſiéme Novembre, qui eſtoit le Dimanche d'aprés la Feſte de tous les Saints, la Chapelle eſtant en eſtat, j'in-vitay tous nos Sauvages d'y venir prier Dieu; & ceux qui eſtoient Chreſtiens, d'y aſſiſter à la Meſſe que i'y dirois dés le grand matin. La Chapelle eſtant pleine de peuple, ie commençay mon exhorta-tion pour declarer quel eſtoit le ſujet de mon arrivée; & en ſuitte ie les priay d'ou-vrir les yeux à la verité, de reconnoiſtre le Dieu du Ciel & de la terre, & de re-noncer à tout ce qui luy deplaiſt, & de ſe rendre dignes d'un bon-heur eternel par une conſtante fidelité. I'eſpere de la bonté de Dieu, que ſa grace diſpoſera les eſprits à gouſter les veritez du Chriſtia-niſme, & à ſe detromper de la vanité de leurs ſuperſtitions, outre l'yvrognerie & le ſonge, qui ſont les deux écueils de la foy parmy les Iroquois.

Le Pere Garnier continuë de travailler fortement dans le Bourg Gandachiragou; Dieu s'est seruy de luy pour la conversion de quelques ames, où sa misericorde a esté extraordinaire: plus de vingt personnes ayant esté heureusement baptisées, sont mortes tres-chrestiennement : mais il a éprouvé que le partage des Missionnaires Apostoliques, sont les souffrances, & un abandon total de soy-mesme à la Providence de Dieu. Travaillant beaucoup, & menant une vie que l'on peut apeller une mort continuelle.

Fin de la seconde Partie.

RELATION DES MISSIONS AVX OVTAOVAKS.



CHAPITRE X.

DES MISSIONS des Algonquins Superieurs, dits communément les Outaoüaks.

Et en particulier de la Mission Sainte Marie du Sault.

Le P. Dablon est Superieur de ces Missions, qui a envoyé cette Relation à Quebec, au R. Pere François le Mercier Superieur General.



OVS appelons ces Peuples Algonquins Superieurs, pour les distinguer des Algonquins Inferieurs qui se trouvent plus bas aux environs de Tadoussac & de Quebec.

On leur donne communément le nom d'Outaoüaks; parce que de plus de trente Nations differentes qui ſe retrouvent en ces Contrées, les premiers qui ſont décendus vers nos Habitations Françoiſes, ont eſté les Outaoüaks, dont le nom eſt demeuré enſuite à toutes les autres.

Comme nous avons un grand nombre de Peuples differens à cultiver dans un grand eſpace de terre, nous les avons tous partagez en trois Miſſions generales, qui en comprennent pluſieurs particulieres, ſelon la diverſité des Langues & des Peuples, qui ont toutes raport à ces trois Miſſions.

La premiere, qui eſt le centre des autres, s'appele Sainte Marie du Sault, placée ſur le pied du Rapide, qui reçoit ſes eaux du Lac Tracy ou Superieur, & ſe décharge dans le Lac des Hurons.

La ſeconde Miſſion, qui eſt la plus éloignée, eſt celle du ſaint Eſprit, vers les extremitez dudit Lac Superieur, en un lieu que les Sauvages appelent la pointe de Chagaouamigong.

La troiſiéme porte le nom de S. François Xavier, dans le fond de la Baye, dite des Puans, qui n'eſt ſeparée que d'une langue de terre du Lac Superieur.

En parlant de ces trois Miſſions en particulier, nous prendrons occaſion de dire quelque choſe des proprietez & des raretez qui ſe retrouvent dans les lieux où elles ſont établies.

De la Nature & de quelques proprietez du Sault, & des Nations qui ont coûtume de s'y rendre.

CE qu'on appele communément le Sault, n'eſt pas proprement un Sault, ou une cheute d'eau bien élevée; mais un courant tres-violent des eaux du Lac Superieur, qui ſe trouvant arreſtées par un grand nombre de rochers qui leur diſputent le paſſage, font une dangereuſe caſcade large de demie lieuë, toutes ces eaux deſcendans & ſe precipitans les unes ſur les autres, comme par degrez ſur des gros rochers qui barrent toute la riviere.

C'est à trois lieuës au dessous du Lac Superieur, & douze lieuës au dessus du Lac des Hurons ; tout cét espace faisant une belle riviere, couppée de plusieurs Isles qui l'a partagent & l'élargissent en quelques endroits, à perte de veuë ; elle coule presque par tout tres doucement, & n'a que le lieu du Sault qui soit difficile à franchir.

C'est au pied de ces rapides, & même parmy ces boüillons, que se fait une grande pêche, depuis le Printemps jusques à l'Hyver, d'une sorte de poisson, qui ne se retrouve d'ordinaire que dans le Lac Superieur, & le Lac Huron : ils l'appelent en leur langage Atticameg, & nous en la nostre poisson blanc ; parce que de vray, il est tres-blanc, & de plus tres-excellent, aussi donne-t-il à vivre presque seul à la plus part de tous ces peuples.

L'addresse & la force sont necessaires pour cette sorte de pêche ; car il faut se tenir deboût dans un Canot d'écorce, & là parmy les boüillons, pousser avec roideur jusques au fond de l'eau une perche, au bout de laquelle est at-

tachée une rets faite en forme de poche, dans laquelle on fait entrer le poiſſon ; il faut le chercher de l'œil lors qu'il ſe gliſſe entre les Rochers ; l'ayanr apperceu, le pourſuivre, & l'ayant contraint d'entrer dans le puiſoir, l'enlever avec violence dans le canot : ce qui ſe fait à diverſes repriſes, ſe trouvant ſix & ſept gros poiſſons pris à chaque fois, juſqu'à ce qu'on en ait ſa charge.

Toutes ſortes de perſonnes ne ſont pas propres à cette pêche, & il s'en trouve quelquefois, qui par l'effort qu'ils ſont contraints de faire, font verſer le Canot, faute d'avoir aſſez d'adreſſe & d'experience.

Cette commodité d'avoir du poiſſon en telle quantité, qu'on ait qu'à l'aller puiſer, attire icy pendant l'Eſté, les Nations circonvoiſines ; leſquelles étant errantes ſans champs & ſans bled, & ne vivans pour la pluſpart que de pêche, trouvent icy dequoy ſe contenter ; & en même temps on prend l'occaſion de les inſtruire, & les élever dans le Chriſtianiſme, pendant le ſe-

jour qu'elles font en ce lieu.

C'eſt ce qui nous a obligez à y établir une Miſſion fixe, que nous appelons ſainte Marie du Sault, laquelle eſt le centre des autres, nous trouvant icy environnez de diverſes Nations, dont voicy celles qui ont rapport icy, s'y rendant pour y vivre de poiſſon.

Les premiers & les naturels Habitans de ce lieu, ſont ceux qui s'appelent Pahoüiting dach Irini, que les François nomment Saulteurs, parce que ce ſont eux qui demeurent au Sault, comme dans leur Pays, les autres n'y étant que comme par emprunt; ils ne ſont que cent cinquante ames, mais ils ſe ſont unis à trois autres Nations, qui ſont plus de cinq cens cinquante perſonnes, auſquelles ils ont fait comme ceſſion des droits de leur Pays natal; auſſi y reſident-elles fixement, excepté le temps qu'elles vont à la chaſſe: Ceux qu'on appelle les Nouquet ſe rangeant pour cela du côté du Sud du Lac Superieur, d'où ils ſont originaires; & les Outchibous avec les Marameg du côté du Nord

du même Lac, qu'ils regardent comme leur propre Pays.

Outre ces quatre Nations, il y en a ſept autres qui dépendent de cette Miſſion : Ceux qu'on appele Achiligoüiane, les Amicoures, & les Miſſiſſague, font icy la pêche, & vont à la chaſſe dans les Iſles, & ſur les terres des environs du Lac Huron, ils ſont plus de quatre cens ames.

Deux autres Nations au nombre de cinq cens ames, entierement errants, & ſans aucune demeure arrêtée, vont vers les terres du Nord pour y chaſſer pendant l'Hyver, & ſe rendent icy pour y pêcher pendant l'Eſté.

Reſtent ſix autres Nations, qui ſont ou des gens de la Mer du Nord, comme les Guiliſtinous, & les Ovenibigonc, ou errans dans les terres aux environs de cette méme Mer du Nord, dont la pluſpart ont eſté chaſſez de leur Pays par la famine, & ſe rendent icy de temps en temps pour y joüir de l'abondance du poiſſon.

Deux raiſons entr'autres, nous ont fait prendre reſolution de faire un voya-

ge jusques vers cette Mer du Nord: La premiere, pour voir de quelle façon nous pourrons vacquer à la conversion de ces peuples, nonobstant les grands obstacles qui s'y opposent, vû leur façon de vivre, courant incessamment dans l'épaisseur des bois, & ne s'assemblant que rarement, pour quelques Foires, ou quelques Festes, selon leur coûtume.

La seconde cause de ce voyage est, pour reconnoître enfin cette Mer du Nord, dont on a déja tant parlé, & qui n'a point encor esté trouvée par terre.

Les motifs de cette découverte sont premierement pour sçavoir si cette Mer est la Baye, jusqu'où Hutson a penetré en l'an 1612. ou quelqu'autre, en confrontant les Longitudes & les Latitudes de ce lieu, avec celles de cette Mer; & ensuite découvrir quel quartier de la Mer du Nord nous est le plus voisin. Secondement, pour sçavoir si l'on peut avoir communication depuis Quebec jusqu'à cette Mer, suivant toutes les Côtes du Nord, ainsi

qu'on avoit entrepris de faire il y a quelques années ; ce qui dépend de la situation de cette Baye, que nous avons icy à dos vers le Nord : car s'il se trouve que ce soit celle de Hutson, ou autre plus vers le Couchant, on ne peut pas en esperer un Commerce facile, puisqu'il faudroit doubler une pointe qui avance à plus de soixante & trois degrez d'élevation. Troisiémement, pour s'assurer des conjectures assez fortes, qu'on a depuis long-temps, qu'on pourroit passer par là, jusquà la Mer du Iapon ; car ce qui a esté remarqué dans quelques-unes des Relations precedentes, touchant cette matiere, s'est confirmé de plus en plus, par le raport des Sauvages, & par les instructions que nous en avons tirées : A sçavoir, qu'à quelques journées de la Mission de saint François Xavier, qui est la Baye des Puans, se trouve une grande Riviere large d'une lieuë & davantage, qui venant des quartiers du Nord, coule vers le Sud, & si loin que les Sauvages qui ont navigé sur cette Riviere, allant chercher des ennemis à com-

battre, aprés quantité de journées de navigation, n'en ont point trouvé l'embouchure, qui ne peut estre que vers la Mer de la Floride, ou celle de Califournie. Il sera parlé cy-aprés d'une Nation bien considerable, qui habite vers cette Riviere, & du voyage que nous esperons y faire cette année, pour y porter la Foy, & prendre en même temps connoissance de ces nouveaux Pays. D'ailleurs, nous sommes aussi assurez par le rapport de quantité d'autres Sauvages, dont les depositions s'accordent tres-bien, qu'à deux cens lieuës de la Mission du saint Esprit, aux Outaoüaks, vers le Couchant, se trouve la Mer de l'Oüest, en laquelle on décend par une autre grande Riviere, qu'on trouve à huict journées de ladite Mission, laquelle Riviere va & vient bien avant dans les terres ; c'est ainsi que les Sauvages expliquent le flux & reflux de la Mer, & un d'eux assure y avoir vû quatre Vaisseaux à la voile.

Aprés ces deux Mers, celle du Sud & celle de l'Oüest, il ne reste plus que

celle du Nord, afin d'en estre environ-
nez de toutes parts ; ce qu'étant bien
découvert, on en peut tirer ces avan-
tages, qu'il n'est pas impossible de pas-
ser de la Mer du Nord à celle du Sud,
ou à celle du Couchant : Secondement,
que cette Mer du Couchant ne pou-
vant estre que celle du Iapon, on s'en
pourroit faciliter le trajet, & ensuite
le commerce.

De l'estat du Christianisme, en la Mission de sainte Marie du Sault.

LA vie errante que mennent la plusspart des Sauvages de ces Contrées, fait traîner en longueur leur conversion, & ne leur laisse que bien peu de temps pour recevoir les instructions que nous leur donnons.

Pour les rendre plus sedentaires, nous avons placé icy nostre demeure, où nous faisons cultiver la terre, pour les attirer par nostre exemple à faire le

même, en quoy plusieurs ont déja commencé à nous imiter.

De plus, nous avons fait dresser une Chapelle, que nous avons eu soin d'orner, plus qu'on n'oseroit se promettre dans un Pays si denué de toutes choses : Nous y faisons les Baptêmes tant des enfans que des Adultes, avec toutes les ceremonies de l'Eglise : Nous y admonestons les nouveaux Chrestiens pendant le saint Sacrifice de la Messe; Les vieillards s'y rendent en certains jours pour entendre la parole de Dieu, & les enfans s'y trouvent chaque jour à diverses bandes, pour apprendre les Prieres & le Catechisme.

L'assiduité qu'ils font paroître, jointe à leur docilité, auroit déja beaucoup grossi cette Eglise, si le Diable ne les tenoit comme enchaînez par la plus detestable de toutes les coûtumes qui soient parmy les Sauvages : On l'aura déja touchée dans la Relation precedente, & nous en découvrons de plus en plus les pernicieux effets.

Elle consiste en ce que chacun se fait un Dieu dés son bas aage, qu'il re-

ere ensuite le reste de ces jours, a-
ec des venerations superstitieuses &
dicules : C'est luy qu'ils croyent ê-
e l'autheur unique de leur bonne for-
une, en toutes leurs entreprises de
uerre, de pêche, & de chasse ; aussi
n portent-ils le hieroglife ineffaçable,
eignant sur leur peau comme avec le
urin, les figures de la Divinité qu'ils
nt choisie.

Or voicy la façon dont ils la créent:
)uand un enfant est parvenu à l'âge
e dix ou douze ans, son pere luy fait
eçon, & luy donne les instructions ne-
essaires pour trouver qui sera desormais
on Dieu.

Premierement, il le fait jeûner pen-
ant plusieurs jours, afin qu'ayant le
erveau creux, il puisse plus aisément
êver pendant son sommeil : car c'est
lors que ce Dieu fantastique se doit
écouvrir à luy ; de sorte que toute
eur industrie & tout leur travail, est
e voir en dormant quelque chose ex-
raordinaire, qui leur tienne ensuite
ieu de Divinité.

Le matin donc étant venu, le pere

interroge ſon fils tres-ſerieuſement, & en grand ſecret, ſur tout ce qui s'eſt paſſé la nuict ; ſi rien ne s'eſt preſenté, il faut recommencer a jeûner, & pourſuivre, juſqu'à ce qu'enfin il ſe forme quelque choſe dans le cerveau vuide, qui luy repreſente ou le Soleil, ou le Tonnerre, ou autre choſe dont on l'aura ſouvent entretenu ; & auſſi toſt à ſon reveil il en dit la bonne nouvelle à ſon pere, qui le confirme dans ſa penſée. De ſorte qu'étant élevé dés ſon enfance en cette créance, & continuant toute ſa vie à honorer ce Dieu d'imagination par divers ſacrifices, & par quantité de feſtins qu'ils font en ſon honneur ; il eſt preſque impoſſible de luy arracher de l'eſprit cette maudite ſuperſtition, quand il y a vieilly, ou même paſſé quelques années.

Nous croyions du commencement, qu'il ny euſt que les jeunes garçons qu'on élevaſt à ces ſottiſes ; mais nous avons appris du depuis, qu'on fait auſſi jeûner les petites filles pour le même deſſein ; & nous ne trouvons point de perſonnes plus attachées à ces impertinen-

pertinences, & plus opiniâtres dans cét erreur, que les vieilles femmes, lesquelles ne veulent pas mesme prester l'oreille à nos instructions.

Nonobstant ces obstacles, & plusieurs autres, que le Diable suscite pour arrester le cours de l'Evangile, depuis deux ans que cette Mission a commencé, nous y avons baptizé plus de trois cens personnes de tous âges, depuis la premiere enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

Vn des premiers fruicts de cette année, est un Vieillard de soixante & dix ans qui est mort aprés le Baptême, que le Pere Aloüez luy confera sur le chemin. En montant icy l'Esté passé, le Diable qui le regardoit comme une proye qui luy étoit assurée depuis si long-temps, n'oublia rien pour empécher ce coup ; faisant en sorte, que l'avant-veille de sa mort, jour destiné pour son Baptême, le Canot qui portoit le Pere s'égarât dans le Lac des Nipissiriniens; Mais il est à croire que l'Ange Gardien de ce moribond, en prit le gouvernement pendant la nuit,

le conduisant heureusement parmy les tenebres au rendez-vous de tous les autres, où ce bon Catecumene fut baptisé. Le Pere qui avoit grande passion de ne point desesperer de son malade, afin de l'assister dans les derniers combats, fut sensiblement affligé, quand il vid que dés le lendemain au matin, par je ne sçay quel mal-heur, son Canot se trouva separé du gros des autres, & ne put les joindre ny le jour ny la nuit suivante, & même en desesperoit presque tout à fait; quand par un bon-heur inesperé il se rendit encore bientard à l'entrée du Lac Huron, où il trouva son malade agonizant, mais plein de jugement, lequel aprés avoir esté disposé par tous les Actes necessaires en cette extremité, mourut cette nuit-là Chrestiennement, nous laissant des marques bien évidentes d'une providence toute particuliere pour son salut. Et nous avons tout sujet de croire que Dieu luy a fait cette misericorde, en recompense des grands services qu'il a remdu à ces Missions, lors même qu'il étoit enco-

re Payen : Ce fut quand le même Pere Aloüez monta en ces Pays pour la premiere fois : Tous les autres Sauvages l'abandonnans, & ne voulans pas le prendre en leurs Canots, luy ſeul procura, contre le gré de tous les autres, l'embarquement du Pere, & par ce moyen, il a eſté en quelque façon cauſe de tous les biens qui ſe ſont faits depuis en ces Miſſions : Et la Providence a voulu que ſur le chemin même auquel il avoit rendu ce ſervice, il receût le ſaint Baptême par le meſme Pere qu'il avoit ſi courageuſement aſſiſté.

Parmy un nombre de jeunes enfans que nous avons baptiſez, quatre filles d'une même famille ont fait paroître la force & le courage que donne la Grace du Baptême : Car aprés l'avoir receu en nôtre Chapelle, étans de retour dans leur Cabane, & ſe glorifiant publiquement d'être Chrêtiennes; Vne vieille fort attachée à ſes ſuperſtitions, les querella rudement, leur diſant entr'autres choſes, que le Baptême n'étoit inventé que pour cauſer la

mort, & qu'elles devoient bien s'attendre à mourir bien-tôt. A la bonne heure, repondent-elles, nous mourons, mais nous mourrons Chrêtiennes, & on nous arrachera plûtôt l'ame du corps que la Foy de nos cœurs.

Cette generosité ne devroit-elle pas toucher les plus endurcis, & les plus barbares : Peut-estre que Dieu les veut encor toucher par un accident qui paroît icy assez extraordinaire. Nous avions baptisé un peu aprés nôtre arrivée deux enfans jumeaux, dont l'un mourut peu de jours aprés ; & parce que nous n'avons pas encor de Cimetiere, les parens suspendirent à leur ordinaire, ce petit corps en l'air, le plaçant sur un échafaut ; & ensuite se retirerent dans les Forests pour y hiverner. Vne bande de Loups, pressez de la faim, étans sortis du bois, se jetterent sur ce petit corps, meus par une protection toute merveilleuse, ayant devoré les peaux, & même la rassade dont il étoit couvert, ils n'y toucherent point du tout, comme étant une chose consacrée par le saint Baptême.

Nous verrons quel effet cela aura sur l'esprit de ces pauvres Infideles: Nous devons beaucoup esperer, particulierement de quantité d'ames innocentes, de tant d'enfans morts aprés le Baptême, qui sans doute se presentent incessamment devant le Trône de Dieu, pour la conversion de leurs parens & de leurs compatriotes.





CHAPITRE XI.

De la Mission du Saint Esprit, à la pointe de Chagaouamigond, dans le Lac Tracy ou Superieur.

Des Proprietez & des Raretez qui se trouvent dans le Lac Superieur : Et premierement des pesches differentes dont il abonde.

CE Lac a presque la figure d'un Arc bandé de plus de cent quatre-vingt lieuës de long : Le côté du Midy en est comme la corde, & il semble que la flêche soit une grande Langue de terre, qui avance plus de quatre-vingt lieuës dans le large, en sortant de ce même côté du Sud, vers le milieu du Lac.

Le côté du Nord est affreux par une suite de Rochers, qui font le terme de cette prodigieuse chaîne de Mon-

tagnes ; qui prenant naiſſance au-delà du Cap de Tourmente, au deſſous de Quebec, & ſe continuant juſques-icy, par une eſpace de plus de ſix cens lieuës de long, viennent enfin ſe perdre à l'extremité de ce Lac.

Il eſt preſque par tout découvert & déchargé d'Iſles, qui ne ſe retrouvent ordinairement que vers les rivages du côté du Nord. Cette grande ouverture donne priſe aux vents, qui l'agitent avec autant de violence que l'Ocean.

Il eſt preſque par tout tellement abondant en Eſturgeons, en Poiſſons blancs, en Truites, Carpes & Harencs, qu'un ſeul Pêcheur prendra en une nuit, vingt grands Eſturgeons, ou cent cinquante Poiſſons blancs, ou huiſt cens Harencs en une rets : Ces Harencs ont bien du rapport à ceux de la Mer pour la figure & pour la groſſeur ; mais ils n'en ont pas tout à fait la bonté. Il faut ſouvent s'expoſer beaucoup pour cette pêche, qui en certains endroits ne ſe fait qu'au large, & en des lieux dangereux & ſu-

jets aux tempêtes, & la nuit avant le lever de la Lune : Et de fait, deux François y ont esté noyez l'Automne dernier, ayans esté surpris d'un coup de vent qu'ils n'ont pû éviter.

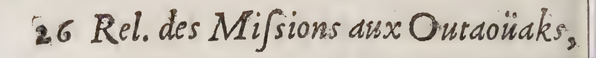
Dans la Riviere nommée Nantounagan, qui est du côté du Midy, il y a tres-grande pêche d'Esturgeon de jour & de nuit, depuis le Printemps jusques en Automne ; & c'est là où les Sauvages vont faire leurs provisions : Et vis à vis de cette Riviere, au côté du Nord, on fait une pêche toute semblable dans une petite ance, ou une seule rets vous fournit en une nuit trente & quarante Esturgeons.

Cette abondance se retrouve encore en une Riviere qui est à l'extremité du Lac : Et décendant par le côté du Nord, on rencontre une autre Riviere qui porte le nom des Esturgeons noirs qui s'y pêchent ; ils ne sont pas si bons que les autres, mais les Voyageurs qui sont affamez, les trouvent excellens.

A la pointe du saint Esprit Chagaouamigong, où demeurent les Outa-

oüaks, & les Hurons, on pêche en tout temps de l'année grande quantité de Poisson blanc, de Truites, & de Harenc : Cette manne commence en Novembre, & dure jusqu'aprés les glaces, & plus il fait froid, plus on en pêche. On trouve de ce Harenc par tout le Lac du côté du Midy, depuis le Printemps jusqu'à la fin du mois d'Aoust. Il faudroit parcourir toutes les ances & toutes les Rivieres de ce Lac, pour en raconter toutes les pêches.

C'est ainsi que la Providence à pourvû à ces pauvres peuples, qui faute de chasse & de bleds, ne vivent pour la pluspart que de poisson.



Des Mines de Cuivre qui se retrouvent dans le Lac Superieur.

IVsqu'à present on avoit crû que ces Mines ne se retrouvoient qu'en une ou deux Isles : Mais depuis que nous en avons fait des recherches plus exactes, nous avons appris des Sauvages quelques secrets qu'ils ne vouloient pas reveler ; il a fallu user d'adresse pour tirer ces connoissances, & faire discernement du vray d'avec le faux.

Nous ne garantissons pas neantmoins tout ce que nous en allons dire, sur leur simple deposition, jusqu'à ce que nous en puissions parler avec plus d'assurance, quand nous nous serons transportez sur les lieux, ce que nous esperons faire cét Esté, en même temps que nous irons chercher des brebis égarées, & errantes par tous les quartiers de ce grand Lac.

En y entrant par son embouchure, qui se décharge au Sault, le premier

endroit qui ſe preſente, où ſe retrouve du Cuivre en abondance, eſt une Iſle qui eſt éloignée de quarante ou cinquante lieuës, ſcituée vers le côté du Nord, vis à vis d'un endroit qu'on appele Miſſipicoüatong.

Les Sauvages racontent que c'eſt une Iſle flotante, qui eſt quelquefois loing, quelquefois proche, ſelon les vents qui la pouſſent, & la promenent de côté & d'autre : Ils ajoûtent qu'il y a bien long-temps que quatre Sauvages y furent par rencontre, s'étans égarez dans la brune, dont cette Iſle eſt preſque toûjours environnée.

C'étoit du temps qu'ils n'avoient point encor eu de commerce avec les François, & n'avoient aucun uſage ny des chaudieres ny des haches. Ceux-cy donc voulans ſe preparer à manger, firent à leur ordinaire : Prenant des pierres qu'ils trouvoient au bord de l'eau, les faiſoient rougir dans le feu, & les mettoient dans un plat d'écorce plein d'eau pour la faire boüillir, & faire cuire par cette induſtrie leur viande. Comme ils choiſiſſoient ces pierres,

ils trouvoient que c'étoient preſque tous morceaux de Cuivre : Ils ſe ſervirent donc des unes & des autres, & aprés avoir pris leur repas, ils ſongerent à s'embarquer au plûtoſt, craignant les Loups Cerviers, & les Lievres, qui ſont en cét endroit grands comme des Chiens, & qui venoient manger leurs proviſions, & même leur Canot.

Avant que de partir, ils ſe chargerent de quantité de ces pierres groſſes & menuës, & mêmes de quelques plaque de Cuivre ; mais ils ne furent pas bien éloignez du rivage, qu'une puiſſant voix ſe fit entendre à leurs oreilles, diſant tout en colere : Qui ſont ces voleurs qui m'emportent les berceaux & les divertiſſemens de mes enfans ? Les plaques de Cuivre ſont les berceaux parce que parmy les Sauvages ils n ſont faits que d'un ou deux aix join enſemble, ſur leſquels ils couchen leurs enfans ; & ces petits morceau de Cuivre qu'ils enlevoient, ſon les jouets & les divertiſſemens des en fans Sauvages, qui joüent enſemb

avec des petites pierres.

Cette voix les étonna beaucoup, ne ſçachant de qui elle étoit. Les uns diſent que c'eſt le Tonnerre, parce qu'il y a là beaucoup d'orages ; & les autres que c'eſt un certain Genie qu'ils appelent Miſſibizi, qui paſſe parmy ces peuples pour le Dieu des eaux, comme Neptune parmy les Payens : Les autres qu'elle venoit de Memogoviſſioüis, ce ſont, diſent-ils, des Hommes marins, approchans aſſez des Tritons fabuleux ou des Sirennes, leſquels vivent toûjours dans l'eau, avec une chevelure longue juſqu'à la ceinture. Vn de nos Sauvages nous a dit en avoir vû un dans l'eau, ſelon qu'il ſe l'eſt imaginé.

Quoy qu'il en ſoit, cette voix étonnante jetta tellement la frayeur dans l'eſprit de nos Voyageurs, qu'un des quatre mourut avant que d'arriver à terre : Peu de temps aprés un ſecond fut enlevé, puis le troiſiéme ; de ſorte qu'il n'en reſta qu'un, lequel s'étant rendu en ſon Pays, raconta tout ce qui

s'étoit passé puis mourut fort peu aprés.

Les Sauvages tous craintifs & superstitieux qu'ils sont, n'ont jamais osé y aller depuis ce temps-là, de peur d'y mourir, croyans qu'il y a certains Genies qui tuënt ceux qui en abordent: Et de fait, de memoire d'homme, on ne sçait personne qui y ait mis le pied, ou qui ait même voulu naviger de ce côté-là, quoy que l'Isle paroist assez à découvert, & qu'on distingue même les arbres d'une autre Isle nommée Achemikouan.

Il y a du vray, & il y a du faux dans tout ce narré; & voicy ce qui est de plus probable: A sçavoir, que ces quatre personnes ont esté empoisonnées par l'eau qu'ils firent boüillir avec ces morceaux de cuivre, qui par la violence de leur chaleur, luy communiquerent leur venin: Car nous sçavons par experience, que ce cuivre étant mis au feu pour la premiere fois, exhale des vapeurs tres-malignes, épaisses, infectes, & qui blanchissent les cheminées: Ce n'est pas pourtant un venin

ſi preſent, qu'il n'opere plus promptement dans les uns que dans les autres, comme il eſt arrivé en ceux dont nous parlons, leſquels étans déja mal affectez, ſe ſeront aiſément imaginez entendre ces voix, ſi peu qu'ils ayent entendu de quelque écho, qui ſe retrouve communément dans les Rochers, dont cette Iſle eſt bordée.

Peut-étre a-t-on feint cette fable du depuis, ne ſçachant à quoy attribuer la mort de ces Sauvages: Et quand ils diſent, que c'eſt une Iſle flotante, il eſt croyable que les vapeurs, dont elle eſt ſouvent chargée, ſe rarefiant ou s'épaiſiſſant aux rayons du Soleil, leur font paroître l'Iſle quelquefois bien proche, & d'autres fois plus éloignée.

Ce qui eſt de certain, eſt que dans le ſentiment commun des Sauvages, il y a dans cette Iſle grande abondance de Cuivre, mais qu'on n'oſe pas y aller: C'eſt par où nous eſperons commencer les découvertes que nous pre-

tendons faire cét Eſté.

Avançant juſqu'à l'endroit qu'on appele la grande ance, on rencontre une Iſle à trois lieuës de terre, qui eſt renommée pour le metail qui s'y retrouve, & pour le nom de Tonnerre qu'elle porte, parce qu'on dit qu'il y tonne toûjours.

Mais plus loin vers le Couchant, du même côté du Nord, ſe trouve l'Iſle la plus fameuſe pour le Cuivre, appelée Minong, qui eſt celle où les Sauvages ont dit à bien des perſonnes qu'il y en a, & en quantité, & en bien des endroits. Elle eſt grande, & elle a bien vingt-cinq lieuës de long; elle eſt éloignée de terre-ferme de ſept lieuës, & du bout du Lac de plus de ſoixante: preſque tout à l'entour de l'Iſle on rencontre au bord de l'eau dés morceaux de Cuivre mêlez avec les pierres, ſur tout au côté qui eſt oppoſé au Midy: Mais principalement dans une certaine ance, qui eſt vers le bout qui regarde le Nord-Eſt du

côté

côté du large il y a des costeaux tous escarpez de terre glaize, & là se voyent plusieurs couches, ou lits de Cuivre rouge, les uns sur les autres, separez ou divisez par d'autres couches de terre ou de Rochers. Dans l'eau mesme on voit comme du sable de Cuivre, & on en puise avec des cuilliers des grains gros comme du gland, & d'autres plus menus reduits en sable. Cette grande Isle est presque toute environnée d'Islets qu'on dit estre de Cuivre, on en rencontre en divers endroits jusques à la terre ferme du Nord. Vne entr'autres qui n'est éloignée de Minong que de la portée de deux coups de fuzil: il est entre le milieu de l'Isle, & le bout qui regarde le Nord Est: & c'est encore de ce côté du Nord-Est, bien loin au large, qu'il y a une autre Isle qui s'appelle Manitouminis, à cause du cuivre dont elle abonde, & de qui on raconte, que ceux qui y furent autrefois & y jettant des pierres, la faisoient retentir comme fait d'ordinaire l'airain.

Avançant jusqu'au bout du Lac, & retournant une journée par le costé du

Sud, on void au bord de l'eau une Roche de Cuivre, qui peze bien ſept ou huit cens livres, ſi dure que l'acier ny peut preſque entrer : Quand neantmoins il eſt échauffé, on le couppe comme du plomb.

Plus en deça, vingt ou trente lieuës, eſt ſcituée la pointe de Chagaouamigong, où nous avons étably la Miſſion du ſaint Eſprit, de laquelle nous parlerons cy-aprés. Proche de là, ſont des Iſles, aux rivages deſquelles on trouve ſouvent des Roches de Cuivre, & même des plaques de même matiere.

Le Printemps dernier nous avons achepté des Sauvages une plaque de pur Cuivre de deux pieds en quarré, qui peze plus de cent livres. On ne croit pas pourtant que les mines ſe trouvent dans les Iſles ; mais que tous ces caillous de Cuivre viennent probablement de Minong, ou des autres Iſles qui en ſont les ſources, portez ſur les glaces flottantes, ou roulez dans le fonds de l'eau par les vents tres-impetueux, particulierement du Nord-Eſt, qui eſt ex-

trememenṫ violent.

Il eſt vray qu'en Terre-ferme, au lieu où les Outaoüaks font du bled d'Inde, à demie-lieuë du bord de l'eau, les femmes ont trouvé quelquesfois des morceaux de Cuivre épars çà & là, de la peſanteur de dix, vingt ou trente livres. C'eſt en foüillant dans le ſable, pour y cacher leur bled, qu'elles y font ces rencontres.

En revenant encore vers l'embouscheure du Lac, ſuivant le coſté du Sud, à vingt lieuës du lieu dont nous venons de parler, on entre dans la Riviere appelée Nantounagan, dans laquelle ſe voit une éminence d'où tombent des pierres de Cuivrerouge, dans l'eau ou ſur la terre; on les trouve aſſez aisément : Et il y a trois ans qu'on nous en donna un morceau maſſif de la peſanteur de cent livres, qui fut pris en ce meſme endroit dont nous avons coupé quelques pieces que nous avons envoyées à Quebec à Monſieur Talon.

Tous ne conviennent pas de l'endroit preciſément où l'on le trouve: les uns veulent que ce ſoit où la riviere com-

mence à se retirer ; d'autres disent que tout proche du Lac, en foüillant dans la terre glaise on le rencontre. Quelques-uns ont dit qu'au lieu où la Riviere se fourche, & dans le ruisseau qui est plus vers le Levant, en deçà d'une pointe, il faut foüir dans de la terre grasse pour y trouver ce Cuivre ; & même qu'on rencontre des pieces de ce métail éparses dans le ruisseau, qui est au milieu.

Venant encor en deça, se presente la longue pointe de terre que nous avons dit estre comme la flêche de l'arc, à l'extremité de laquelle il n'y a qu'un Islet qui paroît de six pieds en quarré, & qu'on dit être tout de cuivre.

Enfin, pour ne laisser aucune partie de ce grand Lac, que nous n'ayons parcouruë, on nous assure que dans lés terres du côté du Midy, l'on trouve en divers endroits des mines de ce metail.

Toutes ces connoissances, & d'autres qu'il n'est pas necessaire de décrire plus au long, meritent bien qu'on en fasse une recherche exacte ; & c'est

ce que nous tâcherons de faire. Comme aussi pour juger d'un certain verd de gris, qui decoule, dit-on, par les crevasses de certains Rochers qui sont sur le bord de l'eau, où l'on trouve même parmy les caillous quelques morceaux assez tendres, d'un verd agreable. Si Dieu nous conduit dans nôtre entreprise, nous en parlerons l'an prochain avec plus de certitude & de connoissance.

Des Peuples qui ont rapport à la Mission du saint Esprit en la pointe dite de Chagaouamigong.

ON peut compter plus de cinquante Bourgades qui composent divers peuples, ou errants, ou sedentaires, qui dépendent en quelque façon de cette Mission, & ausquels on peut annoncer l'Evangile, soit allant en leur Pays, soit lors qu'ils viennent en celuy-cy pour faire leur traite.

Les trois Nations comprises sous le

nom d'Outaoüaks, dont une a embrassé le Christianisme, & celle des Hurons Etionnontatehronnons, où il y a prés de cinq cens baptizez, habitent cette pointe, y vivant de pêche, & de bled, & rarement de chasse, ils sont plus de quinze cens ames.

Les Ilinois peuples tirans au Sud, ont cinq grands Bourgs, dont l'un a trois lieuës d'étenduë, les cabanes étans scituées en long; ils sont prés de deux milles ames, & se rendent icy de temps en temps en grand nombre, comme Marchands, pour emporter des haches & chaudieres, fuzils & autres choses dont ils ont besoin. Pendant le sejour qu'ils font icy, on prend son temps pour jetter dans leurs cœurs les premieres semances de l'Evangile. Il sera parlé cy-aprés plus amplement de ces peuples, & du desir qu'ils ont fait paroître, d'avoir chez eux un de nos Peres pour les instruire; comme aussi du dessein qu'à formé le Pere Marquette d'y aller l'Automne prochain.

A huit journées d'icy, du côté du Couchant, est le premier des trente

Villages des Nadoueſſi. La groſſe guerre qu'ils ont avec nos Hurons, & quelques autres Nations de ces Quartiers, les tient plus reſſerrez, & les oblige à ne venir icy qu'en petit nombre, & comme en Embaſſade. Il en ſera auſſi parlé cy-aprés, & de ce que ledit Pere a fait pour les mettre & conſerver en paix.

De toutes les Nations du côté du Nord, il y en a trois entr'autres qui viennent icy en traitte, & tout fraîchement, deux cens Canots y ont paſſé quelque temps.

Et quatre autres Nations de celles qui compoſent la Miſſion de ſaint François Xavier, dans la Baye des Puans, ont pris icy les premieres teintures de la Foy, pendant le temps qu'elles y ont reſidé, fuyant les pourſuites des Iroquois.

Ainſi cette Miſſion ſe trouve environnée preſque de tous côtez de peuples, à la converſion deſquels on a commencé de vaquer, ainſi que nous allons voir.



LETTRE DV PERE Iacques Marquette au Reverend Pere Superieur des Missions.

MON REVEREND PERE,

PAX CHRISTI.

IE suis obligé de rendre compte à V. R. de l'état de la Mission du saint Esprit aux Outaoüaks, selon l'ordre que j'en ay receu d'Elle, & nouvellement encore du P. Dablon, depuis mon arrivée icy, aprés une Navigation d'un mois dans la neige, & dans les glaces qui nous ont fermé le passage, & dans des dangers de mort presque continuels.

La Divine Providence m'ayant destiné pour continuer la Mission du saint Esprit, que le Pere Alloüez avoit com-

mencé ; & où il avoit baptizé les principaux de la Nation des Kiſkakonk. I'y arrivay le treiſiéme de Septembre, & j'allay viſiter les Sauvages, qui étoient dans les Deſerts, qui ſont diviſez comme en cinq Bourgades. Les Hurons au nombre de quatre à cinq cens ames preſque tous baptizez, conſervent toûjours un peu de Chriſtianiſme ; quelques-uns des principaux aſſemblez dans un conſeil, furent aſſez ſatisfaits de me voir d'abord ; mais leur ayant fait entendre que je ne ſçavois pas leur langue encore parfaitement, & qu'il n'y venoit point d'autre Pere, tant à cauſe qu'ils étoient tous allez aux Iroquois, & que le Pere Alloüez qui les entendoit tout à fait bien, n'avoit pas voulu y retourner pour cét Hyver, parce qu'ils ne ſe portoient point à la Priere avec aſſez d'affection. Ils avoüerẽt qu'ils meritoient bien cette punition ; & depuis, durant l'Hyver ils en ont parlé, & ont reſolu de mieux faire, ainſi qu'ils me l'ont témoigné.

La Nation des Outaoüaks Sinagaux, eſt tres-élgoignée du Royaume de Dieu

pour estre extrémement attachez par-dessus toutes les autres Nations aux salletez, aux sacrifices, & aux jongleries, ils tournent la Priere en risée : A peine veulent-ils nous entendre parler du Christianisme ; ils sont superbes & sans esprit, tellement que je croy qu'il y a si peu à faire avec cette Nation, que je n'en ay pas seulement voulu baptizer les enfans qui se portoient bien, & qui sembloient pouvoir échaper, me contentant d'étre aux aguets pour les malades.

Ceux de la Nation de Keinouché se déclarent hautement, disant qu'il n'est point encore temps ; il y a neantmoins deux hommes autres-fois baptizez, dont l'un qui est assez âgé passe pour un miracle parmy les Sauvages, n'ayant point encore voulu se marier : il persiste toûjours en sa resolution, quoy qu'on puisse luy en dire ; il souffre de grandes attaques, même de ces parens, cela ne le touche point, non plus que la perte qu'il a faite de toutes ses Marchandises qu'il avoit apportées l'an passé des habitations Françoises, ne luy étant pas

ſeulement reſté dequoy ſe couvrir ; ce ſont de rudes épreuves pour des Sauvages, dont la pluſpart ne cherchent rien autre choſe que de poſſeder beaucoup en ce monde.

L'autre qui eſt un jeune homme nouvellement marié ſemble eſtre d'une autre nature que les autres. Les Sauvages extraordinairement attachez a leurs réveries; avoient conclud qu'il falloit qu'un certain nombre de jeunes gens fiſſent des ſaletez avec de jeunes filles, leſquelles choiſiſſent pour ce ſujet tel jeune homme qu'il leur plaiſt; jamais cela ne ſe refuſe, parce qu'ils croyent que de la dépend la vie des hommes: on appella ce jeune Chreſtien, d'abord il entre dans la Cabanne, & voyant qu'on alloit commencer ces deſordres, il fait ſemblant d'étre malade, & ſort auſſitoſt : on va le rappeller, mais il n'en veut rien faire: il s'eſt confeſsé avec autant de prudence qu'on ſçauroit faire, & j'ay admiré qu'un Sauvage peuſt vivre ſi innocemment, & ſe declarer par tout Chreſtien avec tant de generoſité. Il a encore ſa mere qui eſt bonne Chreſtien-

ne, & quelques-unes de ses sœurs.

Les Outaoüaks extraordinairement superstitieux dans leurs festins & leurs jongleries, semblent s'endurcir aux instructions qu'on leur fait, ils sont neantmoins bien contents qu'on baptize leurs enfans. Dieu a permis cét Hyver qu'une femme mourût dans son peché; on m'avoit caché sa maladie, & je n'en appris rien que par le bruit qui courut qu'elle avoit demandé pour sa guerison une danse tres-vilaine : j'allay aussi-tost dans une Cabanne, ou tous les anciens estoient en festin, entre lesquels étoient quelques Chrestiens Kiskakonk; je leur montray l'impieté de cette femme, & du jongleur, je les instruisis, je parlay à tous ceux qui étoient presens; & Dieu voulut qu'un ancien Outoüak parla, disant que l'on m'accordoit ce que je démandois, & qu'il n'importoit pas que cette femme mourust. Vn ancien Chrêtien prît aussi-tôt la parole, disant à la Nation qu'il falloit empêcher les débordemens de la jeunesse, & qu'il ne falloit pas permettre que les filles Chrétiennes se trou-

vassent jamais à ces danses. Pour satisfaire cette femme on changea cette danse en un jeu d'enfant, mais cela n'empécha point qu'elle ne mourût avant le jour.

L'extremité où étoit un jeune homme malade, fit dire aux jongleurs qu'il falloit invoquer le Diable par des superstitions tout à fait extraordinaires: Les Chrêtiens n'y firent aucune invocation, il n'y eut que le jongleur & le malade que l'on faisoit passer sur de grands feux qu'on avoit allumez dans toutes les Cabannes; ils disent qu'il n'en sent point la chaleur, quoy qu'on luy eût graissé le corps d'huyle durant cinq ou six jours: Hommes femmes & enfans courent par les Cabannes, demandans pour enigme ce qu'ils ont dans la pensée, & celuy qui le devine est tres-content de luy donner ce qu'il cherche: Ie les empéchay de faire les saletez qu'ils ont accoûtumé de faire à la fin de toutes ces diableries. Ie ne pense pas qu'ils y retournent, parce que le malade mourut peu de temps aprés.

La Nation des Kiſkakonk, laquelle durant trois ans avoit refuſé de recevoir l'Evangile que le Pere Alloüez leur annonçoit, reſolurent enfin ſur l'Automne de l'année 1668. d'obeyr à Dieu. La reſolution en fut priſe dans un conſeil, & declarée au Pere, qui s'obligea d'hiverner pour une quatriéme fois avec eux, afin de les inſtruire & baptizer : Les principaux de la Nation ſe declarerent Chrêtiens ; & afin de les cultiver, le Pere ayant paſſé dans une autre Miſſion, on m'en donna la charge que j'allay prendre au mois de Septembre de l'année 1669.

Tous les Chrêtiens étoient dans leurs champs pour ramaſſer le bled d'Inde, ils m'écouterent avec plaiſir, lors que je leur dis que je ne venois à la pointe qu'à leur conſideration & celle des Hurons, que jamais on ne les abandonneroit, qu'on les cheriroit pardeſſus toutes les autres nations, & qu'ils ne faiſoient plus qu'une meſme choſe avec les François. I'eu la conſolation de voir leur affection la priere, & l'eſtat qu'ils font d'etr

Chreſtiens, je baptizay les enfans nouvellement nais, je viſitay les Anciens que je trouvay tous bien diſpoſez; le Chef ayant ſouffert qu'on attachaſt proche de ſa Cabanne à une perche un chien, qui eſt une eſpece de ſacrifice que les Sauvages font au Soleil, & luy ayant dit que cela n'eſtoit pas bien, il alla luy meſme auſſi-toſt le jetter en bas. Vn malade inſtruit, mais non pas encore baptizé, me pria de luy octroyer cette grace, ou bien de demeurer proche de luy, parce qu'il ne vouloit point employer le jongleur pour ſa gueriſon, & qu'il craignoit le feu d'Enfer: je le diſpoſay au Bapteſme, j'eſtois ſouvent dans ſa Cabanne, la joye qu'il en recevoit luy rendit en partie la ſanté; il me remercia du ſoin que j'avois pris de luy; & peu de temps apres diſant que je luy avois donné la vie, il me fit preſent d'un eſclave qu'on luy avoit amené des Ilinois depuis deux ou trois mois.

Eſtant le ſoir dans la Cabanne d'un Chreſtien où je couchay, luy ayant fait faire quelques prieres aux Anges Gardiens, & luy ayant raconté quelques

histoires pour luy faire connoistre l'assistance qu'ils nous donnent, principalement dans les perils où nous nous trouvons d'offenser Dieu, il me dit qu'il connoissoit bien à present une main invisible qui le frappa, estant sur le point depuis son Baptesme de faire mal avec une femme, & qu'ayant entendu comme une voix qui luy disoit qu'il se souvint qu'il estoit Chrestien, il se retira sans commettre aucun peché; il m'a depuis souvent parlé de la devotion aux Anges Gardiens, & en a entretenu les autres Sauvages.

Quelques jeunes femmes baptizées servent d'exemple à toutes les autres, & ne rougissent point de dire qu'elles sont Chrestiennes. Les mariages parmy les Sauvages se rompent quasi aussi facilement qu'ils se lient, & ce n'est point des-honneur de se marier à d'autres. Ayant appris qu'une jeune femme Chrestienne quittée par son mary estoit dans le mesme danger à cause des parents, je l'allay visiter, je l'encouragé à se comporter Chrestiennement, elle a si bien tenu sa parole, qu'on n'a jamais entendu

parler

parler d'elle, ſa conduite avec les remonſtrances que j'en eus faites à ſon mary, la contraint de la reprendre ſur la fin de l'Hyver, & auſſi-tôt elle n'a point manqué de venir à la Chapelle en étant auparavant trop éloignée ; elle m'a découvert ſa conſcience, & j'admire qu'une jeune femme ait vêcu de la ſorte.

Les Payens ne font point de feſtin ſans Sacrifice, & nous avons de la peine de les en empêcher ; les Chrêtiens à preſent ont changé ces façons d'agir ; & pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coûtume, & j'en ôte tout ce qui eſt de mal ; il faut qu'ils parlent au commencement du feſtin, ils s'adreſſent donc à Dieu, auquel ils demandent la ſanté, & ce qu'ils ont de beſoin ; & que c'eſt pour ce ſujet qu'ils donnent à manger aux hommes. Il a plû à Dieu de conſerver tous les Chrêtiens en ſanté, excepté deux enfans qu'on vouloit me cacher, & pour leſquels un Iongleur avoit fait ſes diableries, qui moururent peu de temps aprés leur Baptême.

Ayant invité les Kiſkakonk de venir

hiverner auprés de la Chapelle, ils quitterent toutes les autres Nations pour ſe raſſembler proche de nous, afin de pouvoir prier Dieu, d'étre inſtruits, & de faire recevoir le Baptême à leurs enfans. Ils ſe declarent Chrêtiens, & c'eſt pour cela que dans tous les conſeils & les affaires de conſequence je m'adreſſois à eux, & c'étoit aſſez de leur témoigner ce que je voulois pour l'obtenir, lors que je leur parlois comme à des Chrêtiens: ils me diſoient auſſi que c'étoit à cauſe de cela qu'ils m'obeïſſoient, ils ont pris le deſſus ſur les autres Nations, & on peut dire qu'ils en gouvernent trois autres: C'eſt une grande conſolation à un Miſſionaire de voir des eſprits ſi ſouples parmy la Barbarie, vivre avec tant de paix avec des Sauvages, & paſſer quelquesfois les journées entieres à les inſtruire & à les faire prier Dieu. La rigueur de l'Hyver, & le mauvais temps ne les empéchoit point de venir à la Chapelle; il y en avoit qui n'auroient pas laiſſé paſſer un ſeul jour, & j'étois occupé à les recevoir depuis le matin juſques au ſoir.

I'en diſpoſois pour le Baptême, j'en inſtruiſois pour la Confeſſion, & j'en deſabuſois de leurs réveries. Les anciens me diſoient que la jeuneſſe n'avoit point encore d'eſprit, & qu'il falloit que j'empéchaſſe leurs débordemens: Ie leur parlois ſouvent de leurs filles, afin qu'ils ne permiſſent point que les jeunes gens les allaſſent viſiter la nuit; je ſçavois quaſi tout ce qui ſe paſſoit parmy deux Nations qui étoient proche de nous: mais ayant entendu quaſi parler de toutes les autres, on ne m'a jamais rien dit des Chrêtiennes; & lors que j'en demandois le ſentiment à quelques anciens, ils n'avoient rien à me répondre, ſinon qu'elles prioient Dieu. Ie leur inculquois ſouvent ce point, ſçachant bien toutes les importunitez qu'elles ſouffrent toutes les nuits, & le courage qu'il faut qu'elles ayent pour y reſiſter. Elles ont appris à eſtre modeſtes, & les François qui les voyoient, voyoient bien qu'elles ne reſſembloient point aux autres. C'eſt par là qu'on fait difference des Chrêtiennes d'avec les autres.

Inſtruiſant un jour les anciens dans ma Cabanne, & leur parlant de la Creation du Monde, & d'autres Hiſtoires de l'Ancien Teſtament, ils me raconterent ce qu'ils croyoient autrefois, ils en font à preſent un ſujet de fable: ils ont quelque connoiſſance de la Tour de Babel, diſant que leurs anciens avoient raconté qu'on avoit autrefois fait une grande maiſon, mais qu'un grand vent l'avoit jettée par terre. Ils mépriſent toutes ces petites divinitez qu'ils avoient auparavant que d'étre baptiſez, ils en raillent ſouvent, & s'étonnent d'avoir eu ſi peu d'eſprit, que d'avoir fait des ſacrifices à ces ſujets de fables.

I'ay baptizé un adulte aprés une longue épreuve; & voyant ſon aſſiduité à la priere, ſon ingenuité à me raconter ſa vie paſſée, les promeſſes qu'il me faiſoit, principalement de ne point aller voir les filles: Les aſſeurances qu'on me donnoit de ſa bonne conduite, m'obligerent de luy accorder ce qu'il me demandoit; il a depuis continué, & auſſi-toſt aprés ſon retour de

la pêche, il n'a pas manqué de venir à la Chapelle : Tous les Sauvages se separerent pour aller chercher à vivre, aprés les Festes de Pâques ; ils me promirent qu'ils se souviendroient toûjours de la Priere, & me supplioient fort qu'un de nos Peres les allât retrouver l'Automne, quand ils seroient r'assemblez. On leur accordera ce qu'ils demandent, & s'il plaist à Dieu nous envoyer quelque Pere, il prendra ma place, tandis que pour executer les ordres du Pere Superieur, j'iray commencer la Mission des Ilinois.

Les Ilinois sont éloignez de la pointe de trente journées par terre, par un chemin tres-difficile : Ils sont au seul Sur-Oüest de la pointe du saint Esprit: L'on passe par la Nation des Ketehigamins, qui sont plus de vingt grandes cabanes : ils sont dans les terres, ils cherchent d'avoir connoissance des François, esperant en avoir des haches, des coûteaux, & autres ferrailles : Ils les craignent de telle sorte qu'ils ont retiré du feu deux Ilinois, qui ont dit étans attachez aux poteaux,

que le François avoit dit qu'il vouloit que la paix fût par toute la terre. L'on passe ensuitte chez les Miamioüek, & on arrive par de grands deserts aux Ilinois, qui se sont principalement reünis en deux Bourgades, qui font plus de huit à neuf mille ames. Ces peuples sont assez bien disposez pour le Christianisme, depuis que le Pere Alloüez leur a parlé à la Pointe, d'adorer un seul Dieu, ils ont commencé de quitter leur fausse divinité, ils adorent le Soleil & le Tonnerre: ceux que j'ay vû parroissent estre d'assez bon naturel; ils ne courent point les nuits à la façon des autres Sauvages: Vn homme tuë hardiment sa femme s'il apprend qu'elle n'ait pas esté fidelle, ils sont plus retenus dans leurs Sacrifices, & me promettent d'embrasser le Christianisme, & de faire tout ce que je diray dans le Pays. C'est dans cette veuë que les Outaoüaks m'ont donné un jeune homme qui en étoit nouvellement venu, & qui m'a donné les commencemens de la langue, durant le loisir que les Sauvages de la Pointe

m'ont donné durant l'Hyver, à peine peut-on l'entendre, quoy qu'il ait quelque chose de l'Algonquine : l'espere neantmoins moyennant la Grace de Dieu, d'entendre & d'estre entendu, si Dieu par sa bonté me conduit en ce Pays.

Il ne faut point esperer de pouvoir fuïr les Croix dans toutes nos Missions ; & le meilleur moyen d'y vivre content, est de ne les point craindre, & d'attendre de la bonté de Dieu, dans la joüissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes. Les Ilinois nous souhaittent, à la façon des Sauvages, pour participer avec eux de leurs miseres, & pour souffrir tout ce qui se peut imaginer de la barbarie. Ce sont des brebis égarées qu'il faut chercher parmy les brossailles & les bois, puisque principalement elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du Loup, ce sont les instances qu'ils m'en ont faites durant l'Hyver : C'est pour cela qu'ils sont allez ce Printemps dans le Pays avertir les anciens de me venir querir l'Automne.

Les Ilinois vont toûjours par terre, sement du bled d'Inde qu'ils ont en grande abondance, ont des citroüilles aussi grosses que celles de France, ont quantité de racines & de fruits. La chasse de Bœufs Sauvages, d'Ours, Cerfs, Cocqs d'Inde, Canards, Outardes, Tourtres & Gruës, y est tres-belle. Ils quittent leur Bourg quelque temps de l'année pour aller tous ensemble sur les lieux où se tuënt les bêtes, & pour mieux resister aux ennemis qui les viennent attaquer. Ils croyent que si j'y vay, je mettray la paix par tout, qu'ils demeureront tousiours dans un mesme lieu, & qu'il n'y aura que la jeunesse qui ira chasser.

Quand les Ilinois viennent à la Pointe, ils passent une grande riviere qui a quasi une lieuë de large : Elle va du Nord au Sud, & si loin, que les Ilinois qui ne sçavent ce que c'est que du Canot, n'ont point encore entendu parler de la sortie ; ils ont seulement connoissance qu'il y a de tres-grandes Nations plus bas qu'eux, dont les unes

ſont deux fois du bled d'Inde l'année, du côté de l'Eſt Sud-Eſt de leur Pays, une Nation qu'ils appelent Chaoüanou, les eſt venu viſiter l'Eſté paſſé, ce jeune homme qu'on ma donné qui m'enſeigne la langue, les a veus; ils ſont chargez de Raſſade, qui faict voir qu'ils ont communication des Europeans: ils avoient traverſé une terre durant prés de trente jours, devant que d'arriver au Pays, il eſt difficile que cette grande Riviere ſe décharge dans la Virginie; & nous croyons plûtoſt qu'elle a ſon embouchure dans la Califurnie: Si les Sauvages qui me promettent de faire un Canot, ne me manquent point de parole, nous irons dans cette Riviere tant que nous pourrons, avec un François, & ce jeune homme qu'on m'a donné, qui ſçait quelques-unes de ces langues, & qui a une facilité pour apprendre les autres, nous viſiterons les Nations qui les habitent, afin d'ouvrir le paſſage à tant de nos Peres, qui attendent ce bon-heur il y a ſi long-temps, cette décou-

verte nous donnera une entiere connoiſſance de la Mer ou du Sud, ou de l'Oüeſt.

A ſix ou ſept journées plus bas que les Ilois, il y a une autre grande Riviere dans laquelle ſont des Nations prodigieuſes, qui ſe ſervent de Canots de bois; nous ne pouvons pas rien en écrire autre choſe juſques à l'année prochaine, ſi Dieu nous fait la grace de nous y conduire.

Les Ilinois ſont guerriers, ils font quantité d'Eſclaves dont ils font trafic avec les Outaoüaks, pour en avoir des Fuzils, de la Poudre, des Chaudieres, des Haches, & des Coûteaux. Ils avoient autrefois la guerre avec les Nadoüeſſi, & ayans fait la paix depuis quelques années, je l'ay affermie pour leur faciliter le voyage de la Pointe, où je vay les attendre pour les accompagner dans le Pays.

Les Nadoüeſſi qui ſont les Iroquois de ce païs, au delà de la Pointe, mais moins perfides, & qui n'attaquent jamais qu'aprés avoir eſté attaquez, ſont

au Sur-Oüest de la Mission du S. Esprit. C'est une grande nation, & qu'on n'a point encore visitée, nous estans attachez à la conversion des Outaoüaks; ils craignent le François à cause qu'il apporte le fer en ce païs; ils ont une langue toute differente de l'Algonguine, & de la Huronne; il y a quantité de bourgs, mais ils s'estendent bien loing. Ils ont des façons de faire toutes extraordinaires, ils adorent principalement le Calumet, ne disent mot dans leurs festins, & quand quelque estranger arrive ils luy donnent à manger avec une fourchette de bois, comme on feroit à un enfant: toutes les nations du Lac leur font la guerre, mais avec peu de succez: ils ont de la fausse avoine, se servent de petits Canots, & gardent inviolablement leur parole. Ie leur ay envoyé un present par l'Interprete, pour leur dire qu'ils eussent à reconnoistre le François par tout où il se rencontreroit; qu'ils eussent à ne le point tuër, ny les Sauvages qui l'accompagneroient. Que la Robbe noire vouloit passer dans le Pays des Assini-

poüars, dans celuy des Kilistinaux qu'elle étoit déja aux Outagamis, & que je partois cét Automne pour aller aux Ilinois, dont ils laisseroient le passage libre. Ils y ont consenty ; mais pour ce qui étoit de mon present, ils attendoient que tout le monde fust retourné de la chasse, & qu'ils se trouveroient cét Automne à la Pointe, pour tenir conseil avec les Ilinois, & pour me parler. Ie souhaitterois que toutes les Nations eussent autant d'amour pour Dieu, qu'ils ont de crainte des François, le Christianisme seroit bien-tost fleurissant.

Les Assinipoüars qui ont quasi la mesme langue que les Nadoüessi, sont vers l'Oüest de la Mission du S. Esprit, ils en sont à quinze ou vingt journées sur un Lac, où ils font de la fausse avoine, & où la pêche est tres-abondante. I'ay oüy dire qu'il y avoit dans leur Pays une grande Riviere qui mene à la Mer de l'Oüest, & où un Sauvage me dit qu'étant à l'embouchеure, il avoit vû des François, & quatre grands Canots à la voile.

Les Kiliſtinaux ſont peuples courans & nous ne ſçavons pas bien encore leur rendez-vous, ils ſont vers le Nord-Oüeſt, de la Miſſion du ſaint Eſprit, ſont touſiours dans les bois, ils n'ont que leur Arc pour vivre; ils paſſerent à la Miſſion où j'étois l'Automne paſſé, juſques au nombre de deux cens Canots qui venoient achepter des Marchandiſes & du bled, ils entroient dans les bois pour y paſſer l'Hyver: Ie les ay veus ce Printemps ſur le bord du Lac.





CHAPITRE XII.

De la Mission de saint François Xavier dans la Baye des Puans, ou plûtôt des eaux puantes.

Lettre du P. Alloüez qui a eu charge de cette Mission, au R. P. Superieur.

MON R. PERE,

PAX CHRISTI.



'ENVOYE à V.R. le Iournal de nôtre hivernement, où elle trouvera comme l'Evangile a esté publiée, & IESVS-CHRIST prêché à des Peuples qui n'adorent que le Soleil, ou quelques Idoles imaginaires.

Nous partîmes du Sault le troisiéme Novembre, moy troisiéme, deux Canots de Prouteoüatamis me vouloient emmener en leur Pays; non pas pour y estre instruits, n'ayans aucune disposition à la Foy; Mais pour adoucir quelques jeunes François, qui étans parmy eux pour le negoce, les menaçoient & maltraitoient.

Nous arrivâmes le premier jour à l'entrée du Lac des Hurons, où nous couchâmes à l'abry des Isles. La longueur du voyage & la difficulté du chemin, à cause de la Saison avancée, nous porterent à avoir recours à saint François Xavier Patron de nôtre Mission, en m'obligeant à celebrer la sainte Messe, & mes deux Compagnons à Communier le jour de sa Feste à son honneur; & de plus, de l'invoquer tous les jours deux fois en recitant son Oraison.

Le quatriéme sur le midy, nous doublâmes le Cap qui fait le détour, & est le commencement du Détroit ou du Golfe du Lac Huron assez connû, & du Lac des Ileaoüers, inconnû jusques à present, beaucoup plus petit que le Lac

Huron. Sur le soir le vent contraire qui alloit jetter nôtre Canot sur des battures de Rochers, nous obligea de finir plûtôt nôtre journée.

Le 5. nous nous trouvâmes couverts de neiges à nôtre réveil, & les bordages de l'eau glacée. Ce petit commencement de croix, dont il pleût à N. S. nous faire part, nous invita à nous offrir à de plus grandes. Il falut s'embarquer avec toutes les hardes & provisions, avec bien de la peine, les pieds nuds à l'eau, pour tenir le Canot à flot, qui autrement eût brizé. Ayant laissé un grand nombre d'Isles du côté du Nord, nous fûmes coucher à une petite Isle, où nous fûmes arrêtez durant six jours par le mauvais temps. La neige & les gelées nous menaçans des glaces, mes Compagnons eurent recours à sainte Anne, à laquelle nous recommandâmes nôtre voyage, la priant de nous prendre sous sa protection avec S. François Xavier.

L'onziéme nous nous embarquâmes nonobstant le vent contraire, nous traversâmes à une autre Isle, & delà à terre ferme, où ayans trouvé deux François

avec

avec plusieurs Sauvages; nous apprîmes d'eux les grands dangers ausquels nous nous allions exposer, à raison des orages qui sont frequents dans ce Lac, & des glaces qui alloient bien-tôt flotter: Mais tout cela ne fut pas capable d'ébranler la confience que nous avons mis en nos Protecteurs : Nous mîmes le Canot à l'eau, aprés les avoir invoquez, ensuite dequoy nous doublâmes avec assez de bon heur, le Cap qui détourne à l'Oüest, ayant laissé derriere nous une grande Isle nommée Michilimakinak, celebre parmy les Sauvages. Leurs fables sur cette Isle sont agreables.

Ils disent que cette Isle est le Pays natal d'un de leurs Dieux nommé Michabous, c'est à dire le grand Lieure, Ovisaketchak, qui est celuy qui a creé la Terre, & que ce fut dans ces Isles qu'il inventa les rets pour prendre du poisson. Aprés avoir consideré attentivement l'aragnée dans le temps qu'elle travailloit à sa toile pour y prendre des mouches. Ils croyent que le Lac Superieur est un Estang fait par les Castors, dont la Chaussée étoit double; la pre-

miere, au lieu que nous appelons le Sault, la seconde à cinq lieuës plus bas. En montant la Riviere, disent-ils, ce même Dieu trouva premierement cette seconde Chaussée qu'il rompit entieremẽt; & c'est pour cette raison qu'il n'y a point de chute ny de boüillons d'eau dans ce rapide : Pour la premiere, étant pressé il ne fit que marcher dessus pour la fouler ; c'est pour cela qu'il y reste encore de grandes chutes & gros boüillons d'eau.

Ce Dieu, ajoûtent-ils, poursuivant un Castor dans le Lac Superieur, traversa d'un seul pas une ance de huict lieuës de largeur : En veuë d'un si puissant ennemy, les Castors changerent de place, & se retirerent en un autre Lac Alimibegoung, d'où ensuite à la faveur des Rivieres qui en découlent, ils arriverent à la Mer du Nord, dans le dessein de passer en France: Mais ayant trouvé l'eau amere, ils perdirent cœur, changerent de pensée, & se repandirent dans les Rivieres & Lacs de tout ce Pays, & c'est pour cela qu'il n'y a point de Castors en France, & que les François les vien-

nent chercher icy. Ils croyent que c'eſt ce Dieu qui eſt le maître de nos vies, qu'il n'accorde qu'à ceux auſquels il ſe fait voir dans le ſommeil. Voila une partie des fables dont les Sauvages nous entretiennent bien ſouvent.

Le quatorziéme Dieu nous délivra de deux grands dangers, par l'interceſſion de nos Protecteurs, nôtre Canot pendant que nous prenions un peu de repos, nous ayant eſté enlevé par un coup de vent qui le jetta de l'autre bord de la Riviere, nous fut r'amené par un autre coup de vent, lors qu'éveillez par le bruit qu'il fit, nous penſions à faire un Cajeux pour l'aller querir. Sur le ſoir, aprés avoir fait une grande journée, n'ayant point trouvé à débarquer, à raiſon des bordages inacceſſibles, nous fûmes obligez de tenir le large pendant la nuit; mais un coup de vent extraordinaire nous ayant ſurpris, nous fûmes obligez de gagner à terre parmy des Roches, où noſtre Canot devoit briſer, ſi Dieu par ſa Providence ne ſe fût chargé de noſtre conduite. Dans ce ſecond danger, nous nous adreſsâmes à luy par

la mediation de nos intercesseurs, & dîmes ensuite la Messe en action de Graces.

Ayant continué nostre Navigation jusques au vingt-cinquiéme, dans de continuels dangers, Dieu nous essuya toutes nos peines, par le rencontre d'une Cabanne de Pouteoüatamis qui étoient à la pêche & à la chasse à l'orée du bois : Ils nous regalerent de tout ce qu'ils avoient; mais sur tout de fené, qui est le fruit du hêtre, qu'ils font rotir, & qu'ils pilent en farine : I'eus le loisir de les instruire, & de donner le Baptême à deux petits enfans malades.

Le ving-septiéme, dans le temps que nous tâchions de ramer avec le plus de vigueur qu'il nous étoit possible, nous fûmes apperceus de quatre Cabannes de Sauvages nommez Oumaloüminek, qui nous obligerent à débarquer : comme ils étoient pressez de la faim, & nous au bout de nos vivres, nous ne pûmes pas estre long-temps ensemble.

Le vingt-neufviéme, l'Ance de la Riviere par où nous devions entrer, étant gelée, nous fusmes bien en peine;

nous pensions à faire le reste du chemin, jusques au rendez-vous par terre, mais un vent impetueux s'étant levé pendant la nuit, nous nous trouvâmes en état, les glaces ayant esté brizées, de continuer nôtre Navigation, qui finit le deuxiéme Decembre, veille de saint François Xavier, que nous arrivâmes au lieu où étoient les François, qui nous aiderent à celebrer la Feste avec le plus de solemnité qu'il nous fut possible, le remerciant du secours qu'il nous avoit procuré pendant nostre voyage, & le priant d'estre le Patron de cette Mission, que nous allions commencer sous sa protection.

Le lendemain je celebray la sainte Messe, où les François au nombre de huit, firent leurs Devotions. Les Sauvages ayant pris leur quartier d'hyver, je ne trouvay icy qu'un Bourg de diverses Nations, Ousaki, Pouteoüatami, Outagami, Ovenibigoutz, environ six cens ames; à une lieuë & demie, un autre de cent cinquante ames, à quatre lieuës, un de cent ames, à huit lieuës d'icy, de l'autre bord de la Baye, un

d'environ trois cens ames.

Toutes ces Nations ont leurs champs de bled d'Inde, citroüilles, faiſoles, & de petun. En cette Baye, en un lieu qu'ils appelent Oüeſtatinong, à vingt cinq lieuës de là, il y a une grande Nation nommée Outagami, & à une journée de celle-cy, il y en a deux autres, Oumami & Makſkouteng : une partie de tous ces Peuples a eu connoiſſance de noſtre Foy, à la pointe du ſaint Eſprit, où je les ay inſtruits, nous le ferons plus amplement avec le ſecours du Ciel.

Nous avons eu bien de la peine pour noſtre entretien, à peine avons-nous trouvé dequoy nous cabanner : Toute noſtre nourriture n'a eſté que du bled d'Inde, & du gland ; le peu de poiſſon qu'on n'y voit que rarement, eſt tres-mauvais : l'eau de cette ance & des rivieres, y eſt pareille à celle qui croupit dans les foſſez.

Les Sauvages d'icy ſont barbares au delà du commun, ils ſont ſans induſtrie ; ils ne ſçavent pas faire même un plat d'eſcorce, ny une cuilliere, ils ſe

ſervent le plus ſouvent de coquilles. Ils ſont tenans & avares d'une façon extraordinaire ; ils vendent cher leurs petites denrées, parce qu'ils n'ont que le purement neceſſaire. La ſaiſon en laquelle nous arrivâmes chez eux, ne nous fut pas avantageuſe : ils étoient tous dans la diſette, & fort peu en état de nous donner quelque ſecours ; nous y endurâmes la faim: Mais beny ſoit Dieu, qui nous met dans ces occaſions, & qui recompenſe bien d'ailleurs toutes ces peines, par les conſolations qu'il nous fait trouver dans les plus grandes afflictions, en la recherche des ames de tant de pauvres Sauvages, qui ne ſont pas moins l'ouvrage de ſes mains, & le prix du Sang de IESVS-CHRIST ſon Fils, que celles des Princes & des Souverains de la terre.

De la Mission aux Ousaki.

LE Village des Ousaki est le premier où je commençay à instruire: Aussi-tost que nous y fûmes cabannez, j'assemblay tous les anciens, ausquels aprés que j'eus raconté les nouvelles de la paix avec les Iroquois, je m'étendis sur le dessein de mon voyage, qui n'étoit autre que leur instruction. Ie leur expliquay les principaux articles de nôtre croyance, qu'ils écouterent avec approbation, me paroissans tres-bien disposez pour le Christianisme. O si nous pouvions les secourir dans leur pauvreté, que nostre Eglise seroit florissante: Le reste de ce mois je travaillay à leur instruction, & donnay le Baptême à plusieurs enfans malades; j'eus la consolation d'en voir un quelque-temps aprés quitter l'Eglise Militante qui l'avoit receu au nombre de ses enfans, pour aller dans la Triomphante y chanter eternellement les misericordes de

Dieu en ſon endroit, & y eſtre un Advocat pour la converſion de ceux de ſa Nation.

Parmy ceux qui n'avoient pas oüy parler de nos Myſteres, il s'y eſt trouvé quelques libertins qui en ont fait des railleries : Dieu me mit en bouche dequoy les arrêter, j'eſpere que fortifiez de la Grace, avec le temps & la patience, nous aurons de la conſolation d'en gagner quelques-uns à IESVS-CHRIST. Ceux qui ſont Chrêtiens ſont venus exactement tous les Dimanches, à la Priere & à l'Inſtruction, ou nous faiſons chanter le *Pater* & *Ave*, en leur langage.

Au mois de Ianvier je me propoſois d'aller porter l'Evangile à un autre Bourg, il ne fut pas poſſible de m'y aller cabanner parmy eux. I'ay tâché de ſuppléer par des frequentes viſites.

De la Miſsion aux Ponteoüatamis.

LE dix-ſeptiéme Février, je me tranſportay au Bourg des Ponteoüatamis, qui eſt à l'autre bord du Lac, à huit lieuës d'icy : aprés avoir marché tout le jour ſans s'arréter, nous y arrivâmes à Soleil couché, à la faveur de quelque petit morceau de viande gelée, que la faim nous faiſoit manger. Le lendemain de mon arrivée, ils nous firent preſent de tout le lard d'un Ours, avec beaucoup de témoignage d'affection.

Le dix-neufviéme j'aſſemblay le conſeil, & aprés avoir raconté les nouvelles, je leur fis connoître le ſujet qui m'amenoit en leur Pays, m'étant reſervé au lendemain pour leur parler plus amplement de nos myſteres : Ie le fis avec ſuccés & benediction, ayant tiré cette concluſion d'eux-mêmes, que puiſque la croyance étoit ſi neceſſaire pour éviter l'Enfer, ils vouloient prier, & qu'ils

esperoient que je leur procurerois un Missionnaire pour les instruire, ou bien que je demeurerois moy-même pour leur faire cette charité.

Les jours suivans je visitay toutes les Cabannes, & les instruisis fort amplement en particulier, avec satisfaction de part & d'autre : I'eus la consolation d'y donner le Baptême à deux enfans nouveaux nez, & à un jeune homme moribond tres-bien disposé.

Le vingt-troisiéme nous nous mîmes en chemin pour nous en retourner; mais le vent qui nous geloit le visage, & la neige, nous obligerent d'arréter aprés deux lieuës, & passer la nuit sur le Lac : le lendemain, la rigueur du temps étant diminuée tant soit peu, nous continuâmes nostre route, avec bien de l'incommodité, j'en eus pour ma part le nez gelé, & une deffaillance qui m'obligea à m'asseoir sur la glace, où j'eusse resté, mes Compagnons ayant gagné le devant, si par une providence Divine je n'eusse trouvé dans mon mouchoir un clou de

girofle, qui me donna assez de force pour arriver au cabannage.

Au commencement du mois de Mars les grands degels ayant commencé, les Sauvages decabannerent pour aller chercher de quoy vivre, la faim les pressant depuis quelque temps.

I'eus bien du déplaisir de n'avoir pas pû parcourir tous les Bourgs, l'éloignement de quelques-uns, & le peu de disposition de quelques-autres en ont esté la cause. Ie me resolus de tâcher du moins de bien établir le Christianisme dans un Bourg voisin, composé pour la plus grande partie de Pouteoüatamis. I'assemblay les hommes deux fois, leur expliquay amplement nos Mysteres, & l'obligation qu'ils avoient d'embrasser nostre Foy, & que c'étoit l'unique raison qui m'avoit amené dés l'Automne en leur Pays; ils receurent fort bien tout ce que je leur dis : Ie les ay souvent visité dans leurs cabannes, pour leur inculquer ce que je leur avois enseigné en public. I'y ay baptizé quelques enfans malades : j'ay esté grandement consolé dans l'asseurance que

quelques-uns m'ont donnée, que depuis qu'ils m'avoient oüy, il y a cinq ans, à la pointe du ſaint Eſprit, dans le Lac Superieur, ils ont toûjours invoqué le vray Dieu, qu'ils en avoient eſté protegez ſenſiblement, qu'ils ont toûjours tué des bêtes, & pris des poiſſons: qu'ils n'ont pas eſté malades, & qu'ils ne meurent pas ſi communément dans leurs familles, comme ils faiſoient auparavant qu'ils priaſſent. Vn autre jour je fis le Catechiſme aux filles & aux femmes, noſtre cabanne étoit toute remplie. Ce pauvre peuple eſt tres-bien diſpoſé, & témoigne tres-bonne volonté: Pluſieurs m'interrogent de diverſes choſes pour eſtre inſtruits, me propoſant leurs difficultez, qui ne proviennent que de la haute idée qu'ils ont du Chriſtianiſme, & de la crainte qu'ils ont de n'en pouvoir pas accomplir les obligations. Noſtre ſejour n'a pas eſté long; la faim les preſſant, ils furent obligez de ſe ſeparer, & d'aller chercher leur vie. Nous nous retirâmes plains de conſolation, loüans & beniſſans Dieu de ce que ſon ſaint

Nom avoit été respecté, & la sainte Foy bien receuë de ces Peuples barbares.

Les 21. de ce mois je pris hauteur, je trouvay que la hauteur du Soleil estoit de 46. degrez 40. minuttes ou environ, dont la hauteur du Pole & le complément est de 43. degrez 20. minuttes ou environ.

Les glaces n'ont rompu icy que le 12. d'Avril: l'Hyver a été extrêmement rude cette année, & par conséquent la navigation fort retardée.

Le 16. d'Avril je m'embarquay pour aller commencer la Mission aux Outagamis, peuple assez renommé en tous ces quartiers : nous fûmes coucher au bout de lance, à l'entrée de la Riviere des Puans, que nous avons nommée de saint François : en passant, nous vismes des nuages de Cignes, d'Outardes, & de Canards : les Sauvages leur tendent des rets au fond de lance, où ils en prennent jusques à cinquante dans une nuit: ce gibier cherchant en Automne la folle avoine, que le vent a secoüée au mois de Septembre.

Le 17. nous montâmes la Riviere

ſaint François, large de deux, & parfois de trois arpens. Aprés avoir avancé quatre lieuës, nous trouvâmes le Bourg des Sauvages nommé Saky, qui commençoient un travail qui merite bien d'avoir icy ſa place. D'un bord à l'autre de la Riviere, ils font une barricade, plantans de grands pieux à deux braſſes d'eau; en ſorte qu'il y a comme un pont au deſſus pour les pêcheurs, qui à la faveur d'une petite naſſe, prennent aiſément les Eſturgeons, & toute autre ſorte de poiſſon que cette digue arréte, quoy que l'eau ne laiſſe pas de couler entre les pieux. Ils appelent cette machine Mitihikan, elle leur ſert le Printemps & vne partie de l'Eſté.

Le dix-huictiéme nous fiſmes le portage qu'ils nomment Kekaling, nos matelots trainãs le canot parmy des rapides, je marchay ſur le bord de la Riviere, où je trouvay des pommiers & des ſouches de vigne en quantité.

Le 19. Nos Matelots monterent les Rapides à la perche, pendant deux lieuës; j'allay par terre juſques à l'autre portage, qu'ils appelent Oukocitiming,

c'est à dire chaussée. Nous observâmes ce même jour l'Eclipse du Soleil, predite par les Astrologues, qui dura depuis midy jusques à deux heures : le tiers ou environ du corps du Soleil a parû éclipsé, les autres deux tiers faisoient un Croissant. Nous arrivâmes le soir à l'entrée du Lac des Puans, que nous avons appelé le Lac saint François ; il est long d'environ douze lieuës, & large de quatre : il est situé du Nord Nord-Est, au Sud Sur-Oüest : il est abondant en poissons ; mais inhabité à cause des Nadoüecis qu'on y apprehende.

Le vingtiéme, qui étoit le Dimanche, je dis la Messe aprés avoir navigué cinq à six lieuës dans le Lac ; aprés quoy nous arrivâmes dans une Riviere qui vient d'un Lac de folle avoine, que nous suivîmes, au bout duquel nous trouvasmes la Riviere qui conduit aux Outagamis d'un côté, & celle qui conduit aux Machkoutenck de l'autre. Nous entrasmes dans cette premiere, qui vient d'un Lac où nous vîmes deux Cocqs d'Indes perchez sur un arbre,

masle

masle & femelle, parfaitement semblables à ceux de France, même grosseur, même couleur, & même chant. Les Outardes, Canards, Cignes, Oyes, sont en grand nombre en tous ces Lacs & Rivieres : la folle avoine qui est leur nourriture les y attire ; il y a des grands & petits Cerfs, des Ours & des Castors, en assez grande quantité.

Le vingt-quatriéme, aprés plusieurs tours & détours, dans les divers Lacs & Rivieres, nous arrivâmes au Bourg des Outagamis.

Ce peuple nous vinst en foule au devant, pour voir, disoient-ils, le Manitou qui venoit en leur pays ; ils nous accompagnerent avec respect jusques à la porte d'une cabanne où on nous fit entrer.

Cette Nation est renommée pour être nombreuse, ils sont plus de quatre cens hommes portans les armes : le nombre des femmes & enfans y est plus grand, à cause de la polygamie qui regne parmy eux, chaque homme ayant communément quatre femmes, quelques-uns six, & d'autres jusques à dix. Six gran-

des cabannes de ces pauvres gens ont eſté deffaites ce mois de Mars, par dix-huit Iroquois, Tſonnontoüans, leſquels conduits par deux Iroquois, Eſclaves des Pouteouatamis, qui s'enfuyoient, donnerent deſſus, tuerent tout, à la reſerve de trente femmes qu'ils emmenerent priſonnieres : les hommes étans à la chaſſe, ils ne trouverent pas beaucoup de reſiſtance, ne reſtant que ſix hommes de guerre dans les cabannes, hormis les femmes & les enfans qui étoient au nombre de cent ou environ. Ce carnage ſe fit à deux journées du lieu de noſtre hivernement, au fonds du Lac des Ilinioües, qu'on appele Machihiganing.

Le vingt-cinquiéme, j'aſſemblay les Anciens en grand nombre, à deſſein de leur donner les premieres connoiſſances de nos Myſteres. Ie commençay par l'invocation du ſaint Eſprit, auquel nous nous étions adreſſez pendant nôtre voyage, pour le prier de benir nos travaux : & aprés leur avoir eſſuyé leurs larmes, que le ſouvenir du meurtre fait par les Iroquois faiſoit couler de leurs

yeux, par un preſent que je jugeay leur devoir faire : Ie leur expliquay les principaux Articles de noſtre Foy, leur publiay la Loy & les Commandemens de Dieu, les recompenſes promiſes à ceux qui luy obeyront, & les chaſtimens qu'il prepare à ceux qui ne luy obeyront pas. Ils m'ont entendu ſans que j'aye eu beſoin d'interprete, & ce avec attention; Mais, ô mon Dieu, que ce pauvre peuple a des idées & des coûtumes contraires à l'Evangile, & qu'il faut de graces bien puiſſantes pour vaincre leurs cœurs; ils approuvent l'Vnité & la Souveraineté de Dieu, Createur de toutes choſes, du reſte ils n'en diſent mot.

Vn Outagami me dit en particulier, que ſon ayeul étoit venu du Ciel, & qu'il avoit prêché l'Vnité & la Souveraineté d'un Dieu qui avoit fait tous les autres Dieux : qui les avoit aſſeuré qu'il iroit au Ciel aprés ſa mort, où il ne mourroit plus, & que l'on ne trouveroit pas ſon corps au lieu où on l'auroit enterré, ce qui fut verifié, dit cét Outagami, le corps ne s'étant plus trouvé

où on l'avoit mis. Ce sont des fables dont Dieu se sert pour leur salut ; car aprés avoir achevé de raconter tout, il ajoûta qu'il congedioit toutes ses femmes, qu'il n'en retenoit qu'une qu'il ne changeroit point ; qu'il étoit resolu de m'obeyr & de prier Dieu. I'espere que Dieu luy fera misericorde : I'ay tasché de les visiter dans leurs cabannes, qui sont en tres-grand nombre, tantost pour les instruire en particulier, tantost pour y aller porter quelque petite medecine, ou plûtost quelque douceur à leurs petits enfans malades, que je baptisois : Sur la fin ils me les ont apportez d'eux-mêmes, dans la cabanne où je logeois.

I'ay parlé leur langue, dans l'asseurance qu'ils m'ont donné qu'ils m'entendoient, elle est la même que celle des Satzi : Mais, helas ! qu'ils ont de la peine à concevoir une Loy qui est si contraire à leurs coûtumes.

Ces Sauvages ce sont retirez en ces quartiers, pour fuïr la persecution des Iroquois ; ils se sont placez dans un pays excellent, la terre qui y est noire leur

donne du bled d'Inde en abondance: Ils vivent de chasse pendant l'Hyver, sur la fin ils reviennent à leurs cabannes, & y vivent de bled d'Inde, dont ils ont fait cache en Automne, & qu'ils assaisonnent avec du poisson. Ils ont un Fort au milieu de leurs deserts, où leurs cabannes de grosse écorce, sont pour resister à toutes sortes d'attaques ; en voyageant ils se cabannent avec des nattes ; ils ont guerre avec les Nadoüecious leurs voisins, ils n'ont point l'usage du canot ; c'est pour cela qu'ils ne vont point en guerre contre les Iroquois, quoy que souvent ils en soient tuez. Ils sont fort décriez & reputez des autres Nations chiches, avares, larrons, coleres, & querelleurs. Ils ont peu d'idée des François, depuis que deux traiteurs de robbes de Castor ont parû chez eux: s'ils s'y étoient comportez comme ils devoient, j'eusse eu moins de peine à donner à ces pauvres gens d'autres idées de toute la Nation Françoise, qu'ils commencent à estimer, depuis que je leur ay expliqué l'unique & le principal motif qui m'amenoit chez eux.

Le vingt-ſixiéme les Anciens vinrent en la cabanne où je logeois pour y tenir conſeil ; l'aſſemblée eſtant faite, le Capitaine aprés avoir porté à mes pieds un preſent de quelques robbes, harangua en ces termes. Nous te remercions, me dit-il, de ce que tu nous és venu viſiter, & conſoler dans noſtre affliction ; nous t'en ſommes d'autant plus obligez, que perſonne n'a eu encore cette bonté pour nous : Ils ajoûterent, qu'au reſte ils n'avoient autre choſe à me dire, ſinon qu'ils n'avoient point d'eſprit pour me parler, qu'ils étoient tous occupez à pleurer leurs morts. Toy, Robbe noire, qui as de l'eſprit, & qui as pitié des hommes, aye pitié de nous, de la maniere qu'il te plaira : Tu pourrois demeurer icy proche de nous, pour nous proteger contre nos ennemis, & nous apprendre à parler au grand Manitou, de même que tu fais aux Sauvages du Sault : Tu nous pourrois faire rendre nos femmes, qui ont eſté emmenées priſonnieres : Tu pourrois arrêter les armes des Iroquois, & leur parler de

paix en noſtre faveur pour l'avenir ; Ie n'ay point d'eſprit pour te rien dire, ſeulement aye pitié de nous en la façon que tu jugeras plus à propos. Quand tu verras les Iroquois, dis leur qu'ils m'ont pris pour un autre : Ie ne leur fais point la guerre, je n'ay pas mangé leurs gens, que mes voiſins ont pris priſonniers, & dont ils m'ont fait preſent, je les ay adoptés, ils vivent icy comme mes enfans. Ce diſcours ne tient rien du barbare : Ie leur dis que dans le traité de paix que les François avoient fait avec les Iroquois, on n'avoit pas parlé d'eux, qu'aucun François n'étoit encore venu icy, & qu'on ne les connoiſſoit pas : qu'au reſte j'approuvois beaucoup ce que leur Capitaine avoit dit, que je ne l'oublierois pas, que l'Automne prochain je leur en rendrois réponſe : Cependant qu'ils ſe fortifiaſſent dans la reſolution d'obeïr au vray Dieu, qui ſeul leur pouvoit procurer ce qu'ils demandoient, & infiniment au delà.

Le ſoir, quatre Sauvages Oumamis de Nation, arriverent de deux jour-

nées d'icy, portans trois chevelures d'Iroquois, & un bras à demy boucané, pour consoler les parens de ceux que les Iroquois avoient tué depuis peu.

Le vingt-septiéme nous partîmes, recommandans aux bons Anges la premiere semence jettée dans le cœur de ce pauvre peuple, qui m'a écouté avec respect & attention. Voila une belle & riche moisson pour un Missionnaire zelé & patient : nous avons appelé cette Mission de saint Marc, parce que tel jour la Foy y a esté annoncée.



De la Mission aux Oumamis, & Machkoutench.

LE vingt-neufviéme nous entrâmes dans la Riviere qui conduit aux Machkoutench, dit Assista Ectaeronnõs, Nation du Feu, par les Hurons : Cette Riviere est tres-belle, sans rapide ny portage, elle va au Sur-Oüest.

Le trentiéme, ayans debarqué vis à vis du Bourg, & laissé nôtre cannot au bord de l'eau, aprés une lieuë de chemin, par de belles Prairies, nous apperceusmes le Fort. Les Sauvages nous ayans découverts, firent d'abord le cry dans leur Bourg, ils accoururent à nous, nous accompagnerent avec honneur dans la cabanne du Chef, où d'abord on nous apporta des rafraichissemens, & on graissa les pieds & les jambes aux François qui étoient avec moy. Ensuite on prepara un festin, en voicy la ceremonie. Tout le monde ayant pris place, aprés que quelques-uns eurent

remply un plat de petun en poussiere, un Vieillard se leva debout ; & s'étant tourné devers moy, il m'harangua en ces termes, les deux mains remplies de petun, qu'il prit du plat. Voila qui est bien, Robbe noire, que tu nous viens visiter : Aye pitié de nous ; tu és un Manitou, nous te donnons à fumer: Les Nadoüessious & les Iroquois nous mangent, aye pitié de nous : Nous sommes souvent malades, nos enfans meurent, nous avons faim : Escoute-moy Manitou, je te donne à fumer: que la terre nous donne du bled, que les rivieres nous fournissent du poisson, que la maladie ne nous tuë plus, que la famine ne nous traite plus si rudement : à chaque souhait, les Vieillards qui étoient presens répondoient par un grand ooh. I'eus horreur de cette ceremonie, & les ayant priez de m'écouter, je leur dis que ce n'étoit pas à moy à qui il falloit adresser leurs vœux: que dans nos besoins j'avois recours à la Priere, à celuy qui est l'unique & le veritable Dieu ; que c'étoit en luy en qui ils devoient établir leur confiance:

qu'il étoit le ſeul Maiſtre de toutes choſes, auſſi-bien que de leurs vies: que je n'eſtois que ſon ſerviteur & ſon envoyé, qu'il eſtoit mon ſouverain Seigneur & le ſien. Que neantmoins les hommes ſages honnoroient & écoutoient volontiers la Robbe noire, comme une perſonne qui eſt écoutée du grãd Dieu, & qui eſt ſon Interprete, ſon Officier, & ſon Domeſtique. Ils nous faiſoient un vray ſacrifice, de même que celuy qu'ils font à leurs faux Dieux.

Sur le ſoir je les aſſemblay, leur fis preſent de Roſſade, de Coûteaux & Haches, pour leur dire, connois la Robbe noire. Ie ne ſuis pas le Manitou qui eſt le maiſtre de vos vies, qui a creé le Ciel & la Terre, je ſuis ſa creature, je luy obeïs & porte ſa parole par toute la terre, je leur expliquay enſuite les articles de nôtre ſainte Foy, & les Commandemens de Dieu. Ces bonnes gens ne m'entendoient qu'à demy: avant que les quitter j'eus la conſolation de voir qu'ils concevoient les principaux de nos Myſteres, ils receu-

rent l'Evangile avec respect & crainte, & ils témoignerent estre bien satisfaits d'avoir la connoissance du vray Dieu.

Les Sauvages nommez Oumamis, ne sont icy qu'en fort petit nombre. Le gros n'est pas encore arrivé de leur chasse, ainsi je n'en dis presque rien en particulier : leur langage est conforme à leur humeur, ils sont doux, affables, posez, aussi parlent-ils lentement. Toute cette Nation devoit arriver dans seize jours : mais l'obeïssance m'appelant au Sault, je n'ay pas eu la liberté de les attendre.

Ces peuples sont establis en un tres-beau lieu, où l'on voit de belles Plaines, & Campagnes à perte de veuë : leur Riviere conduit dans la grande Riviere, nommée Messi-Sipi, il n'y a que six jours de Navigation : C'est le long de cette Riviere où sont les autres nombreuses Nations : A quatre lieuës d'icy sont les Kikabou, & les Kitchigamich, qui parlent même langue que les Mathkouteng.

Le premier de May je les allay visiter dans leurs cabannes, je les instruisis,

parlant leur langue, en ſorte que je me faiſois entendre à eux : Ils m'écoutoient avec reſpect, ils admiroient les points de noſtre Foy, ils s'empreſſoient à me faire carreſſe de tout ce qu'ils avoient de meilleur. Ces pauvres Montagnars ſont bons au delà de tout ce qu'on pourroit croire : ils ne laiſſent pas d'avoir leurs ſuperſtitions, & la polygamie ordinaire aux Sauvages.

Les carreſſes qu'ils me faiſoient m'occupoient preſque tout le jour, ils me venoient appeler chez moy, m'emmenoient chez eux ; & aprés m'avoir fait aſſeoir ſur quelque belle peau neufve, me preſentoient une poignée de petun, qu'ils mettoient à mes pieds, m'apportoient une chaudiere pleine de graiſſe, viande & bled d'Inde, avec une harangue ou compliment qu'ils me faiſoient. I'ay toûjours pris occaſion de là de les informer des veritez de noſtre Foy : Dieu m'a fait la grace d'eſtre toûjours entendu, leur langue eſtant la même que celle des Saki.

I'y ay baptizé cinq enfans dans le danger de mort, ils me les apportoient

eux-mêmes pour leur donner medecine. Me retirant par fois à l'écart pour prier, ils me suivoient, & de temps en temps ils venoient m'interrompre, en me disant d'un ton suppliant ; Manitou, aye pitié de nous : en verité ils m'apprenoient le respect, & l'affection avec laquelle je devois parler à Dieu.

Le deuxiéme de May les Vieillards vinrent à nostre cabanne pour tenir conseil, ils me remercierent, & par une harangue, & par quelque present, de ce que j'estois venu en leur pays, ils m'exhortoient à y venir souvent: Garde nostre terre, disoient-ils, Viens nous apprendre souvent comme nous devons parler à ce grand Manitou, que tu nous as fait connoître : ce peuple paroist fort docile. Voila une Mission toute preste, capable de bien occuper un Missionnaire, jointe aux deux Nations voisines : le temps nous pressant, je pris ma route vers le lieu d'où j'étois party, où j'arrivay heureusement par la Riviere saint François dans trois jours.

Le ſixiéme je me tranſportay aux Oumatouminek, éloignez de huict lieuës de noſtre cabanne, je les trouvay dans leur Riviere en petit nombre, la jeuneſſe étant encore dans les bois. Cette Nation a eſté preſque exterminée par les guerres : j'ay eu peine à les entendre, le temps m'a fait découvrir que leur langue eſt Algonquine, mais bien corrompuë. Ils n'ont pas laiſſé de me mieux entendre, que je ne les entendois aprés un petit preſent que je fis aux Vieillards, je leur annonçay l'Evangile, qu'ils admirerent, & qu'ils écouterent avec reſpect.

Le neufviéme les Anciens m'ayans invité à leur conſeil, ils m'y firent preſent avec action de Graces, de ce que je les étois venu viſiter pour leur donner la connoiſſance du vray Dieu. Prends courage, me dirent-ils, inſtruis-nous ſouvent, & apprens-nous à parler à celuy qui a tout fait : nous avons appelé cette Miſſion de ſaint Michel, de même que la Riviere qui eſt

le lieu de leur demeure.

Le dixiéme estant arrivé au cabannage, un Pouteoüatami n'osant me demander des nouvelles, s'adressa à nostre chien, en ces termes: Dis-moy chien de Capitaine, quel est l'estat des affaires des Oumacouminetz, ton Maître te les a dites, tu l'as suivy par tout, ne me les cache pas, je n'ose pas le luy demander, je vis bien ce qu'il pretendoit.

Le treiziéme je traversay l'Ance pour aller trouver les Ovenibigoutz à leurs Deserts, où ils s'assembloient. Le lendemain je tins conseil avec les Vieillards, & la jeunesse, & leur annonçay l'Evangile comme j'avois fait aux autres. Il y a environ trente ans que tous ceux de cette Nation furent tuez ou amenez prisonniers par les Ilimouck, à la reserve d'un seul homme qui échappa, percé d'une fléche à travers le corps. Il a esté fait Capitaine de sa Nation, comme n'ayant jamais esté esclave, les Ilinioüetz ayans renvoyé ses compatriotes captifs, pour habiter

habiter derechef le pays.

Ils parlent une langue particuliere, que les autres Sauvages n'entendent pas : elle n'approche point ny du Huron ny de l'Algonquin. Il n'y a, disent-ils, que certains peuples du Sur-Oüest qui parlent comme eux. I'en ay appris quelque mots ; mais sur tout, le Catechisme, le *Pater*, & l'*Ave*.

Ie les visitay dans leurs cabannes, & les instruisis : j'en fis de même aux Pouteoüatamis qui demeurent avec eux, les uns & les autres me demanderent par leurs presens, de les venir instruire l'Automne prochaine.



Estat des Chrestiens.

NOvs ne sçaurions faire observer à nos Chrêtiens une exacte profession du Christianisme, de la façon que nous sommes obligez de vivre parmy eux dans les commencemens, n'ayans qu'une cabanne à leur façon, on ne sçauroit les instruire ny faire les autres exercices de Religion à temps reglé, comme on fait dans une Chapelle. Nous avons pourtant tâché de les assembler tous les Dimanches, pour leur enseigner le Catechisme, & les faire prier Dieu. Nous avons icy sept adultes Chrestiens, & quarante huict autres, ou enfans ou presque adultes, que nous avons baptisez, dans le danger; partie à la Pointe du saint Esprit, partie en ces quartiers pendant cét Hyver. Ie ne compte pas ceux qui sont morts, qui sont environ dix-sept. I'ay eu de la consolation cét Hyver, de voir la ferveur de nos Chrestiens;

Mais ſur tout, d'une fille baptizée à la Pointe du ſaint Eſprit, nommée Marie Movena, qui a combattu contre ſes parens depuis le Printemps paſſé, juſques à preſent, quelques efforts qu'ils ayent fait pour l'obliger à épouſer ſon beau-frere, elle ne l'a jamais voulu: Son frere l'a ſouvent frappée, ſa mere luy a ſouvent refuſé à manger, venant parfois juſques à un tel point de rage, que prenant un tiſon, elle luy en brûloit les bras : Cette pauvre fille me racontoit tous ces mauvais traitemens, ſans que ſon courage ait jamais pû être ébranlé, offrant volontiers à Dieu toutes ſes peines.

Pour ce qui regarde les infideles, ils craignent beaucoup en ces quartiers les jugemens de Dieu, & les peines d'Enfer : L'Vnité & la Souveraineté de Dieu ſatisfait fort leur eſprit. O ſi ces pauvres gens avoient les aides & les moyens que les Europeans ont en abondance pour faire leur ſalut, ils feroient bien-toſt bons Chrêtiens. O s'ils voyoient quelque choſe de la magnificence de nos Egliſes, de la devo-

tion avec laquelle elles sont frequentées, des grandes charitez qu'on exerce envers les pauvres dans les Hôpitaux, je m'asseure qu'ils en seroient bien touchez.

Le vingtiéme je m'embarquay avec un François & un Sauvage, pour aller à sainte Marie du Sault, où l'obeïssance m'appeloit, laissant tous ces peuples dans l'esperance que nous les reverions l'Automne prochain, comme je leur avois promis.

Pour conclusion, nous ajoûtons icy que pour renforcer les ouvriers d'une si ample Mission, on y a envoyé le Pere Gabriël Drouillette, un des plus anciens & considerables Missionaires, & le Pere Louys André, arrivé icy l'an passé, destiné du premier abord à cette Mission, où il est donc allé aprés avoir fait icy un an de Novitiat de Mission parmy les Algonquins qui y font leur demeure.

En outre, les Peres de cette Mission faisans mention de l'Eclipse du Soleil, du dix-neufviéme Avril de cette presente année 1670. On eut pû sur l'ob-

ſervation qu'on en a fait pareillement icy, conclure la Longitude qu'il y a d'eux à nous : Mais d'autant que cela requiert une grande exactitude, & beaucoup de myſtere pour en venir à bout par l'Eclipſe du Soleil, on attendra celle de la Lune, pour en faire un plus facile & aſſeuré jugement.

Cependant pour ſatisfaction de quelques Curieux, voicy le narré de cette Eclipſe, telle qu'elle parut à Quebec.

Elle commença à une heure quarante cinq minuttes, & finit à trois heures vingt-trois minuttes; Sa durée totale a eſté de 1. heure 40. le tout meſuré par le mouvement d'un Pendule, exactement rectifié au mouvement du Soleil, la grandeur de l'Eclipſe a eſté de cinq doigts un peu plus : Nous avions marqué ſur un carton ſix cercles cõcentriques, & d'égale diſtance, & chaque eſpace diviſée en douze, pour avoir les minuttes de cinq en cinq. Mais cette machine étant trop grande pour l'eſpace du lieu où nous nous étions établis pour en faire l'obſervation, nous

n'avons pû juger de ladite grandeur que par la conjecture. Si cela peut servir à la Longitude de Quebec, à la bonne heure.



FIN.







